

Alain Cuniot

L'IMPÉRATRICE DES ILLUSIONS

ou

ZOLA AVAIT RAISON

Telle est l'infirmité de la nature humaine que, quand un préjugé est profond dans notre âme, et qu'il lui est cher, elle ne recule pas devant l'in vraisemblable, devant l'impossible même, pour le conserver.

M^{gr} Ginouilhac,
évêque de Grenoble

L'Église est militante, j'en suis le capitaine. J'ai moins à craindre de l'impiété déclarée que de l'indifférence.

Pie IX

POUR ALLER PLUS VITE...

EXORDE.....	6
MA MÉTHODE.....	12
Chapitre I – LES APPARITIONS MINEURES.....	15
Chapitre II – PAUSE CONCORDAT – 1801.....	31
ANNEXE – Convention entre le gouvernement français et Sa Sainteté Pie VII.....	46
Chapitre III – LOURDES – BERNADETTE SOUBIROUS – 1858.....	54
ANNEXE I – Interrogatoire du commissaire Jacomet.....	163
ANNEXE II – Les enseignements à Bernadette Soubirous.....	176
ANNEXE III – Extraits de l’interview de l’abbé Laurentin.....	179
Chapitre IV – FATIMA ou La Mère des légions antibolcheviques.....	186
ANNEXE – Réflexions solaires.....	225
Chapitre V – LES FAUSSES APPARITIONS.....	245
Chapitre VI – DÉFINITIONS CANONIQUES.....	259
Chapitre VII – LES MÉTAMORPHOSES DE MARIE.....	272

EXORDE

*Si les religions prétendent faire obstacle aux progrès de l'esprit
humain dans la connaissance de la vérité, on doit les écarter –
avec beaucoup de MÉNAGEMENT, bien entendu.*

Schopenhauer

EXORDE

Ce livre a une histoire compliquée. Comme l'est son sujet. Son origine remonte en août 1983, à l'approche du 15 août. On annonçait, tous médias claironnants, la venue à Lourdes de Jean-Paul II, encore vert. Pour bénir, à l'occasion de la fête de l'Assomption, les cieux où, dit-on, apparut en 1858 la prétendue Vierge Marie à une petite bergère malade, Bernadette Soubirous.

La plupart des commentateurs précisait qu'à Lourdes « La Vierge était apparue. » Il s'agissait donc là d'un point d'histoire sans aucune réserve.

Je ne me serais sans doute pas préoccupé plus qu'il ne fallait de ces complaisantes simplificatrices. Athée, je l'étais. Donc, laïque, anticlérical juste concernant les limites républicaines entre l'Église et l'État. Mais nullement bouffeur de croyants, même pas de curés, dont je connaissais dans mon entourage d'aimables spécimens.

Mon oreille commença à s'échauffer lors d'un jeu télévisé sur TF1. Le jeu consistait à présenter des dessins inspirés par des événements ou des personnages héroïques qui défrayèrent les chroniques en leur temps. C'est ainsi que l'animateur présenta à une candidate le dessin d'une pomme et d'un serpent. La réponse fusa : « Adam et Ève ». Merveilleux. Jusque là, rien à dire. Un jeu est un jeu, fut-il débile. Mais ce qui me fit sursauter, c'est lorsque l'animateur proclama : « Et maintenant, Nicole, pour vous aider, tous les autres personnages que vous devrez découvrir sont des personnages DE FICTION. » *Bouffre !* N'était-ce pas là du fondamentalisme chrétien avant la lettre américaine ? Car l'animateur sous-entendait ainsi d'historicité des débuts de l'humanité voici 4 000 ans et des briquettes.

Autre souvenir de télévision. À l'occasion d'une émission, au demeurant de bonne tenue : « Des chiffres et des lettres ». C'était en 1985. Un candidat venait de composer le mot « mécréant ». On l'applaudit. Et voilà l'animateur de conclure, reprenant le mot mécréant : « C'est un vilain monsieur. » J'en ai pris pour mon rhume, comme on dit au Québec. Sans le savoir, l'animateur rejoignait ce père Coubé, cité dans cet ouvrage, qui associait dans un discours à Lourdes « les mécréants et les malfaiteurs ».

Il m'est apparu alors que ma famille philosophique était mal vue, et qu'on avait tendance à nous isoler, voire à nous dénigrer. Où était l'esprit de tolérance qui déferlait à propos d'autres communautés ? Tout ce qui touchait à la religion était intouchable. Un peu moins, maintenant, en 2004, me semble-t-il. J'en suis ravi. Mais à l'époque, voici à peine 20 ans... Égratigner l'Église, s'il y a de l'humour, on le pouvait. Égratigner la religion, s'il y a de l'humeur, on s'y refusait. Souvenons-nous lorsque l'architecte Castro, à l'émission « 7 sur 7 » compare Jean-Paul II en tant que chef spirituel à l'ayatollah Khomeiny ; c'est un tollé au standard. Lorsque Godard, qui n'a rien compris à l'Immaculée Conception cinématographie la Vierge à sa façon, c'est une émeute devant les cinémas. Lorsque Scorsese dépose un dossier au Centre national de la cinématographie pour imaginer la dernière tentation du Christ, l'excellent ministre socialiste Jack Lang met le dossier sous le coude de la tranquillité. Et pourtant, Godard tient pour authentique la grossesse de Marie par des voies irrégulières, et Scorsese pour patents les Évangiles.

C'est dans ce climat que la colère m'a pris et que j'ai décidé d'y voir un peu plus clair. Le dernier déclic me vint à l'occasion d'une tablée amicale. La conversation en vint à la question religieuse. Marie fut citée. Et les apparitions de Lourdes, qu'une invitée légèrement *bondieusiste* considérait comme la preuve de l'existence miraculeuse de la Vierge. Et voilà qu'à des questions précises, je me rendis compte, avec honte, que j'en pensais plus que je n'en savais.

De fait, mes positions sur Lourdes, sur les apparitions, étaient aussi préconçues que celles de mon interlocutrice. Mon scepticisme était plus nourri par ma culture philosophique, rationaliste, que par une étude des faits.

Car, après tout peut-être bien que la Vierge est bel et bien apparue. Des millions de gens intelligents y croient dur comme fer. On me traite de vilain monsieur mécréant devant des millions de téléspectateurs. Peut-être que l'animateur a de bonnes raisons pour ça. Alors, pourquoi ne pas y aller voir de plus près. C'est ainsi que je me mis à l'ouvrage. Et puis, me trottait dans la tête cette phrase d'Émile Zola, qui a écrit son voyage à Lourdes : « Il n'est pas nécessaire de croire à une religion pour expliquer les phénomènes qui ont déterminé les visions de Bernadette. »

Quand j'ai eu terminé, je passai à une étape qui allait me créer bien des soucis, voire des désillusions : l'édition.

Pendant de nombreux mois, mon manuscrit, déjà titré *L'Impératrice des illusions*, est passé de comités de lecture en comités de refus. Oh ! les louanges vantant mon travail ne manquèrent pas. J'en veux pour preuve les Éditions Robert Laffont, dont deux directeurs de collection avaient décidé la parution. En témoigne cette lettre que j'ai reçue le 24 février 1986.

Monsieur,

Bernard Oudin a chaleureusement attiré l'attention de notre comité sur votre manuscrit L'Impératrice des illusions ou Zola avait raison. Mais celui-ci, malheureusement, vient de se prononcer négativement.

Votre étude, cependant, se recommande non seulement par ses qualités d'écriture, mais aussi par sa verve et la solidité de son appareil critique. Mais il a semblé que cet ouvrage ne trouverait pas son public dans le cadre de notre production et c'est pour cela, pour cela seulement, que nous ne le retenons pas.

Une indiscretion me donna une précision d'importance. Ce n'est pas le comité qui m'a refusé, mais bel et bien le grand patron, Robert Laffont. Quand il a compris que *L'Impératrice des illusions* était la Vierge Marie, il a proclamé – il est vrai que les bureaux de ses éditions donnaient sur Saint-Sulpice : « On ne touche pas à la Vierge Marie ! »

Par la suite, j'obtins le même résultat des Éditions Sociales :

[...] Idée séduisante, car la montée de l'irrationnel est suffisamment manifeste pour qu'il devienne urgent d'y répondre et ta réflexion participe de cette réponse.

[...] c'est là un énorme travail [...] mais en dépit de son très réel intérêt, il ne correspond à aucune de nos collections [...]

Les Éditions Balland ont emboîté le pas, en précisant bien : « Je ne crois pas que l'édition de votre texte puisse rencontrer un large public et je rejoins en cela l'opinion de Robert Laffont. »

C'était il y a 20 ans.

Les temps ont changé. Les esprits ont bougé. Les sujets religieux sont moins tabous.

Mon travail me paraît toujours aussi pertinent, aussi nécessaire. En 2005, je souhaite à mon éditeur, Henri Broch, de prouver « aux timorés du passé » qu'ils avaient bien tort. Mais comme il trouve plaisir de me dire que je suis « l'homme des vingt ans après »¹, en voilà un exemple flagrant.

1. Voir sa préface dans mon ouvrage *Il n'y a pas de folies douces*.

MA MÉTHODE

MA MÉTHODE

Parti pour connaître et comprendre Lourdes, je me suis vu contraint à bien des détours, à bien de retours en arrière. Lourdes ne peut se comprendre que parce qu'il y avait déjà une histoire des apparitions de la Vierge. Avant que Bernadette Soubirous eût des visions, un prêtre l'avait comparée à la petite bergère Mélanie qui avait vu la Vierge à la Salette, en 1846.

Il me fallait donc connaître et comprendre la Salette. Je m'y employai. Et voilà qu'il y était question de la médaille miraculeuse que la Vierge avait ordonnée en apparaissant à Catherine Labouré en 1830, rue du Bac, à Paris.

Il me fallait donc connaître et comprendre la rue du Bac.

Tant et si bien que je décidais d'ouvrir cet ouvrage par les premières apparitions connues en France, faisant encore l'objet d'un culte, et de grimper ainsi les siècles jusqu'à la grotte de Massabielle.

Que cela soit net. Je n'ai pas bougé de chez moi. Comme Jules Verne. Je n'ai pas joué au journaliste enquêteur qui retourne sur les lieux, recompose les filières, déniche une lettre inconnue, un document caché. Non. Je me suis contenté de lire UNIQUEMENT les ouvrages les plus notoires, les plus officiels, les plus « historiques » concernant mon sujet. Mais – tout est là – je les ai lus dans un esprit de vigilance critique constant. C'est amusant. C'est exaltant. C'est fatigant. Je les ai lus en ne découvrant qu'en leur sein les « autres » solutions. Chaque livre portait en lui son autocombustion. Chaque auteur louant les apparitions révélait un moment ou un autre la faille où tombait sa démonstration. Tous sciaient la branche sur laquelle la Vierge s'était installée. Tous.

Je n'ai fait qu'élargir les failles, et appuyer sur les branches.

Il n'y a donc rien, absolument rien, dans mes démonstrations qui soit nourri d'informations extérieures. Cet essai ne fut qu'une affaire de lecture.

Pour tout vous avouer, je vous révèle ma méthode...

J'ai réfléchi.

Chapitre I

LES APPARITIONS MINEURES

LES APPARITIONS MINEURES

Comme je vous l'ai dit, afin de comprendre les deux apparitions vedettes, Lourdes et Fatima, il me fallait étudier des apparitions précédentes, dont le sort ne fut pas aussi mondialement spectaculaire. Voici, en résumé, celles que j'ai retenues.

LA VIERGE DU PUY (Haute-Loire – France) et le cerf de saint Martial – au 1^{er} siècle d'évangélisation

À l'origine, ce n'est qu'une légende.

Pierre, le grand propagandiste, avec Paul de Tarse de l'avènement du Messie, délègue un futur saint, Martial, pour retirer aux Gaulois, fussent-ils devenus gallo-romains, et aussi pour cela, leur fâcheuse tendance au paganisme. Étant sur place, en région d'Auvergne, on lui apprend qu'une autochtone malade, nommée Villa, avait eu... une apparition de la Vierge. Déjà. Avant même que le culte de la mère de Dieu ne soit inventé, puisque ce n'est qu'au concile de Constantinople, en 381, que la virginité de Marie, malgré la naissance de Jésus, sera déclarée.

La légende de Villa est prémonitoire.

Toujours est-il que Marie lui conseille de s'allonger sur le dolmen érigé au sommet du mont Anic. Elle obtempère. Et guérit.

Martial, informé du miracle, se rend sur les lieux. Il neigeait. Et voilà que lui apparaît un cerf qui trace dans la neige, à angles parfaitement droits, un rectangle sur le terrain duquel devait être édifié une chapelle. Déjà.

L'événement n'a pas de suite immédiate. On se la transmet de générations en générations. Sans tohu-bohu officiel.

Jusque..

Jusqu'au V^e siècle où un évêque du cru – l'Église a désormais de solides assises et un réseau bien maillé –, M^{gr} Vasy, s'y intéresse soudain. Pourquoi à ce moment-là? C'est que Clovis s'est converti et que sa conversion tend à unifier son territoire.

Et voilà, alors que depuis trois siècles la Vierge était restée transparente et muette, elle réapparaît à une paralytique de Ceysnac, près du Puy, et lui tient le même langage qu'à Villa :

Va t'étendre sur la pierre du mont Anic, et tu guériras.

Et elle guérit. Mais alors, grand branle-bas de combat. Rome reconnaît le miracle et donne son accord pour construire une basilique.

Notons que c'est dans les mêmes temps que l'empereur Théodose a décidé de fermer les temples païens.

L'intérêt de Rome et de Clovis est évident : éradiquer le paganisme en Gaule, asseoir par cette apparition miraculeuse le nouveau pouvoir royal, fils de Rome. Cette collusion durera en France jusqu'en 1905.

Car il paraît évident aux yeux du peuple paysan, base sociale et culturelle de la future France, que l'initiative mariale d'investir un monument païen, relent du pouvoir druidique, et d'y accomplir un miracle, est l'écho divin du bon choix de Clovis. En cela Clovis anticipait sur Louis XIV : un roi, un pays, une religion.

Et le site devient aussi sec, avec la basilique glorieuse, un lieu d'incessants pèlerinages. À la gloire de Dieu, de Marie, de Jésus... et du roi.

Les documents sont rares. Mais on relève qu'en 1406, 200 pèlerins périrent étouffés à la suite d'un mouvement de foule.

Mais ce qui est encore plus piquant, plus révélateur, c'est ce qui s'est passé le 12 septembre 1856... Napoléon III offre à la dévotion populaire, toujours attisée depuis des siècles, un cadeau prestigieux : une immense statue, la Vierge du Puy, qui domine le paysage.

De quoi est faite cette statue de la Vierge, symbole de bonté et de justice ? De la fonte coulée de cent canons pris à l'ennemi après la bataille de Sébastopol. Le symbole est sans faille. Le pouvoir impérial est la quintessence fondue de la bénédiction mariale.

Et pour que tout soit clair, Napoléon III et l'Église consacrent la Vierge du Puy : « Notre Dame de France ». On peut ainsi suivre à la trace l'évolution historique de la Vierge du Puy.

Au début, une légende populaire sans suite. Sous le règne de Clovis, résurrection de la légende en lui adjoignant un deuxième miracle. La Vierge est pour Clovis. On lui construit une basilique. De nouveau, des siècles sans nouvel éclat notoire. Puis Napoléon III – j'évoquerai plus loin ses motifs politiques plus en profondeur – récupère le site marial en lui donnant une image encore plus impressionnante : une immense statue qui lui est aussi consacrée puisque, Notre Dame de France étant, la France, c'est lui, et lui, c'est l'Empire.

Petite note : au fil des siècles, on aura oublié la légende initiale du cerf de saint Martial, paraissant, aux yeux des récupérateurs politiques et épiscopaux, peut-être un peu en décalage...

NOTRE-DAME-DE-LAUS (Hautes-Alpes) – XVII^e siècle

Je ne vais pas ici raconter les détails des apparitions de la Vierge à Laus, dès 1664, des miracles qu'elle fit, des messages qu'elle lança.

Je préciserai seulement, ce qui reste un cas rare, qu'elle apparaissait avec l'enfant Jésus dans ses bras. On comprendra pourquoi en étudiant l'époque.

Voici un petit résumé du pouvoir royal face ou aux côtés de la religion :

- 1572 – La Saint-Barthélemy
- 1598 – Henri IV (le fameux « Paris vaut bien une messe »)
rédige l'Édit de Nantes
- Louis XIII se garde bien d'y toucher
- Louis XIV révoque l'Édit de Nantes (une de ces hontes...)

C'est qu'à cette époque – précisément en 1664, date de la première apparition de la Vierge – la guerre fait rage contre le calvinisme, dans la lignée de la condamnation du jansénisme en 1656.

Le peuple a le cul entre deux chaises. La Réforme, qui nie le culte de la Vierge, a ses adeptes, parmi une classe cultivée et productive. Mais la culture catholique est toujours ancrée dans les traditions du « bon peuple », liée à la vénération du trône.

Or, le pilier central du pouvoir de plus en plus centralisé du roi – ce que je ne saurais lui reprocher en soi –, c'est Rome.

Comme on connaît le goût populaire des miracles, ne vaut-il pas mieux, comme dira Cocteau, faire semblant d'en être les inventeurs ?

Il est étonnant d'apprendre que dans ce contexte de grands débats théologiques où certains dissocient le cas que fait Rome de la Vierge de leur foi chrétienne, la Vierge réapparaît avec le fils de Dieu sur son sein (?)

On ne peut que constater que les apparitions à Notre-Dame-de-Laus se superposent avec l'expatriation de milliers de Français protestants, dans le climat de révolte des Camisards, et qu'elles magnifient la dogmatique apostolique et romaine, dont le pouvoir temporel royal est le meilleur égide. « Un État, une religion ».

J'en veux pour témoignage un illustre orateur : Bossuet.

Voici quelques extraits de l'oraison funèbre de Henriette de France qu'il prononça le 16 novembre 1669 :

La France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'Église [...]

[Il dénonce] la licence de ceux qui n'ont pas craint de tenter la réformation par le schisme, et qui, ne trouvant de plus fort rempart que la sainte autorité de l'Église, ont été obligés de la renverser [...]

Chacun s'est fait soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance [...]

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois ni s'ils devinrent factieux et rebelles [...] songe séditieux, chimère impie et sacrilège [...] tant il est vrai que tout se tourne en révoltes quand l'autorité de la religion est anéantie [...] Dieu menace les peuples qu'altère la religion qu'il a établie [...] et par là de les livrer aux guerres civiles. IL N'Y A PAS MOYEN D'ÔTER LES CAUSES DES GUERRES CIVILES QU'EN RETOURNANT À L'UNITÉ CATHOLIQUE.

Alors que Bossuet prononçait son discours à Sainte-Marie-de-Chailot, devant le duc Philippe d'Orléans, frère du roi, le peuple se rendait en masse vénérer la Vierge à l'enfant Jésus de Notre-Dame-de-Laus. La Vierge arrive toujours au bon moment...

LE XIX^e SIÈCLE

Le siècle roi des apparitions miraculeuses. La France en est envahie.

Récapitulons :

- 1830 – Apparition à Catherine Labouré, à Paris (médaille miraculeuse)
- 1846 – Apparition à la Salette (Isère)
- 1858 – Apparition à Lourdes (Hautes-Pyrénées), à Bernadette Soubirous

Je passe sur d'autres, plus mineures, disséminées un peu partout dans les régions, de l'Indre, à la Mayenne, mais qui ont eu le malheur de ne pas s'insérer dans de grands desseins épiscopaux ou politiques, et qui furent ou non reconnues ou rapidement oubliées.

On note cependant que les apparitions vedettes se succèdent à un rythme inconnu auparavant, les écarts au XIX^e siècle oscillant entre 12 et 16 ans.

Pourquoi cette frénésie ?

Après les derniers soubresauts de Notre-Dame-de-Laus au tout début du XVIII^e siècle, étrangement, ce siècle sera épargné. Plus de voyants, ou, le plus souvent, de voyantes que la Vierge privilégie pour transmettre ses *desiderata* à la France désemparée.

C'est que nous voilà en plein cœur du siècle des encyclopédistes, de la maturation de la révolution, c'est-à-dire de la déliquescence de la royauté. Bonaparte, antipapiste, n'aura nul besoin de la Vierge pour asseoir sa popularité. L'adhésion populaire, d'une autre sensibilité qu'à l'égard des rois divins est suffisante. Et ce n'est pas par hasard si, lors de sa métamorphose en Napoléon, il prendra du pape l'insigne de son pouvoir impérial pour s'en garnir le chef. En s'autocouronnant, Napoléon décapitait le pape.

C'est ainsi que je constate que pendant un siècle la Vierge redevient transparente et muette.

Mais au XIX^e siècle, après les secousses terrifiantes de la révolution républicaine et, théoriquement, sociale et libertaire, après la dictature agnostique de Napoléon, après sa chute, la bourgeoisie libérée et l'Église réhabilitée doivent retisser leur ouvrage dominateur.

Ce ne sera pas sans mal.

La Restauration a redonné son pouvoir à l'Église, mais il lui manque encore le prestige populaire.

Et les nouveaux rois, Louis XVIII et Charles X, n'ont jamais suscité dans le cœur des Français un engouement de bonne soumission.

Les nouveaux rois et la boiteuse Église sont inquiets.

C'est Charles X qui aura l'idée de génie. On a retrouvé (?) les cendres de saint Vincent de Paul. On en fait le retour à Notre-Dame.

Immense spectacle sous la houlette du roi. Le peuple de Paris est impressionné. Il faut dire que M. Vincent est une belle figure de la spiritualité catholique active auprès des gens, auprès des pauvres, et qu'il mérite, *post-mortem*, sa popularité.

Mais ça ne suffit pas.

1830 – LA VIERGE RUE DU BAC

Nous sommes en 1830. Les idées républicaines tournent toujours en tumulte retenu sous la paisible surface de la seconde Restauration. Et surtout, surtout, des idées philosophiques et scientifiques nouvelles déferlent.

Et voilà qu'une religieuse, Catherine Labouré, dans son établissement de la rue du Bac, déclare qu'elle a, dans un premier temps, rencontré le cœur de saint Vincent, puis Jésus « vêtu comme un roi »... le 18 juillet 1830. Et ensuite, la maman de Jésus, la Vierge, qui lui a ordonné de frapper une médaille en son honneur.

Catherine dira qu'à l'apparition du cœur de Vincent :

[...] cela me mettait au cœur des tristesses [...] qui se portaient sur la chute du gouvernement [...]

Cette vision sera peu efficace. Il y aura les trois glorieuses de juillet 1830 qui entraîneront la chute de Charles X, et son remplacement par Louis-Philippe.

C'est là où les choses vont prendre de l'ampleur. Catherine insiste auprès de son confesseur, l'abbé Aladel, « La Vierge veut une médaille ». Message transmis à M^{gr} de Quelen, archevêque de Paris. Nous avons trace de sa réponse :

Je ne vois aucun inconvénient à frapper la médaille. Elle est conforme à la foi. Qu'on fasse frapper cette médaille. MAIS SANS PARLER D'APPARITION. NOUS VERRONS BIEN SI LES FRUITS SPIRITUELS SONT BONS.

Ils le seront. En 1834, on vend 500 000 médailles. En 1835, on vend 1 000 000 de médailles.

Il faut dire que Paris, outre l'incertitude politique, est ravagée par une épidémie de choléra. Parmi les malades qui guérissent, certains portent la médaille (d'autres qui guérissent aussi ne la portaient pas...) Mais la rumeur démarre. Et on lui donne tout l'oxygène pour la gonfler. La médaille de la rue du Bac est bel et bien miraculeuse. C'est ainsi que M^{gr} de Quelen révèle l'origine de la médaille : c'est la Vierge apparue à Catherine qui l'a exigée. Le peuple revient à l'amour de la Vierge, mise sous le boisseau depuis trois générations, retourne à l'église, renoue avec le sens catholique du pouvoir royal.

Louis-Philippe et M^{gr} de Quelen se frottent les mains.

Mais le peuple est versatile, et l'objet de ses croyances fluctuantes.

1846 – APPARITIONS DE LA SALETTE

Le gouvernement de Louis-Philippe bat de l'aile.

L'Église est, idéologiquement, en position de faiblesse.

Pour le gouvernement, il doit faire face à une recrudescence d'idées républicaines.

Pour l'Église, ce sont les grandes avancées scientifiques et philosophiques qui l'indisposent.

Là, les idées républicaines se teintent de plus en plus d'idées socialistes. Marx a 28 ans, Engels 26 ans. Le manifeste du Parti communiste est plus qu'en gestation. Auguste Blanqui est en pleine force de son agitation révolutionnaire.

Ici, Auguste Comte enseigne le positivisme. La science, l'analyse rationnelle mordent sur les supputations religieuses et métaphysiques. En Angleterre, le logicien Stuart Mill, l'évolutionniste Herbert Spencer – et le jeune Charles Darwin – occupent la scène de la pensée au détriment des catéchèses, et leur réputation franchit la Manche. À l'est, en Allemagne, Hegel vient d'écrire *Philosophie de la nature*.

En France, outre Comte, Littré écrit *De la philosophie positive* et Renan *Histoire des origines du christianisme*.

Un anticléricalisme éclairé se propage. Les ouvriers oscillent vers les idées révolutionnaires.

Aux mêmes maux les mêmes remèdes.

Deux enfants, Mélanie et Maximin, révèlent à leur curé de Corps, près de la Salette, que la Vierge leur est apparue.

Les choses vont aller vite, très vite. Ce curé, l'abbé Perrin, en parle en chaire le lendemain¹. Le maire emboîte le pas. Pas d'enquêtes, pas de références à la hiérarchie. Le peuple est déjà sur les sentiers L'évêque de Grenoble, M^{gr} de Bruillard, émet un avis favorable. On frappe, comme 16 ans auparavant, une médaille à la gloire de « La Vierge de la Salette ».

1. Il écrira : « Il faut une commotion forte ! »

Une petite fille est malade des yeux. Elle guérit. Vive la Vierge. Si la médecine fait des progrès gigantesques, la Vierge reste la meilleure thérapeute. La meilleure amie du peuple c'est elle, pas les utopistes d'une meilleure organisation de la société.

Et quand surgit – provisoirement encore – la révolution de 1848, très urbaine, les campagnes resteront sous la dévotion des traditions catholiques réanimées par l'apparition de Marie « Notre Dame de France ».

Mélanie prolongera longtemps sa carrière de voyante jusqu'à correspondre avec Pie IX – et Maximin sera reçu par le souverain pontife en 1854... au moment de l'énoncé du dogme de l'Immaculée Conception. Mais ça, c'est l'histoire suivante. Celle de Lourdes. Ce qui est encore une fois à noter, c'est que, du temps branlant de Charles X, la médaille de la rue du Bac a été une excellente alliée – comme du temps chancelant de Louis-Philippe, la médaille de la Salette le fut tout autant.

Et, chaque fois, l'Église catholique se trouvait handicapée. Et revivifiée après coup.

Coïncidences ? Coïncidences ? Ou manipulations maîtrisées d'élucubrations – fussent-elles sincères – de quelques femmes ou quelques enfants isolés et sans témoins ?

Ce qui est encore à noter, au chapitre de la Salette, c'est que Maximin, en 1854, dans sa petite conversation avec Pie IX, lui avait déclaré que la Vierge avait prédit une guerre entre la France et la Russie – au moment où Napoléon III s'engageait en Crimée – d'où il rapporta les cents canons qu'il fit fondre pour édifier la statue de Notre-Dame-du-Puy, en 1856.

C'est quand même singulier cette Vierge qui visite la France, à des dates précises, pour annoncer ou justifier les grands enjeux, même colonisateurs, des tenants du pouvoir et aider, en temps voulu, l'Église en proie à des dissensions ou à de grandes confrontations...

Chapitre II

PAUSE CONCORDAT

Deux choses me frappent en ce moment : un mouvement religieux presque universel et une répugnance qui ne l'est pas moins pour le catholicisme.

Abbé de Lamennais – 1834

PAUSE CONCORDAT

Il est peut-être bon maintenant d'avoir quelques idées sur l'Église et la papauté au cœur du XIX^e siècle.

Quand on parlait alors de la puissance de Rome, il ne s'agissait pas des 44 hectares du Vatican. Les États pontificaux occupaient la partie centrale de l'Italie. Cela remontait à loin. L'Église arguait de la fameuse donation faite par l'empereur Constantin, qu'il avait baptisée, au pape Sylvestre I^{er}. En soumission et en reconnaissance, Constantin remettait au pape les droits de possession sur Rome et l'Italie. Document à l'appui qui pendant des siècles légitima l'occupation temporelle de l'Église sur les États italiens. En 1440, il fut démontré que la « donation » était un faux. Malgré cela, il fallait attendre 1869, le concile du Vatican, pour que la papauté renonce à cet acte de naissance apocryphe, fabriqué pieusement dans ses premiers siècles pour qu'éclatât plus vite sans doute à la face du monde la bonne nouvelle de Jésus...

Ce qui était réel, par contre, c'est la cession en 753 de Pépin le Bref qui, ayant été soutenu par le pape Étienne II dans sa lutte pour succéder, en le déposant, au dernier des Mérovingiens Childebert III, remit au pape les États de la Pentapole et de Ravenne.

De Rome à Ravenne, on voit l'importance des états de l'Église.

C'est à la fin du XIX^e siècle seulement, après que les partisans de l'unité eurent triomphé et que les troupes de Victor Emmanuel entrèrent à Rome que la belle aventure prit fin. Et les accords du Latran signés en 1929 par Pie XI et par Mussolini borderont définitivement le Vatican et régleront la « question romaine » qui traînait depuis que Pie IX avait refusé les droits de l'État italien sur les territoires que l'Église considérait siens depuis 1 500 ans.

Mais au milieu du XIX^e siècle, l'Italie est morcelée, et ce n'est pas seulement spirituellement que le pape règne à Rome. Rome lui appartient. Comme lui appartiennent de nombreux gouvernements dans le monde occidental, qu'ils soient monarchiques ou non.

En France, les choses ne sont pas simples. Depuis des siècles l'État est catholique, mais l'Église de France n'est pas toujours à merci devant Rome. Ce qu'on appelait le gallicanisme, c'est-à-dire une église issue de la Gaule, ayant une certaine indépendance envers le pape. L'autre point de vue étant l'ultramontanisme, « au-delà des Alpes », c'est-à-dire une Église entièrement obéissante à Rome, n'ayant aucun devoir envers les rois ou les gouvernements français.

La lutte est ancienne.

Charles VII, qui n'était plus le freluquet dauphin que Jeanne d'Arc ébroua, en même temps qu'il créait une armée permanente et instaurait la perpétuité de l'impôt, promulguait, en 1438, la « Pragmatique sanction de Bourges » qui retirait au pape des pans entiers de son pouvoir sur l'Église de France.

Philippe Auguste n'hésite pas à s'élever contre le pape qui refuse son union avec Agnès de Méranie, et Philippe le Bel dénonce Boniface VIII dont les manœuvres empiètent sur la monarchie absolue que le roi inaugure.

Louis XIV qui parachève la centralisation de l'État monarchique, en s'appuyant entre autres sur une religion dominante, une religion unique, édicte, en 1682, la « Déclaration des quatre articles », qui est une véritable constitution du gallicanisme, auquel le Concordat de Bonaparte fera encore référence. Innocent XI en est furieux, et ce n'est même pas la révocation de l'Édit de Nantes décidée trois ans plus tard qui le rassérénera.

Résumons : depuis Clovis, l'Église catholique de France a toujours eu l'appui des monarques, qu'elle conseille bien souvent, et avec qui elle partage ses pouvoirs et propriétés temporelles. À l'approche de la Révolution, un tiers des terres appartenait à l'Église. Par ailleurs, bien que de façon sinusoïdale, elle prenait ses distances avec Rome. C'est alors qu'en 1790 l'Assemblée nationale vote la « Constitution civile du clergé ». L'Église éclate. Il y a les prêtres qui s'y soumettent (les jureurs) et ceux qui s'y refusent. C'est-à-dire ceux qui sont favorables au nouveau régime et ceux qui sont favorables à l'ancien régime.

Cinq ans plus tard, la République vote la loi du 3 ventôse an III, qui est la première dans l'histoire séparant l'Église de l'État. On sait ce qu'il en advint. Les prêtres réfractaires ont l'appui de toutes les forces contre-révolutionnaires, à l'intérieur et à l'extérieur. Le comte d'Artois, le futur Charles X que nous avons rencontré avec Catherine Labouré, est avec les Anglais qui débarquent pour appuyer l'insurrection des chouans. Et les paysans suivent les prêtres dépossédés – comme si c'était la religion qu'on voulait leur ôter. Les effets de la loi seront exactement inversés ; sous le Directoire, on décompte plus de 30 000 communes qui ont remis les églises aux prêtres contre-révolutionnaires.

Bonaparte va remettre, comme en tant d'autres affaires – hélas ! – de l'ordre. Il signe avec Pie VII – il est alors premier consul – le Concordat de 1801¹ qui va régir durant un siècle, du moins sur le papier, les rapports entre l'Église et l'État. Une Église qui reste gallicane en grande partie. Et un État qui va passer de l'Empire aux Restaurations, des Restaurations aux Républiques, en passant par un second Empire.

L'article XXIV renvoie expressément à la « Déclaration des quatre articles » de Louis XIV. Voici comment Anatole France la résume :

La déclaration de 1682, remise en vigueur par le Concordat, porte que le pape n'a nulle autorité, qu'il ne peut ni directement, ni indirectement, déposer les rois ; que le souverain pontife ne peut gouverner l'Église que suivant les canons et qu'il ne peut porter nulle atteinte aux constitutions et aux droits reconnus de l'Église gallicane ; enfin que ses jugements en matière de foi sont attaquables tant qu'ils n'ont pas été confirmés par le jugement de l'Église².

Bonaparte consul devient Napoléon empereur. Pie VII est toujours pape.

L'homme à la tiare ceint le front de son ennemi de la couronne qui le brûle. La lutte durera quelques années.

C'est la tiare qui l'emportera sur la couronne.

1. Voir Annexe – Convention entre le gouvernement français et Sa Sainteté Pie VII.
2. *L'Église et la République*, ouvrage cité par Anatole France, Éd. J.-J. Pauvert.

Louis XVIII rétabli s'appuie sur le préambule du Concordat qui reconnaît que...

[...] la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de la grande majorité des citoyens français.

... pour établir sa chartre de 1814 en proclamant plus crûment que la religion catholique « est la religion de la nation » ! Quant à Charles X, son ministre Villèle promulgue une loi punissant... le sacrilège !

Ainsi, après les secousses de la Révolution et de l'Empire, l'Église cherche un deuxième souffle. À reprendre sa domination sur les gouvernements. À reprendre sa domination sur les consciences. Et la papauté cherche à reprendre son rôle dirigeant dans l'Église de France. En prenant du Concordat ce qui l'arrange, en ignorant ce qui la freine.

Où en est-on au moment des événements de Lourdes ?

Quelques repères.

Lamennais vient de mourir. En 1854. Ce prêtre et écrivain sensible aux misères du peuple avait écrit ses *Paroles d'un croyant* qui furent condamnées par Grégoire VI en 1834¹. Lamennais refusera cette condamnation de Rome. Montalembert et Lacordaire s'inclineront.

1. En même temps que les soldats de Louis Philippe massacraient les ouvriers et les artisans de la rue Transnonain.

La loi Falloux, qui organise l'enseignement religieux d'État, vient d'être votée. En 1850. Cette loi Falloux œuvre de ce M^{gr} Dupanloup qui démissionnera de l'Académie française lorsque Littré y entrera. Au motif de son positivisme. Tradition tolérante de l'Église...

Ce M^{gr} Dupanloup qui proclame que « la cause des congrégations est celle de la Justice et de la Vertu » et qui porte sur les fonds baptismaux l'ordre des Assomptionnistes. Fondé en 1850. Ordre qui va devenir une immense entreprise de presse : 30 journaux et mensuels, dont *La Croix* ; 14 maisons en France (dont une à Marseille qui recueillera un temps Catherine Labouré). Et qui vend des miracles de Saint-Antoine. Oui, oui. Un demi-siècle plus tard, la République sera contrainte de fermer plus de cent établissements illégaux, et de faire un procès « retentissant » qui décèlera des biens et fortunes par millions.

(Faisant un grand bond dans le temps, l'occasion me venant là, comment ne pas relever maintenant que dans un état de la Maison des Assomptionnistes de Nîmes – seulement Nîmes – on découvre une donation de 2 500 000 francs pour le pèlerinage de Lourdes.)

Les congrégations dans ces décennies du XIX^e siècle sont de première importance pour l'Église. Elles sont parfois contemplatives, souvent hospitalières, mais essentiellement enseignantes. L'Église, qui réclame aujourd'hui plus que ce qu'elle a pour son enseignement privé, qualifié libre par je ne sais quel glissement de terrain verbal, ne voulait en aucun cas partager un pouce de son monopole d'alors. Tous les enfants à enseigner – que ce soient les riches qui paient ou les pauvres qui se font payer – passent sous la calotte. Aucun anticléricalisme là-dedans. Constat historique.

Dans ce contexte français, un événement capital : Pie IX publie le *Syllabus*. Il répond dans le sens du poil à tous les appels à dénoncer les idées non religieuses. Ceux des jésuites résumant parfaitement le niveau intellectuel des sommités régulières et séculières du moment. Ils s'expriment très clairement, malgré leur réputation. Dans leur organe *Cilta Cattolica*, on pouvait lire, en 1853, en même temps qu'on y vantait l'Inquisition :

Les États chrétiens ont cessé d'exister ; la société des hommes est redevenue païenne et ressemble à un corps d'argile qui attend le souffle divin. Mais avec l'aide de Dieu, rien n'est impossible. Par la vision prophétique d'Ézéchiél¹ nous savons qu'il anime les ossements blanchis.

Les ossements blanchis, ce sont les pouvoirs politiques, les parlements, le suffrage universel, les mariages civils, les conseils municipaux. Quant aux universités, ce ne sont pas des os arides, ce sont des os putrides, et grande est l'infection qui s'exhale de leurs enseignements corrupteurs et pestilentiels. Mais ces os peuvent être rappelés à la vie s'ils entendent la parole de Dieu ; c'est-à-dire s'ils acceptent la loi divine qui leur sera annoncée par le suprême et infaillible docteur : le pape².

Les os arides de l'Université, ce peut être simplement Ernest Renan qui, dans son cours sur les religions à la Sorbonne, avait osé dire, parlant de Jésus, que c'était « un HOMME admirable ».

1. Ézéchiél, *Livres prophétiques* (37-1 à 14).

2. *L'Église et la République*, ouvrage cité par Anatole France, *op. cit.*

C'est la raison d'être du *Syllabus* qui ramasse dans un seul panier toutes les pommes de discorde avec l'Église et les dénonce à la vindicte catholique. Le panthéisme, qui ressort encore de son domaine – mais aussi le naturalisme et surtout le rationalisme et le libéralisme. Car il se passe un phénomène nouveau pour Rome. Toute son histoire, nous l'avons vu, est jalonnée de condamnations d'hérésies. Mais toutes les hérésies restaient à l'intérieur de la croyance. Dieu en était le centre, et souvent Jésus-Christ le repère. Ici, c'est d'une toute autre affaire dont il s'agit.

Car si aucune des hérésies ne mettait en cause une vision idéaliste, spiritualiste, religieuse du monde et de l'univers, il n'en va pas de même des idées nouvelles du XIX^e siècle. Les hérésies passées, c'était la même famille, et les coups étaient donnés sur la colonne. Le positivisme, le matérialisme, le darwinisme, c'est une autre famille, et les coups sont donnés à la base. Le *Syllabus* juge anathème :

La proposition que le pape peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne.

Nous voyons mieux alors l'intérêt de la prise en compte et la grande publicité de quelques cas de voyance. Car affirmer la réalité des apparitions – avec témoins – c'est proclamer le surnaturel, et contrer le rationalisme, c'est prouver le divin et contrer le matérialisme. Marie c'est une merveilleuse réplique à Auguste Comte et Charles Darwin. Si le peuple croit aux apparitions, il ne peut plus écouter ni l'un ni l'autre. Le philosophe et le scientifique ne sont plus que des plaisantins au mieux, des sataniques au pire. On va plus souvent au pire dans les controverses et dans les homélies.

De plus, touchant principalement aux apparitions de Lourdes, le Saint-Siège y a un autre intérêt.

C'est en 1854 que Pie IX a proclamé le dogme de l'Immaculée Conception de Marie¹. Il y a en France de nombreux prêtres, de nombreux théologiens qui n'ont pas apprécié l'initiative pontificale ; le dogme n'est pas le résultat des travaux d'un concile. La déclaration finale de la Vierge à Lourdes : « Je suis l'Immaculée Conception » déborde les opposants. Que reprocher au pape quand la céleste intéressée le confirme ?

C'est de cette manière-là aussi que Pie IX soutient la tendance ultramontaine qu'anime Louis Veillot et Montalembert. Il isole ceux qui lui reprochent son intransigeance dogmatique envers les idées de progrès, comme le père Hyacinthe, il écarte son opposition libérale, comme l'abbé de Pradt, évêque de Poitiers. Lourdes, ce sera le triomphe de Pie IX. Ah ! en voilà un qui savait ce qu'il voulait, et qui avait la grosse tête de Dieu.

La puissance, disait-il, a été donnée aux Empires non seulement pour le gouvernement du monde, mais surtout pour porter aide à l'Église.

Voilà quelques repères pour situer le climat des années 1830 à 1860, qui sont celles des grandes apparitions de la Vierge.

Rameuter les fidèles, impressionner les tièdes, contre-attaquer la science et la philosophie, renforcer l'ultramontanisme, presser le gouvernement, voilà tous les bénéfices de Lourdes.

1. Voir le chapitre « Les métamorphoses de Marie ».

Au fil du temps, la récolte s'affirmera de plus en plus abondante. Et viendra un temps où tous ces objectifs se rassembleront dans une seule cible : la République laïque. J'exagère ?

Lorsque s'engagent les grandes manœuvres pour qu'enfin on en arrive à séparer l'Église de l'État, comme il faut bien s'arracher d'un céphalopode, c'est de Lourdes, en 1901, que le glaive sera brandi par l'Église. Voici quelques précieux extraits du délicat discours prononcé le 25 avril 1901 par le père Coubé. Je n'y résiste pas.

Messeigneurs, Messieurs,

L'heure n'est pas aux longs discours. Elle est aux actes.

La consécration solennelle de la France au Sacré-Cœur de Jésus et à la Très Sainte Vierge, c'est l'acte que le ciel attend de vous, en ce jour, et ce sera, je l'espère, le point de départ d'une série d'œuvres viriles et fécondes pour le salut de notre pays [...] C'est donc une cérémonie essentiellement martiale qui va s'accomplir, une prestation de serment militaire entre les mains du Roi des Rois, l'entrée en campagne d'une immense armée catholique, et ma parole n'est que le coup de clairon qui l'annonce [...]

Entre le cœur de Jésus et le cœur de la France, il y a un pacte sacré.

Le Christ s'est toujours montré bon Français ! Oui, bon Français à Tolbiac¹, bon Français à Patay², bon Français à Paray-le-Monial où il nous a montré son Sacré-Cœur ; bon Français à Lourdes où il a envoyé sa Mère, la Vierge immaculée, nous inviter à la pénitence par ses paroles, à l'espérance par ses sourires ! [...]

Eh bien, généraux et amicaux qui m'écoutez, officiers, sous-officiers et soldats de France, n'est-il pas vrai que vous aimez Jésus-Christ d'un immortel amour et que vous ne craignez pas, s'il le faut, de verser pour lui votre sang sur le champ de bataille de l'action catholique, comme vous l'avez déjà fait sur les champs de bataille où gronde le canon ?

N'est-ce pas vrai que vous êtes prêts à partir, comme vos pères, pour une nouvelle croisade, en criant : « Dieu le veut et la France le veut ! » [...] Catholiques de France, réveillez-vous ! Ce pèlerinage ne serait rien, ne produirait rien, il ne serait qu'un geste banal, si au bout de ce geste on ne voyait luire un glaive ! [...]

-
1. Victoire de Clovis, premier roi chrétien, sur les Germains, en 496.
 2. Bataille de Patay (Loiret) où les zouaves pontificaux, ayant fui l'occupation de Rome par les troupes de l'unité italienne, vinrent combattre aux côtés des Français contre les Prussiens et furent d'ailleurs battus en décembre 1870.

C'est le glaive électoral ! Eh bien, sachez-le, il n'y aura à présenter aux élections prochaines que deux candidats : Jésus-Christ et Barrabas¹ [...] Barabbas sous différents noms : Barabbas le franc-maçon, Barabbas le révolutionnaire [...] Allez-vous voter pour Barrabas ? Non, n'est-ce pas, cent mille fois non ! Ce serait sanctionner les lois impies qui bientôt crucifieraient le Sauveur [...] À la bataille, sous la protection de Marie ! Elle n'est pas seulement la Vierge guerrière. Elle priera pour nous sur cette montagne, mais à la condition que nous luttons vaillamment dans la plaine !

J'assure à mes lecteurs que ce n'est ni un texte apocryphe anticléric, ni un pastiche selon Alphonse Allais, mais la retranscription du discours de cet oublié aujourd'hui, mais très célèbre prédicateur alors, père Coubé – tel qu'il fut publié le 3 mai 1901 par la *Gazette de France*.

J'en fais cas, bien que venu quarante ans après les phénomènes de Lourdes que nous allons découvrir, parce qu'il démontre le bien-fondé du jugement de M^{gr} Laurence en 1862 qui déclarait réelles les apparitions de la Vierge à Lourdes.

J'en fais cas pour démontrer que chaque fois que des visions ont droit de cité au Vatican, c'est qu'il y a un intérêt stratégique pour que l'Église en fasse cas. La Vierge n'est réelle que lorsqu'elle est bonne à prendre. Dans le chapitre « Les fausses apparitions », j'évoque des exemples où l'Église, devant des témoignages aussi crédibles que d'autres écoutés, rejette la Vierge dans la grotte des hallucinations.

1. Le voleur libéré par Ponce Pilate.

J'en fais cas pour démontrer magistralement l'intervention de la politique dans les affaires de la Vierge – sans qu'elle en ait jamais rien dit explicitement, à l'exception de Fatima.

J'en fais cas pour qu'abordant Lourdes, les eaux glauques dans lesquelles la pure Bernadette va s'engloutir peu à peu sans y rien comprendre et sans que vous puissiez, suivant ici son aventure, en sentir les lents tourbillons *post-mortem*, demeurent quelque part sur la cornée de votre mémoire.

Et pour que votre mémoire alertée se retrouve mieux dans les temps actuels, je termine par deux citations, à loger où vous pourrez. Toutes deux faites à l'occasion de la préparation des fêtes du centenaire des apparitions de 1858.

Je suis persuadé de répondre au désir de Notre Dame et que le pèlerinage de Lourdes qui se développe de plus en plus aide très efficacement à combattre le matérialisme athée et le laïcisme en affirmant d'une manière constante et impressionnante les valeurs surnaturelles apportées par l'Évangile.

M^{gr} Pierre Marie Théas,
évêque de Tarbes et de Lourdes
Lettre du 8 septembre 1956

Nous sommes heureux que votre Excellence prépare une célébration du centenaire de Lourdes, qui concerne le monde entier. Pendant cette même année de l'apparition, Darwin, Marx et Mill rédigeaient les dogmes du monde moderne. L'apparition de la Vierge était la réponse du ciel à ces trois.

M^{gr} Fulton,
évêque américain
Lettre du 28 mars 1956

En 1956, en France, le « matérialisme athée et le laïcisme » au pouvoir, c'était le socialiste Guy Mollet.

Bérégovoy, qui veut que Lourdes vienne à Nevers, n'est vraiment ni rancunier ni sectaire.

ANNEXE

Convention entre le gouvernement français et Sa Sainteté Pie VII

CONCORDAT 1801 – EXTRAITS

Le gouvernement de la République reconnaît que la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de la grande majorité des citoyens français.

Sa Sainteté reconnaît également que cette même religion a retiré et attend encore en ce moment le plus grand bien et le plus grand éclat de l'établissement du culte catholique en France et la profession particulière qu'en font les consuls de la République.

En conséquence, d'après cette reconnaissance mutuelle, tant pour le bien de la religion que pour le maintien de la tranquillité intérieure, ils sont convenus ce qui suit :

ARTICLE PREMIER

La religion catholique, apostolique et romaine, sera librement exercée en France. Son culte sera public, en se conformant aux règlements de police, que le gouvernement jugera nécessaire pour la tranquillité publique.

ARTICLE II

Il sera fait par le Saint-Siège, de concert avec le gouvernement, une nouvelle circonscription des diocèses français.

ARTICLE VI

Les évêques, avant d'entrer en fonction, prêteront directement, entre les mains du premier consul, le serment de fidélité qui était en usage avant le changement de gouvernement, exprimé dans les termes suivants :

Je jure et promets à Dieu, sur les Saints Évangiles, de garder obéissance et fidélité au gouvernement établi par la constitution de la République française.

ARTICLE IX

Les évêques feront une nouvelle circonscription des paroisses de leurs diocèses qui n'aura d'effet qu'après le consentement du gouvernement.

ARTICLE XI

Les évêques pourront avoir un chapitre dans leur cathédrale et un séminaire pour leur diocèse sans que le gouvernement s'oblige à les doter.

ARTICLE XII

Toutes les églises métropolitaines, cathédrales, paroissiales et autres, non aliénées, nécessaires au culte, seront mises à la disposition des évêques.

ARTICLE XIV

Le gouvernement assurera un traitement convenable aux évêques et aux curés dont les diocèses et les cures seront compris dans la circonscription nouvelle.

ARTICLE XV

Le gouvernement prendra également des mesures pour que les catholiques français puissent, s'ils le veulent, faire en faveur des églises des fondations.

TITRE IV – DES ARTICLES ORGANIQUES

SECTION III

Le traitement des archevêques sera de 15 000 francs.

Le traitement des évêques sera de 10 000 francs.

Les curés seront distribués en deux classes :

- le traitement des curés de la première classe sera porté à 1 500 francs ;
- celui des curés de la seconde classe à 1 000 francs.

Les conseils généraux des grandes communes pourront, sur leurs biens ruraux ou sur leurs octrois, leur accorder une augmentation de traitement, si les circonstances l'exigent.

Les conseils généraux du département sont autorisés à procurer aux archevêques et évêques un logement convenable.

Les presbytères et les jardins attenants, non aliénés, seront rendus aux curés et aux desservants des succursales. À défaut de ces presbytères, les conseils des communes sont autorisés à leur procurer un logement et un jardin.

Il sera établi des fabriques pour veiller à l'entretien et à la conservation des temples, à l'administration des aumônes.

Dans les paroisses où il n'y aura point d'édifice disponible pour le culte, l'évêque se concertera avec le préfet pour la désignation d'un édifice convenable.

TITRE III – DU CULTE

Il n'y aura qu'une liturgie et un catéchisme pour toutes les églises catholiques de France.

Aucun curé ne pourra ordonner des prières publiques extraordinaires dans sa paroisse sans la permission spéciale de l'évêque.

Les ecclésiastiques useront dans les cérémonies religieuses, des habits et ornements convenables à leur titre ; ils ne pourront dans aucun cas ni sous aucun prétexte prendre la couleur et les marques distinctives réservées aux évêques.

Tous les ecclésiastiques seront habillés à la française et en noir. Les évêques pourront joindre à ce costume la croix pastorale et les bas violets.

Il y aura dans les cathédrales et paroisses une place distinguée pour les individus catholiques qui remplissent les autorités civiles militaires.

Lorsque le gouvernement ordonnera des prières publiques, les évêques se concerteront avec le préfet et le commandant militaire du lieu, pour le jour, l'heure et le mode d'exécution de ces ordonnances.

Les curés, aux prônes des messes paroissiales, prieront et feront prier pour la prospérité de la République française et pour les consuls.

Ils ne donneront la bénédiction nuptiale qu'à ceux qui justifieront en bonne et due forme, avoir contracté leur mariage devant l'officier civil.

Dans tous les actes ecclésiastiques et religieux, on sera obligé de se servir du calendrier d'équinoxe établi par les lois de la République ; on désignera les jours par les noms qu'ils avaient dans le calendrier des solstices.

Le repos des fonctionnaires publics sera fixé au dimanche.

TITRE I – DU RÉGIME DE L'ÉGLISE

Catholique dans ses rapports généraux avec les droits de la police de l'État.

ARTICLE PREMIER

Aucune bulle, bref, rescrit, décret, mandat, provision, signature servant de provision ni autres expéditions de la cour de Rome, même ne concernant que les particuliers, ne pourront être reçus, publiés, imprimés ni autrement mis à exécution sans l'autorisation du gouvernement.

ARTICLE II

Aucun individu se disant nonce, légat, vicaire ou commissaire apostolique, ou se prévalant de toute autre dénomination, ne pourra, sans la même autorisation, exercer sur le sol français ni ailleurs, aucune fonction relative aux affaires de l'Église gallicane.

ARTICLE XXIV

Ceux qui seront choisis pour l'enseignement dans les séminaires souscriront la déclaration faite par le clergé de France en 1682 et publié par un édit de la même année ; ils se soumettront à enseigner la doctrine qui y est contenue, et les évêques adresseront une expédition en forme de cette soumission au conseiller d'État chargé de toutes les affaires concernant les cultes.

Chapitre III

LOURDES – BERNADETTE SOUBIROUS – 1858

Ah ! tristes hommes, pauvre humanité malade, affamée d'illusions, qui, dans la lassitude de ce siècle finissant, éperdue et meurtrie d'avoir acquis goulûment trop de science, se croit abandonnée des médecins de l'âme et du corps et retourne en arrière, et demande le miracle de sa guérison aux lourdes mystiques d'un passé mort à jamais.

Émile Zola, *Lourdes*

Oh ! puissance de l'illusion, besoin du mensonge !

Émile Zola, *Mon voyage à Lourdes*

Pour que cela existe, il faut que l'humanité soit encore bien ignorante...

Émile Zola, *Notes de Méjanes*

LOURDES

Nous y voilà enfin ! Le sommet du culte marial, le plus grand pèlerinage du monde, avec Fatima ! Pour se donner une idée de l'ampleur du phénomène, puisons-la sans vergogne chez les pères eux-mêmes : extrait d'un mémoire du 14 mars 1957 concernant la construction de la nouvelle Basilique :

[...] Il faut constater que Lourdes est à l'heure actuelle, probablement d'assez loin, la première ville touristique de France, avec plus de trois millions de visiteurs par an, dont la moitié viennent en pèlerinage organisé et séjournent près d'une semaine. Le fait qu'il s'agisse d'un genre de tourisme assez particulier ne modifie en rien les données habituelles de toute activité touristique aussi bien en matière de transports que de moyens d'hébergement. Et l'ensemble se traduit par un chiffre d'affaires annuel de plusieurs dizaines de milliards.

Le succès de Lourdes, sa pérennité, tiennent pour beaucoup à la personnalité de la voyante. Tout ce qui vient d'elle s'accorde harmonieusement avec les événements surnaturels dont elle témoigne. Bernadette Soubirous, ne l'ai-je pas évoqué à plusieurs reprises, c'est autre chose que ses prédécesseurs. Si l'on excepte, comme il se doit, une intelligence peu développée qui fera qu'à 17 ans il suffira à sa répétitrice d'avoir... 11 ans (!), tous les aspects de sa nature et de son caractère ne peuvent que forcer le respect et tirer vers elle un long fil d'émotion. On ne peut douter de son honnêteté ni de sa sincérité.

Tout porte à la croire lorsqu'elle raconte les 18 apparitions, dont 17 publiques, de la Vierge. Ni rêves, ni mystifications¹.

Mais alors ? Toutes les démonstrations auxquelles je me suis acharné, ramenant chaque fois les prétendus miracles à d'humaines proportions, ne valent absolument rien si la Vierge est réellement apparue à Bernadette Soubirous ! Je n'aurais fait que m'amuser et m'abuser, si les témoignages de Bernadette sont tenus pour vrais et que les phénomènes qu'ils décrivent, que ce soit évidemment du point de vue religieux mais également du point de vue de leur analyse objective, ne peuvent s'expliquer QUE par une intervention divine.

On pourrait le croire en 1985. On ne devrait que le croire, apparemment. Que l'Église actuelle y tienne, et le féconde, que la mémoire populaire s'en soit emparé, et que de larges fractions y puisent leur vérité, que les historiens ne se divisent plus, les religieux ne pouvant rien remettre en cause et les autres n'y voyant que l'intouchable, le cas de Lourdes est comme un immense écran entre le réel oublié et l'illusion vivante, entre la raison vaincue et le surnaturel triomphant. Lourdes, c'est la défaite de Zola et la victoire des congrégations et des commerçants. Et ce ne sont plus les guérisons miraculeuses, glorifiées jadis et nulles maintenant, qui peuvent, à mes yeux, moraliser cette défaite.

1. La première, peut-être, a pu être le fruit d'une confusion. J'y viendrai.

Une guerre juste perdue n'engendre, ne peut engendrer à terme que d'amers déboires. Je ne veux rien empêcher, bien évidemment, des manifestations de croyance envers le rocher de Massabielle, et la liberté de choisir ses sornettes vaut bien la liberté d'élire ses exploités. Ce que je ne saurais admettre, c'est la débâcle générale des institutions et des penseurs. J'ai relevé dans mon exorde l'exemple de ce journaliste de la télévision situant Lourdes comme un lieu où la Vierge était apparue. Point final. On peut parler de Dieu sans y croire, car la croyance en Dieu est réelle ; et il serait absurde, sous prétexte de bien modeler sa pensée et par un excès de précisions intellectuelles, de rajouter à chaque évocation de Dieu : « Selon que la Bible le conçoit... »

Nous savons tous bien, les incroyants, de quoi il en retourne quand, dans un propos, nous évoquons Dieu. Mais c'est dans une toute autre mouvance que se situe la phrase péremptoire de notre journaliste. C'est qu'il ne lui vient pas à l'idée, s'agissant de l'histoire et non point d'un concept, que des téléspectateurs puissent mettre en doute ce point d'histoire, partant d'autres concepts. La religion catholique redevient alors religion d'État. C'est bien ce que doit penser un ancien ministre socialiste si j'en juge par cette dépêche de l'AFP, datée du 2 juillet 1985 :

Lourdes. Monsieur Pierre Bérégovoy, ministre de l'Économie, des Finances et du Budget, maire de Nevers, souhaite que parmi les quatre millions de personnes qui se rendent chaque année à Lourdes, un grand nombre d'entre elles poursuivent, grâce à une liaison aérienne, leur pèlerinage jusqu'à sa ville, où reposent les restes de sainte Bernadette Soubirous.

La dépêche précise que 700 000 personnes seulement, viennent s'incliner devant la châsse de la Sainte – ce qui paraît bien peu au bon maire laïc. Entre Combes et le père Ollivier, il eût préféré le second. Entre Renan et Dupanloup, il eût opté pour ce dernier. L'actuel successeur de Pie X doit se réjouir. Ce Pie X qui ne pouvait digérer le vote de la loi séparant en France l'Église de l'État et qui décréta, en 1907, le 11 février jour de fête de Notre Dame de Lourdes. Toujours en bonne place dans notre calendrier, à qui l'administration des PTT donne tous les ans l'imprimatur, et qui est un quotidien défi à la République « unique et laïque ».

Donc, la petite bergère est devenue une sainte, et la Vierge est devenue Notre Dame de Lourdes. Par quels prodiges ?

Bernadette Soubirous naît le 7 janvier 1844. On l'appellera tout le temps Bernadette, de fait elle se prénomme Marie-Bernarde. Bernarde est le prénom de sa tante – sœur aînée de sa mère – qui sera sa marraine. Marie, vous l'avez compris, c'est déjà placer l'enfant sous la protection de la Sainte Vierge. Lorsque les parents, à de rares motivations culturelles près, donnent présentement leur prénom aux enfants, c'est à la suite d'une sensation esthétique, d'une vague musicalité ou d'un souvenir familial respectueux. Lesquels continuent à honorer des saints, dans leur martyr ou ministère ?

Au dix-neuvième siècle, dans les familles dévotes, les prénoms avaient leur poids. hagiographique. Quand on baptisait Jean, c'était l'apôtre ; Justin, c'était bel et bien un martyr des premiers âges. Et si Bernadette est aussi Marie, ce n'est pas une coïncidence, au regard de son avenir, c'est la volonté de ses parents de glorifier la mère de Dieu. Le culte de Marie qui est le leur en témoigne.

À peine née, les déambulations vont commencer. L'année de sa naissance, un grave accident survient à sa mère qui se trouve la poitrine brûlée, alors qu'elle est de nouveau enceinte. Plus question d'allaiter le bébé. Bernadette est alors recueillie par une jeune femme, Marie – depuis la propagation de la médaille miraculeuse, le prénom est décidément bien populaire – Laguës. Cette jeune femme venait d'être une jeune mère. Malheureusement, comme ce n'était pas exceptionnel, son enfant était mort à 18 jours – mais quand bien même ça n'était pas exceptionnel, la mort d'un nouveau, même au dix-neuvième siècle dans le fond des campagnes ou aux pentes des montagnes –, c'était toujours tragique et déroutant. Là, vraiment, il valait mieux croire, pour continuer à vivre physiquement cahin et moralement caha, que c'était un ange pour Dieu qu'on avait mis au monde. Voilà donc Bernadette qui tétera le sein destiné au petit disparu. Bernadette, usurpatrice... Elle sera donc élevée et nourrie par Marie Laguës jusqu'en 1846.

De retour chez elle, les malheurs ne se sont pas arrangés. Le père, François Soubirous, qui tient un moulin à blé, le moulin de Boly, est devenu borgne par suite d'un accident du travail. Les affaires sont mauvaises. Nous sommes dans cette sombre période que j'ai évoquée quand j'en étais à l'apparition de la Salette, en 1846. Nous y sommes. Pendant que la Vierge menace l'Isère de blé gâté parce que les charretiers blasphèment, les Hautes-Pyrénées ne valent guère mieux.

François Soubirous est obligé de se faire embaucher, d'abandonner le moulin. Il deviendra *brassier* – il loue ses bras, comme le mot, pudiquement oublié par nos dictionnaires courants, l'évoque fort bien. Ah ! ces néologismes qui naissent et passent le temps de certaines misères ou de certaines guerres, et qu'on efface, comme de mauvais augures honteux, dès les temps revenus meilleurs ! *Brassier* à 1,20 F par jour. C'est beaucoup moins qu'un cheval qui se loue 1,55 F ou même qu'un bœuf, qui peut atteindre 1,30 F. Remarquez, 10 centimes de moins qu'un bœuf qui est dix fois plus fort, c'est quand même pas mal payé. Il faut dire qu'un homme, malgré tout, ça comprend plus vite qu'un bœuf, et qu'on gagne en temps ce qu'on perd en force.

Dans la famille, la vie s'écoule : les enfants naissent, et meurent. Sur neuf venus au monde, cinq ne parviendront pas à vivre dix ans. Point besoin de l'effrayante malédiction de la Salette pour ça. C'est la loi de la misère et des maladies. Un petit Jean était né le 13 février 1845, et enterré le 10 avril suivant. Justin, qui est né en 45 et dont Bernadette s'occupera à l'époque des apparitions, mourra en 1855, après avoir juste réussi à toucher ses dix ans fatidiques.

Dans la débâcle, la mère Louise fait des ménages, se loue ici et là chez des tiers pour divers travaux domestiques, parfois des extra dans un café.

C'est alors Bernadette qui s'occupe des enfants.

Puis, en 1855, sur ses 12 ans, elle frôle la mort : le choléra. Elle en réchappe, mais les dégâts la marqueront toute sa vie. Elle restera de santé fragile, particulièrement handicapée par de fréquentes et violentes crises d'asthme.

Rétablie l'année suivante, on l'envoie travailler chez sa marraine, Bernarde, qui habite Lourdes également – employée aux travaux de maison et de couture et à la garde des enfants.

Quand elle rentre chez elle, c'est au « cachot » qu'elle revient. Le cachot, c'est le logement de la famille, et ce n'est pas un surnom que de l'appeler le « cachot », c'est qu'il s'agit très précisément d'un cachot de l'ancienne prison de Lourdes – désaffectée depuis 1824 à cause de son « insalubrité ». L'administration pénitentiaire, peu encline au respect de la dignité humaine pour ses ressortissants, avait néanmoins jugé insupportable leur incarcération dans ses bâtiments. Le bâtiment avait été racheté, ou loué, par un parent de la famille Soubirous, lequel, par charité, l'avait hébergée. On imagine les conditions, le froid, l'humidité, les rats, la pourriture dans la cour, etc.

Et, en 1856, la famine réapparaît. Un rapport du procureur général de Pau, daté de cette année-là, est révélateur :

*... la récolte du blé est en moyenne du tiers d'une récolte ordinaire
[...] le maïs qui était 13 F en mai est à 27 F. En août, le blé est
monté jusqu'à 42 F...*

Depuis trois ans, les vendanges n'ont pu avoir lieu. Est-ce encore une punition divine ? Là, on en connaît le nom alors : l'oïdium. Ce champignon qui ravagea les vignes fut-il médité et expédié par la bonne Mère ? Ce n'est pas une mauvaise question, ni ironique, ni impertinente. Dans le droit fil des discours que l'Église lui prête et popularise...

C'est la misère, la grande misère, la belle, la totale, l'absolue celle du froid, de la faim, des maladies, de l'analphabétisme. 1857.

Bernadette, qui a 13 ans, quitte sa marraine pour retourner chez son ancienne nourrice, Marie Laguës, qui habite Bartres, à quatre kilomètres de Lourdes. Pour y travailler maintenant : les champs, la ferme, les brebis – et aussi des enfants, nouveaux, et vivants. Elle y restera jusqu'en janvier 1858. Ce séjour à Bartres sera de la plus haute importance, comme nous allons le voir, puisque c'est dès son retour à Lourdes, le 11 février 1858, que Bernadette verra la Vierge pour la première fois.

1858... Année jubilaire, année sainte où l'Église élève tous ses impératifs, où elle fouette les dévotions, rameute les dogmes, transforme les homélies en incantations, les enseignements en disciplines, la foi en extase.

Où en est l'adolescente de 14 ans ? Maladive, nous l'avons dit. Souffreteuse d'apparence. Tous les témoignages concordent là-dessus : on croit qu'elle a 11 ans, 12 ans au mieux. Il n'a jamais été question d'aller à l'école : cela coûte, et c'est la misère – cela demande du temps, et il est pour le travail. Bernadette ne sait ni lire ni écrire. Sa vie est toute simple : misère et travail. Et la maladie en surplus.

Pourtant, au milieu de cette nuit, une lueur : la religion. Dans cette fange, une fleur : la foi. Et Bernadette ne vit que dans cette lueur, que pour cette fleur.

Les parents, très pieux, très profondément attachés au catholicisme, l'ont élevée dans l'amour de Jésus, la vénération de Marie et la crainte de Dieu. Mais l'enfant va plus loin dans les dévotions. Elle ne se contente pas de fréquenter la messe, elle conserve TOUJOURS son chapelet sur elle. Sa mère, Louise, interrogée plus tard, déclarera que sa fille avait : « [...] dès son plus jeune âge une tendance très prononcée à la piété ». Pendant le mois de Marie, elle dressait, près de son lit, dans les champs, de petits repositoirs avec des saints sacrements en réduction. Qu'elle construisait...

Tous les soirs, la famille se regroupe devant le crucifix fixé au mur, au-dessus de la cheminée. Et l'on prie. Comme Bernadette est l'aînée, c'est elle qui entame le *Notre-Père*, le *Je crois en Dieu* et *Je vous salue, Marie*. Les prières se terminent par une vénération de Marie « conçue sans péché », selon la formule popularisée depuis la diffusion massive de la médaille miraculeuse de Catherine Labouré. Formule qui, quatre ans plus tôt, s'est transformée officiellement en « immaculée conception », selon le dogme de Pie IX. Chez les Soubirous, comme nombre de foyers catholiques, principalement dans les campagnes, le culte de la Vierge est devenu prépondérant. Il y a dans l'église de Lourdes un tableau représentant l'Immaculée Conception, les bras écartés, terrassant le serpent (elle venge Ève, et la sauve...) Et, à chacun de leurs passages, les colporteurs inondent les maisons d'images pieuses saint-sulpiciennes ou l'Immaculée Conception à la bonne place.

Ce sont des moments précieux pour Bernadette, que les prières et son chapelet. Mais sa foi se trouve blessée, sa religiosité est infirme : elle n'arrive pas à passer sa première communion. Elle s'y était préparée à Lourdes, faisant de grands efforts pour retenir d'oreille le catéchisme dispensé chaque jeudi. Mais dès son émigration à Bartres, elle a dû s'arrêter, car ainsi que le note fort pertinemment l'abbé Laurentin : « C'est que les moutons mangent aussi le jeudi. »

Marie Laguës essaiera bien de lui faire répéter son catéchisme, mais Bernadette a les plus grandes difficultés pour retenir. De plus, c'est en français qu'on l'enseigne maintenant, une langue qu'elle connaît à peine. La Vierge sera plus charitable, elle s'exprimera dans son patois. Son ancienne nourrice s'impatiente, et ne paraît pas faire preuve d'une bienveillante pédagogie :

Tu es trop bête ! Jamais tu ne pourras faire ta communion !

Elle est d'ailleurs assez souvent rude envers Bernadette. Elle a besoin de la fillette, mais ne doit pas oublier que c'est la même, contre quelques offrandes et quelques monnaies, qui a bu le lait monté pour un autre, pour son petit, pour son premier. Oh ! bien sûr, le bébé n'y était pour rien, mais quand même, il en a BÉNÉFICIÉ... Bernadette supporte, avec candeur et gentillesse, les brimades. Elle dit :

Je pensais que le bon Dieu le voulait, quand on pense que le bon Dieu le permet, on ne se plaint pas.

C'est une forte et terrible parole que l'Église valorisera pour donner Bernadette en exemple et qui habitera le jugement canonique qui la fera sainte.

Cette quête vers la communion sera également affectée par un autre événement. Le curé de Bartres, l'abbé Adel, qui la connaît bien, quitte sa paroisse. Il a décidé d'entrer au monastère de la Pierre qui Vire. Étrange personnage que cet abbé Adel.

Zola, dans son enquête, essaiera d'en retrouver la trace. Hélas, il sera déjà mort. Zola cependant, rencontre l'instituteur de Bartres, toujours vivant en 1892, M. Barbet. Et celui-ci lui révèle qu'il se souvient que l'abbé Adel parlait souvent à Bernadette de l'apparition de la Vierge aux deux petits bergers de la Salette. Et lorsque l'abbé Adel contemplait le visage de Bernadette, il ne pouvait, disait-il, s'empêcher de penser à Mélanie Calvat. Zola note dans son journal :

[...] lire le récit de la Salette. Il peut être la cause de tout, sans compter le milieu où trempait Bernadette.

Toujours est-il que Bartres n'a plus de desservant. Comme à Fain-les-Moutiers pour Catherine Labouré, l'église de Bartres est déserte quand Bernadette Soubirous y pénètre. Plus de curé, plus de messe, plus de confessions. Plus de catéchisme !

C'est une des raisons pour lesquelles ses parents la ramènent à Lourdes. Il faut évidemment qu'elle passe sa première communion. Quelles que soient les grandes difficultés, ça devient une priorité, sous peine de n'être pas en règle avec la sainte Mère l'Église. L'argent ne vient pas pour autant. Aussi, on place Bernadette à l'école des pauvres des Sœurs de Nevers, qui ont une maison à Lourdes (c'est le début du chemin jusqu'à Bérégovoy) et qui ont la seule école gratuite proche. Les sœurs vont essayer d'apprendre à lire et à écrire à Bernadette. Ce sera une angoisse pour elle, en même temps qu'elle en sent l'exigence. Elle ne suit pas.

Nous touchons là un moment capital dans la vie de Bernadette, un signe fondamental de sa personnalité : aspiration puissante, incapacité totale. Son cœur veut, son esprit freine.

André Ravier et Helmuth Nils Loose, qui ont écrit une vie de Bernadette¹, le signalent fort bien :

La seule bonne volonté n'a jamais conféré la science infuse. Bernadette est bien inscrite parmi les futures communiantes, mais à retenir les formules du catéchisme qu'elle doit apprendre par cœur, sa mémoire inexercée se refuse. Pourra-t-elle franchir, même avec l'indulgence que lui vaudra son âge, le seuil de l'examen préalable ! HEUSEUSEMENT² survient un événement qui l'introduira mieux que tous les livres dans la connaissance des choses de Dieu. Bernadette fera sa première communion, le moment venu, sans avoir pu apprendre son catéchisme.

C'est bien vu. Effectivement, en pleine conscience de ses limites, au milieu de la souffrance qui lui en vient, l'angoisse et la honte de n'être pas comme toutes les autres petites filles qui depuis déjà quelques années ont revêtu la belle robe et reçu les bénédictions, malade, ignorante, incapable, c'est alors qu'un monde merveilleux va venir à elle, qu'une image bienveillante va l'apaiser, qu'une voix va la reconforter, qu'un sourire va l'illuminer. Elle va voir la Sainte Vierge...

1. Éditions Le Centurion, 1979.
2. Souligné par l'auteur A. C

Avant d'en arriver aux événements je pense, sans m'y attarder, utile à cet instant d'évoquer une question non négligeable. Je veux parler d'une vive disposition dans la région, à cette époque, aux superstitions, au surnaturel. Les histoires de sorciers, de loups-garous, de rencontres, le plus souvent avec le diable, sont nombreuses et familières. Elles meublent les veillées, et, paradoxalement, s'entremêlent avec les aventures des saintes et des saints. Fantasmagories païennes, visions religieuses, tout cela puise dans le même creuset : le goût tenace et légitime du merveilleux. À vie austère, âme en envol. À corps perclus, esprit dominateur. Ce qui se va se passer touchant Bernadette n'est pas exceptionnel. Un berger d'Argelès avait déjà raconté avoir vu la Vierge. Zola raconte :

Contrée extrêmement pieuse et superstitieuse, avec des lieux hantés, de continuelles histoires de loups-garous et de sorciers. Près de Lourdes, on prétendait que chaque samedi les sorciers et les sorcières allaient faire leur sabbat à la tour de Gavarine, et pas un enfant, pas même une grande personne ne se serait hasardé de ce côté.

C'est une disposition d'esprit assez coutumière, particulièrement vive chez les paysans, et plus prononcée encore chez les bergers. On le comprend. Les heures, les journées passées dans la solitude, avec un ciel étoilé regardé obligatoirement plus que quiconque – regarder le ciel est presque un acte professionnel – vivant au plus profond d'une nature aux phénomènes souvent hostiles, et dont les causes restent, parfois même encore dans des milieux savants, mystérieuses, nourrissent aisément la tendance normale au rêve, qui devient peu à peu méditation, une méditation qui se love dans l'ignorance conduit sans entrave au mysticisme. La majorité, l'immense majorité, des contes fantastiques oraux viennent de ces gens-là, rarement des notaires ou des procureurs impériaux. L'invention est une compagnie. Redescendre en plaine et raconter – croire ou non est secondaire – un événement surnaturel auquel on a assisté, est une façon bien pardonnable d'affirmer qu'on est pas resté idiot, et qu'il arrive à ceux qui paraissent rejetés de la société assise des événements autrement étonnants. Ce ne sont pas les bourgeois de la ville que l'on écoute. Y a-t-il quelque chose de plus valorisant de notre temps que de raconter une catastrophe ? Regardez la joie intérieure des témoins d'un hold-up quand on les interroge ! Plus l'événement conté est fantastique, plus on est écouté. Et l'on existe. Ah ! exister, pour l'homme isolé, n'est-ce pas autant, sinon plus, que le salaire ?

Bernadette connaît bien ça. Non, non, je n'anticipe pas. Je suis les choses. Bernadette profondément religieuse est aussi marquée par les superstitions qui sont de sa culture et de sa convenance. Mystique, c'est évident. Impressionnable, c'est crédible. Une information relevée par Zola (toujours, encore Zola, oui) est significative en la matière.

Zola a rencontré un homme qui s'appelle Capdevielle, et qui est devenu peintre. Il se souvient très bien de Bernadette. Il fut un de ses compagnons d'enfance. Il raconte à Zola le souvenir suivant : Bernadette et lui se rendent à pied jusqu'à Bartres. Or, sur la route, il y a une maison que la rumeur prétend habitée par un sorcier. La plupart des gamins s'en amusaient, y compris s'en amusaient en jouant avec leur peur, passant devant, plus farauds que jamais. Mais Bernadette, elle, faisait un détour pour s'éloigner de la maison maudite en témoignant une grande crainte, précise Capdevielle. Oui, Bernadette, par tempérament, et par naïveté, avait tendance à tout prendre, comme je ne sais pas si cela se disait alors : au pied de la lettre.

Et il n'y a pas que la tour de Gavarine ni la route de Bartres qui ont leur réputation. La grotte de Massabielle, qui va devenir le haut lieu des apparitions, n'a pas été épargnée. Un certain Romain Lacrampe (puis-je l'inventer ?), qui crut dès la première heure à la réalité des apparitions, a raconté qu'un jour de pluie, s'étant réfugié dans la grotte, il s'était trouvé au milieu d'un tourbillon de flammes qui l'avait contraint à s'enfuir. La pluie, alors, lui fut, sans nul doute, bien agréable.

LES DIX-HUIT APPARITIONS

Le succès de Lourdes tient sans doute à ce que, dès la deuxième, les apparitions étaient attendues, des rendez-vous étaient fixés par Bernadette, permettant ainsi à un public de plus en plus nombreux d'assister aux extases de la voyante. Bien sûr, personne d'autre n'a jamais vu la Vierge dans la niche que fixait Bernadette, mais nul ne s'étonnait puisque la convenance était précisément que la jeune bergère était privilégiée. Il suffisait de voir Bernadette en train de voir. C'était alors une grande nouveauté. Nous savons que dans les cas que j'ai précédemment étudiés, les voyantes ou voyants racontaient des apparitions qui n'eurent lieu qu'en des points isolés et excentrés, sans présence à leur côté. On ne peut même pas excepter l'apparition du 29 août 1664 à Benoîte Rencurel, au moment de la procession, puisque la foule fut écartée, et que seul le juge Grimaud, dont on a vu les manipulations, était aux côtés de la jeune fille lorsque la Vierge se manifestait. Tous les autres exemples connus que je n'ai pas traités, ceux que j'ai choisis me paraissant largement suffisants, procèdent du même schéma : il n'y a jamais de témoin.

Les apparitions de Lourdes feront donc sensation. Elles ouvriront une voie nouvelle : la répétition publique des apparitions à Fatima en 1917 – jusqu'à présentement – ou à Medjugorje, en Yougoslavie, où cinq enfants en extase la rencontrent régulièrement devant des centaines de témoins.

À Lourdes, en février 1858, ce fut la grande première.

1^{re} APPARITION – LE CHAPELET

C'est le matin du 11 février. Bernadette est partie chercher du bois en compagnie de sa sœur Toinette, et d'une autre fille de 13 ans, Jeanne Abadie. Sa mère a rechigné en la voyant partir : Bernadette a passé une mauvaise nuit, avec de nombreuses crises d'étouffement. Dehors, c'est le froid, le brouillard, la bruine. Mais il faut bien du bois pour chauffer la maison et le père, malade est alité.

Les trois enfants parviennent près d'une grotte nommée Massabielle, à la jonction du Gave et d'un chenal alimentant un moulin, le moulin de Savy. Il faut franchir la rivière à gué, et Toinette et Jeanne retirent leurs sabots et traversent les pieds nus dans l'eau. Bernadette hésite. Elle craint d'attraper froid, et de plus elle porte des bas. C'est ainsi qu'elle se retrouve seule, à l'écart. Elle racontera :

Je commençais à peine de quitter un bas que j'entendis une rumeur de vent, comme quand il fait de l'orage. Je continuais de me déchausser, et je mettais un pied dans l'eau lorsque j'entendis la même rumeur devant moi. Je levais les yeux et je vis un amas de branches et de ronces qui allaient et venaient, agitées, en dessous de l'ouverture la plus haute de la grotte, tandis que rien ne remuait tout autour.

Derrière ces branches, dans l'ouverture, je vis tout de suite après une jeune fille blanche pas plus grande que moi¹, qui me salua par une légère inclinaison de tête. En même temps, elle éloigna un peu du corps ses bras étendus, en ouvrant les mains. À son bras droit pendait un chapelet. J'eus peur. Je reculai. Je voulais appeler les deux petites, je n'en eus pas le courage. Je frottai mes yeux à plusieurs reprises ; je croyais me tromper.

Relevant les yeux, je vis la jeune fille qui me souriait avec beaucoup de grâce et semblait m'inviter à m'approcher. Mais j'avais encore peur.

Ce n'est pourtant pas une peur comme j'en ai d'autres fois², puisque je serais toujours restée pour regarder celle-là¹. Alors l'idée de prier me vint. Je mis la main à la poche. Je pris le chapelet que je porte habituellement sur moi. Je m'agenouillai et je voulus faire le signe de croix. Mais je ne pus porter la main à mon front. Elle résistait.

La jeune fille se déplaça de côté et se tourna vers moi. Cette fois, elle tenait le grand chapelet à la main. Elle se signa comme pour prier. Ma main tremblait. J'essayais de nouveau de faire le signe de croix, et je pus le faire. Après quoi, je n'eus plus peur.

Je récitai mon chapelet. La jeune fille faisait courir les grains du sien, mais elle ne remuait pas les lèvres. Tout en récitant le chapelet, je regardais, tant que je pouvais.

1. Bernadette mesurait alors 1,40 m.
2. La maison du sorcier ?

Elle portait une robe blanche, descendant jusqu'aux pieds, dont l'extrémité seule paraissait. La robe était fermée très haut, autour du cou, par une coulisse d'où pendait un cordon blanc. Un voile blanc, qui couvrait la tête, descendant le long des épaules et des bras jusqu'au bas de la robe. Sur chaque pied, je vis une rose jaune². La ceinture de la robe était bleue et pendait plus bas que les genoux. La chaîne du chapelet était jaune, les grains blancs, gros et éloignés les uns des autres.

La jeune fille était vivante, très jeune et environnée de lumière. Quand j'eus fini mon chapelet, elle me salua en souriant. Elle recula dans la niche et disparut tout d'un coup.

Pendant cette scène, de loin, un moment, la petite Jeanne Abadie l'aperçut en train de prier, s'en était étonnée – mais sa place ne lui avait pas permis de voir la niche de la grotte.

Bernadette alors, retire son deuxième bas, franchit la rivière, sans ressentir la froideur de l'eau, et rejoint les deux filles. Au retour, elle leur raconte ce qu'elle a vu – promesse ayant été obtenue qu'elles n'en fissent pas état. Mais le soir même, Toinette trahira sa sœur :

Bernadette a vu une fille blanche perchée sur la roche de Massabielle.

La mère a immédiatement une vive réaction :

-
1. Bernadette emploiera toujours le mot patois « Aquero », qui signifie « Cela » ou « Celle-là », pour désigner l'apparition.
 2. Les pieds de la Vierge de la Salette étaient ornés de roses...

Pauvre de moi ! Que dis-tu là ?

Elle interroge Bernadette :

– *Qu'est-ce que tu as vu ? Dis ! Qu'est-ce que tu as vu ?*

Bernadette se contente de répondre :

– *... du blanc.*

Et voilà soudain M^{me} Soubirous hors d'elle, qui bastonne ses deux filles, comme si elles avaient commis une faute énorme, un péché capital. Elle veut convaincre Bernadette qu'elle s'est trompée, que c'est tout simplement une pierre blanche qu'elle a vue, et elle lui défend de retourner à la grotte. Quant au père, de son lit, il soutient la sévérité violente de son épouse et tance Bernadette :

Il n'y a jamais eu à dire sur la famille et tu veux commencer.

La réaction des parents est absolument étonnante. Que disent les filles ? Que Bernadette a aperçu une jeune fille vêtue de blanc dans la grotte de Massabielle. Sans autres détails. Pourquoi s'émouvoir de la sorte, d'où vient cette indignation ? Cela a tout l'air d'une nouvelle bien banale. Personne évidemment ne soupçonne qu'il y eût là quelque chose de surnaturel ; il s'agit de quelqu'un que Bernadette a vu.

Lourdes n'est pas un hameau perdu dans un coin désertique. C'est un chef-lieu de canton qui compte 4 000 âmes, catholiques ou mécréantes. Des centaines d'ouvriers travaillent aux carrières de marbre et d'ardoise. Les commerces y sont actifs, on y négocie fort le crépon, la bonneterie. Bref, c'est une localité animée, avec une population travailleuse, des visiteurs nombreux, des va-et-vient continuels. Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire, de si inquiétant, de si scandaleux dans l'annonce d'une rencontre de Bernadette avec une inconnue ? Pourquoi cette interdiction de retourner à la grotte ? Est-ce le lieu qui est en cause ?

Si Bernadette avait dit : « J'ai rencontré une demoiselle en blanc sur la route de Bartres », peut-être les parents eussent-ils répondu : « Ah oui ? Tu la connais ? », sans autre nervosité... Est-ce que c'est la grotte de Massabielle, uniquement, qui est la cause d'une telle agitation ? Aurait-elle une réputation particulière ? J'ai dit plus haut que certains y avaient assisté à de singuliers phénomènes. Mais est-ce suffisant pour frapper les deux petites ?

J'y reviendrai, bien sûr.

Ce soir-là en tout cas, dans le cachot des Soubirous, la paix se retrouvera au moment des prières.

Le samedi suivant, le 13 février, Bernadette se confesse, comme à son habitude, à l'abbé Pomian. Au prêtre, elle dit tout. L'attitude de ses parents a conféré à la vision une odeur de péché. En dehors de l'étrangeté qu'elle sent bien de la dame entrevue, ce sentiment de faute l'incite absolument à raconter tout en détail : le coup de vent, la jeune fille (Aquero), le chapelet, le sourire, le signe de croix, etc.

L'abbé Pomian, qui connaît bien Bernadette, sa religiosité, sa naïveté et son honnêteté, l'écoute avec sérieux, et lui tiendra de bienveillants propos.

Je ne sais pas si c'est trahir le secret d'une confession que de la répéter à un autre curé. Ça ne sort pas de la maison, mais ce sont quand même d'autres oreilles. Toujours est-il que l'abbé Pomian confie au curé de Lourdes, l'abbé Peyremale, le secret de Bernadette. L'abbé Peyremale deviendra par la suite un important personnage dans toute cette affaire. Ce jour-là, il se contente de dire à l'abbé Pomian : « Il faut attendre... »

2^e APPARITION

C'est le dimanche 14 février. L'image de la jeune fille entrevue a obsédé Bernadette depuis trois jours. À l'école, les enfants l'ont questionnée. Après la messe, elle n'a qu'une envie, retourner, malgré l'interdiction maternelle, à la grotte avec l'espoir d'y revoir Aquero. Une douzaine de fillettes de la classe des indigents l'accompagnent, ainsi que Toinette.

Bernadette, qui connaît les usages, s'est munie d'une fiole d'eau bénite, car on ne sait jamais, ange ou démon, Dieu ou diable, il est parfois difficile de faire la différence.

À peine arrivée à la grotte, elle sort son chapelet et commence à prier. Peu de temps se déroule avant qu'elle ne dise :

Voici la clarté ! ... la voilà ! Elle vous regarde !

Ses petites compagnes écarquillent les yeux. Rien.

Je me mis à lui jeter de l'eau bénite tout en lui disant, si elle venait de la part de Dieu de rester, sinon de s'en aller, et me dépêchais toujours de lui en jeter. Elle se mit à sourire, à incliner la tête, et plus je lui voyais faire ses signes [...] et alors saisie de frayeur, je me dépêchais de l'asperger, et je le fis jusqu'à ce que ma bouteille fut épuisée.

Les autres filles la verront effectivement gesticuler avec la fiole. Ils la verront également s'agenouiller, joindre les mains et fixer, fixer de plus en plus tendue, sans ciller, s'immobilisant jusqu'à sembler pétrifiée, la niche vide. Ce sera sa première extase publique. Au bout d'un certain temps, ses jeunes amies s'inquiètent. On la secoue, on veut la tirer de sa place. Elle est devenue comme une « statue blanche comme cire, les yeux grands ouverts ». Elle ne réagit pas lorsqu'une pierre tombe près d'elle, alors que la petite troupe, surprise, s'en effraie. Certaines fillettes s'enfuient. D'autres courent avertir les adultes. Les plus proches se trouvent au moulin d'à côté, le moulin Savy. La mère et la sœur du meunier, alertées, arrivent sur les lieux. Elles essaient de bouger Bernadette, de la faire parler. Mais Bernadette reste obstinément figée. On va chercher en renfort le meunier, Antoine Nicolau. Voici comme il racontera :

Bernadette était à genoux, les yeux très ouverts, arrêtés vers la niche, mains jointes, chapelet entre les doigts ! ; des larmes coulaient des deux yeux. Elle souriait, et avait un visage beau, plus beau que tout ce que j'ai vu. J'ai eu peine et plaisir, et toute la journée j'avais le cœur touché en y pensant[...] Je demeurai quelque temps immobile, à la regarder. Je regardai vers la niche, mais je ne vis rien. Malgré son sourire, j'avais peine comme elle était blême...

Nicolau la soulève pour la mener à son moulin. Mais elle résiste avec force. Elle ne détache pas son regard de la niche. Nicolau pense qu'il faut rompre le charme :

Je lui mis la main sur les yeux et j'essayais de lui faire courber la tête, mais elle la relevait et rouvrait les yeux avec le sourire.

Il lui faudra l'aide de sa mère et de sa tante pour qu'en conjuguant leurs efforts à eux trois ils réussissent à « décoller » Bernadette.

Il fallait être fort pour l'entraîner. En montant [vers le moulin] le visage demeura blême, les yeux ouverts et fixes. Arrivé au plateau, je suais.

Ce n'est que parvenue au moulin que Bernadette revient à elle, le sang retrouve le chemin de ses joues, elle reprend contact avec la réalité.

À l'exception de la 9^e et de la 14^e apparition – à la 18^e il n'y aura pas de témoin, puisqu'elle se sera déguisée et mêlée à la foule – Bernadette connaîtra chaque fois des extases semblables, profondes, impressionnantes. Elles deviendront le spectacle qui entraînera les foules vers la grotte. Un témoin dira franchement : « C'est plus beau que Rachel¹ ».

1. Rachel était jusqu'à sa mort cette année-là une tragédienne illustre.

Il faut noter cependant une particularité concernant l'extase de ce jour là, le 14 février – la première devant des témoins, enfants et adultes, la première consignée par l'histoire. C'est qu'elle s'est maintenue après que la vision se fut dissipée. Revenue à elle, Bernadette raconte toujours, avec détails, ce qu'elle a vu et ressenti. Jamais, que ce soit lors de cette deuxième apparition jusqu'à la dernière, la dame qui lui apparaît ne quitte la niche. Elle peut se déplacer, mais toujours dans le même espace. Elle ne sortira jamais de la grotte. Ainsi, lorsque Bernadette reste en extase, emportée dans les bras du meunier Nicolau, l'apparition ne la suit plus. Le lendemain, elle le précisera : « Non, la vision ne m'a pas poursuivie. » Son regard fixe se continue dans le vide. Ce n'est plus ce qui sera la règle par la suite, la révélation divine qui déclenche sa prière mystique, son extase bienheureuse. Là, l'extase est gratuite, et fonctionne par elle-même ; elle est entièrement « laïque ». Par la suite, il n'y aura plus de faille : chaque extase sera parallèle dans le temps à l'apparition de la Vierge.

Sauf ce jour-là, première manifestation publique. Je reviendrai sur ce sujet au moment des conclusions.

Quels sont les témoignages au sujet des extases de Bernadette ? Identiques et nombreux :

*[...] visage de cire [...] pâleur [...] on dirait qu'elle se meurt
[...] des larmes en même temps que des sourires [...] Ses yeux ne
vacillent pas [...] Ses paupières ne baissent pas, même quand elle
incline la tête...*

Certains tenteront des expériences, plus ou moins cruelles, mais qui se justifiaient dans l'hypothèse d'une « comédie » jouée par la jeune fille.

Une de ses petites amies, Éléonore Pérard, commencera par la pincer, puis la piquera ensuite avec son épingle à chapeau. Bernadette ne réagira pas. Pas plus qu'elle ne réagira durant la 17^e apparition (la dernière en public) lorsque le cierge qu'elle tient glisse entre ses doigts, et que durant des secondes la flamme lèche sa main sans qu'elle éprouve une apparente douleur.

C'est donc dans cet état d'extase permanente que Bernadette rencontre Aquero, la Dame – la Vierge.

3^e APPARITION – L'ÉCRITOIRE

Jeudi 18 février.

Elle retourne à la grotte, au petit matin, accompagnée d'un groupe d'adultes que les événements du dimanche ont excités.

Il y a là en particulier une certaine M^{me} Milhet qui a pris Bernadette sous sa protection. Cette M^{me} Milhet est une bonne bourgeoise, très dévote et très imbue d'elle. Elle va jouer les grimauds. Elle prend en main la jeune voyante, et décide d'organiser, à sa façon, l'entrevue avec l'apparition. Elle a d'abord remis un cierge à Bernadette. Ce ne peut qu'être de bonne compagnie, et si l'apparition, comme elle le pressent, est une révélation divine, ça ne pourra que bien mettre en faveur la bergère, bien sûr, mais également ceux qui l'entourent, la croient, la protègent, l'aident. Et, elle a eu une idée qui lui semble géniale. Pour être sûr de l'identité de l'apparition, le plus simple n'est-il pas de le lui demander, et pour qu'il n'y ait aucune contestation future, le mieux n'est-il pas que l'apparition écrive elle-même son nom ? Pour ce faire, elle a remis à Bernadette une feuille, une plume, un encrier : un vrai petit écritoire.

Lorsque Bernadette verra la Dame, on la verra effectivement tendre l'écritoire face à la niche ; ses lèvres bougeront, mais personne n'entendra la moindre phrase. Elle racontera ensuite qu'elle eût la conversation suivante. En patois :

- Bernadette : *Boulet aoue era bouette de mettre voste noum per escriout ?*
- Aquero : *N'ey pas necessari... Boulet aoue ra gracia de bie aci pendem quinze dias ?*
- Bernadette : *Proumeti.*
- Aquero : *Nou proustien pas debhé urous a en este mounde, mès en aoute.*

TRADUCTION

- Bernadette : *Voulez-vous avoir la bonté de mettre votre nom par écrit ?*
- Aquero : *Ce n'est pas nécessaire... Voulez-vous avoir la grâce de venir ici pendant quinze jours ?*
- Bernadette : *Je le promets.*
- Aquero : *Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse dans ce monde, mais en l'autre.*

C'est au retour que, pour la première fois, sera prononcé le nom fatidique, attendu, espéré, le nom impératif, le nom sublime qui va donner à l'événement modeste, futile, sa dimension grandiose.

À la première vision, Bernadette étant seule, il n'y eut que sourires et un semblant de commune prière. À la deuxième, avec ses camarades d'école et ensuite des adultes s'y ajoutant, ce fut une grande crise d'extase prolongée, mais sans que Aquero lui ait dit quoi que ce soit qui eut permis de l'identifier, sans qu'au milieu de la « frayeur » qu'elle éprouvât, aucun signe particulier ne parvint. Là encore, dit Bernadette, l'apparition ne fit que sourire et incliner la tête. À la troisième, ce jour-là, il y a le premier dialogue. La silencieuse parle. La lumière au regard devient une présence à l'oreille. Mais la lumière parlante reste toujours muette sur ce qu'elle est. Ses confidences sont dilatoires.

Étonnement. Bernadette, qui la décrit exactement comme la Vierge représentée dans l'iconographie ou l'imagerie saint-sulpicienne, ne semble pas vouloir penser, en tout cas dire explicitement, que sa vision est celle de la Vierge. Elle s'obstine à dire : « La Dame » ou « Cela » (Aquero).

C'est pourquoi, au retour, M^{me} Milhet, impatiente, anticipant les desseins de la divinité, lancera la question inspirée :

ET SI C'ÉTAIT LA SAINTE VIERGE ?

Était-ce dans le projet de Marie que ce fut une dévote aisée et ridicule à qui le Saint-Esprit confia le privilège de la céleste divination ? Bernadette voit, M^{me} Milhet comprend. On s'adresse à la bergère, c'est la bourgeoise qui entend.

Madame Milhet se sent soudain investie de mission. Elle obtient de Louise Soubirous de garder Bernadette chez elle. Pourrait-elle refuser, la pauvre mère que les événements commencent à déborder, cette impérative demande de M^{me} Milhet ? Eh non : elle fait des ménages chez M^{me} Milhet. La protectrice de la jeune voyante, c'est sa patronne. Bernadette va donc s'installer chez M^{me} Milhet. Que se passe-t-il durant ces longues heures passées ensemble ? Madame Milhet, qui ne brille pas par la discrétion dans les actes, ne paraît pas non plus pratiquer la vertu des finesses de l'esprit. Nul ne saura jamais de quelle façon elle materna le mysticisme de Bernadette, quels ingrédients y ajouta-t-elle ?

Elle n'était pas la seule. Cette emprise que M^{me} Milhet maintint dès le début sur Bernadette n'était pas du goût de la tante Bernarde, sa marraine. De quoi donc se mêlait cette étrangère ? Si la Vierge apparaît à Bernadette, n'est-ce pas à elle, la marraine, qui prononça au nom du bébé l'engagement premier, lors du baptême, qui mit la future sainte au sein du peuple de Dieu, de prendre en charge le miracle naissant ?

C'est déjà maintenant que le cirque commence : la petite bergère, on va se l'arracher. Au milieu de la piste, chacun va amener son barreau et, sans s'en rendre compte, sans doute, une cage va l'entourer. Tante Bernarde, furieuse, pour prendre le rôle qu'elle considère le sien, décide d'organiser la 4^e apparition.

4^e APPARITION – LE CIERGE DE TANTE LUCILE

Madame Milhet avait confié, outre un écritoire, un cierge à Bernadette. Ça ne plaît pas à tante Bernarde¹. Elle impose à Bernadette de se rendre à la grotte avec le cierge de sa tante à elle, une tante Lucile, qui est congréganiste. Aux Enfants de Marie. Bernadette aura donc ce jour dans les mains le cierge de tante Lucile. Ça ne sort pas de la famille.

Que dire de ce matin du 19 février ? Le cercle s'agrandit. Des femmes. De plus en plus. Outre M^{me} Milhet et tante Bernarde, il y a là M^{me} Baringue, Germaine Raval, Madeleine Pontic, etc. Bourgeoises et commerçantes. La *pieuserie* bien ordonnée. Ces dames doivent vraiment y croire, puisqu'il faut savoir que c'est avant l'aube que Bernadette se rend aux rendez-vous.

Aube sans éclat. Tante Bernarde a allumé le cierge de tante Lucile.

Bernadette l'a pris. Elle a eu son extase. Il y eut entre elle et l'apparition échange de saluts et de sourires. C'est tout. Aucune parole, aucun message. L'apparition garde son mystère. Ce qui, les choses étant lancées sur ce chemin, n'empêche pas M^{me} Baringue de proclamer :

*Elle voit une belle jeune fille, si belle, QUE CE POURRAIT ÊTRE
LA SAINTE VIERGE !*

1. Est-ce la même qu'évoque Zola ? Il relève en effet un témoignage concernant une tante de Bernadette qui, dès le 12 février, c'est-à-dire le lendemain de la première apparition, se répandait partout, excitée à haut point, en proclamant : « Bernadette a vu la Sainte Vierge ! » L'abbé Laurentin ne retient pas ce fait.

À propos de la beauté de la jeune fille qui pourrait être la Sainte Vierge, je m'autorise une digression. Une bien petite digression... Puisque, nous référant au seul évangile de Jean qui relate la présence de Marie au Golgotha, Marie est encore vivante lorsque son fils a 33 ans, je laisse à chacun le soin d'imaginer l'état physique de Marie au moment de son Assomption. La Vierge est une vieille dame lorsqu'elle s'envole sous la Trinité. Je sais bien que Jésus est réapparu enfant, comme on a retrouvé le crâne de Victor Hugo lorsqu'il avait 12 ans. Je m'inquiète néanmoins sur cette obstination qu'a la Vierge d'apparaître, chaque fois, dans tous les cas, depuis des siècles, en tout pays, dans les charmes de sa jeunesse. La *mater dolorosa*, ce pourrait aussi être d'un enseignement précieux, non ? Mais je n'ai pas de conseil à donner en cette matière. Cette incidence était juste pour démontrer, au passage, que l'on n'a jamais vu la Vierge que selon les peintres qui ne l'ont jamais peinte – à l'exception d'une au deux dormitions – que sous les traits radieux de la jeunesse. C'est autrement joli.

5^e APPARITION – LA MÉDAILLE

À chacun sa pierre. Le 20 février, c'est M^{me} Baringue, précisément, qui ne veut pas être en reste.

Elle passe autour du cou de Bernadette, qui n'en peut mais, une médaille de la Sainte Vierge. La médaille miraculeuse de Catherine Labouré. Ainsi, le fil des apparitions se consolide. Le curé de Bartres avait parlé de la Salette.

M^{me} Baringue renvoie à la rue du Bac. Ce serait bien le diable que l'apparition ne se reconnaisse pas ! J'évoque en annexe un singulier entretien que j'ai eu au sujet de la médaille miraculeuse et de Bernadette avec l'abbé Laurentin, qui ne semble pas fonctionner avec la même machinerie que les pères de la rue du Bac.

Toujours est-il que Laurentin dans son ouvrage *Récit authentique des apparitions* paru chez Lethielleux, en 1966, évoque en page 71 :

– *Veux-tu prendre une petite médaille de la Sainte Vierge ?*

Ce serait une sécurité de plus, après l'eau bénite de jeudi et le cierge de ce matin. Avec son tranchet, [M^{me}] Baringue découpe un mince lacet à même la pièce de cuir, y enfle la médaille, et agrafe les deux bouts. Une odeur tonique (?) de peau et de tanin les enveloppe tous trois. Josèphe [M^{me} Baringue] passe le cordon au cou de Bernadette qui se signe d'un geste sobre.

Ce matin, il y a une trentaine de personnes autour de Bernadette. Je suis obligé, me référant à toutes les sources dont je dispose, et laissant à chacun le soin d'apprécier le sens de ce constat, de préciser qu'il s'agissait d'une trentaine de femmes. Rien que des femmes. Mais nous sommes au dix-neuvième siècle, et Louise Michel, qui n'a que 21 ans, ne marque pas encore les mentalités.

Ces femmes prient durant l'extase de Bernadette. Celle-ci se manifeste à présent sans retard. Lorsque Bernadette arrive au rendez-vous, elle s'agenouille, commence à prier, atteint l'extase, et voit la Vierge. Enfin, l'apparition, qui sera plus tard connue comme étant la Vierge. Celle-ci est toujours aussi quiète : sourire et saluts. Pas davantage.

6^e APPARITION – LE COMMISSAIRE JACOMET

C'est l'hiver, c'est encore la nuit. Il y a néanmoins une centaine de personnes. Le spectacle est le même. Cent personnes qui psalmodient, dévident les chapelets autour de Bernadette en extase. Cent personnes de plus en plus impressionnées par l'extase. Le nombre accroît la chaleur.

Qui n'a jamais manifesté ignore l'élévation du but ou de l'idéal à l'intérieur d'une masse humaine. Cent personnes, c'est déjà une masse. Le cœur se gonfle. L'esprit s'affaisse. Lorsque le but ou l'idéal a été mûrement réfléchi, une manifestation peut être une fête encourageante. Lorsque le but ou l'idéal est un artifice, un refuge, un sens sans bon sens, un mot d'ordre ou l'ordre des mots a éclaté, lorsque le feu du cœur crépite au détriment de la merveilleuse fraîcheur de la lucidité, alors, tout est à craindre.

Plus besoin qu'on la justifie. Elle vibre, donc elle est. Les rassemblements sont comme la dialectique : ils nient souvent leur bien-fondé, et les folies exaltées restent des folies : les vivats en l'honneur du vent ne font pas que le vent change d'état. C'est bien pourquoi je ne suis pas allé à la Bastille le soir du 11 mai 1981...

Il ne se passe le 21 février absolument rien de plus que les jours précédents. Charcot aurait observé la même transe de Bernadette. Mais le point nodal, irréversible, est atteint. Madame Baringue, qui ne sait rien, hausse le ton :

Oui, oui, c'est bien vrai, la petite voit la Sainte Vierge.

La contagion gagne son terrain, en nombre et en égarements : M^{me} Milhet ne s'endort plus qu'avec des cierges allumés dans sa chambre ! Est-ce un bon signe d'entente avec le ciel ou une stupidité superstitieuse ? C'est aux pasteurs d'en décider. Je me cache.

En dehors de l'exaltation collective qui, en fin de compte, sera la JUSTIFICATION du jugement canonique qui authentifiera les apparitions, cette journée est capitale à deux autres égards :

- l'interrogatoire du commissaire Jacomet ;
- la rencontre de Bernadette avec l'abbé Pène.

Le commissaire Jacomet, qui a tous les pouvoirs de police, constatant l'effervescence qui s'amplifie, a jugé de son devoir d'interroger celle dont on parle de plus en plus et qui en est à l'origine. Je cite en annexe les larges extraits de cet interrogatoire, retrouvé, tel qu'il est reproduit dans le livre de l'abbé Laurentin.

Quant à l'abbé Pène, c'est le vicaire. Il mène aussi son interrogatoire. Mais à la différence de Jacomet (Jacomet, l'anti-Grimaud) qui ne s'en fait pas accroire, l'abbé Pène est ému par les propos et l'attitude de Bernadette. La sincérité, l'humble conviction de Bernadette, son absence de frime l'impressionnent. Il sera un des premiers, au sein du clergé, à croire aux visions de Bernadette en ce qu'elles étaient célestes.

Nous voici à la veille du 22 février. Un grand événement se prépare, de mon point de vue s'entend. Puisque ce grand événement est la non-apparition de la Vierge.

UN RENDEZ-VOUS MANQUÉ

Le jeudi précédent, Aquero a demandé à Bernadette de venir ici pendant quinze jours. Jusqu'à présent, tout s'est passé selon. Qu'en est-il ce lundi-là ?

La veille, Bernadette a été sollicitée par l'abbé Pène et malmenée, *rhétoriquement* parlant... par le commissaire Jacomet. Celui-ci dans ses conclusions a été très ferme, menaçant : interdiction de retourner à la grotte, plus de Bernadette à la grotte, plus d'apparition, plus de rassemblement. Les parents de Bernadette ont abondé dans son sens.

Et pourtant...

Pourtant, tentation, désir, volonté, appel, fantasme, obsession, qu'importe le choix du mot, ce qui compte, c'est que Bernadette ne peut pas se retenir. C'est devenu plus fort qu'elle. Elle échappe aux surveillances après l'école du matin et court vers le lieu qui la ravit. Car Bernadette, chaque fois que la vision lui apparaît, est heureuse. EXISTANTE. Sa vie, c'est devenu la grotte.

Les fois précédentes, la Vierge se manifestait un peu après l'arrivée de Bernadette, lorsque sa grande concentration invocatoire était parvenue à l'extase. Jamais Bernadette n'a dit : « Quand je suis arrivée, la dame était déjà là, à m'attendre. » Les dix-huit fois, la Vierge est apparue quelque temps après la mise en état de la voyante.

Cependant, partons du fait que Marie se matérialise, se visualise, par son propre pouvoir surnaturel, dès lors que sa voyante est prête à la recevoir. Et nous notons ainsi que c'est elle qui décide et a tous les pouvoirs.

Que se passe-t-il ce jour-là ?

Bernadette, suivie d'une cohorte, et accueillie par des habitués déjà en place, arrive à la grotte, à « sa » grotte. Elle est aussi poursuivie par des gendarmes à qui Jacomet avait donné des consignes. Il y a du monde. Les gendarmes arrivent, hésitent. Bernadette allume un cierge. Les gendarmes se rapprochent, et s'installent près d'elle. Bernadette tire son chapelet, s'agenouille, prie. C'est respectable. Et les gendarmes respectent. Ils doivent penser : « Il sera toujours temps après... » Puis, ils doivent bien avoir envie de voir ce qui va se passer. Mais il ne se passe rien. Absolument rien. Bernadette a beau prier. Pas d'extase. Pas d'apparition. Elle est franche. Elle le dit : « Elle n'est pas venue. » Un gendarme, goguenard, l'interroge : « La vois-tu ? » Elle ne voit rien. La Vierge a fait faux bond, la Vierge l'abandonne au moment où, persécutée, elle eut bien besoin de sa présence et de ses soins. N'avait-elle pas été claire :

Voulez-vous avoir la grâce de venir ici pendant quinze jours ?

Bernadette avait promis. Elle tient, malgré les pressions et les menaces, sa promesse. Mais la Vierge n'est pas là ce jour-là A-t-il suffi de deux uniformes près de la voyante pour que la reine du ciel différât sa venue et ne tint sa parole ? J'en doute. Quand on a fui Hérode pour se réfugier dans une étable, que sont deux braves débonnaires aux sabres entretenus pour le règlement ? À moins que... bien sûr... que ce ne soit pas d'elle que tout vienne...

Bernadette ne comprend pas, elle se sent coupable. Elle pleure. Si la dame n'est pas venue, c'est qu'elle a failli quelque part. Elle le dira, superbe et désolée : « Je ne sais pas en quoi j'ai manqué à cette dame. »

C'est le Maréchal des Logis dont on doit retenir, sans qu'il s'en rende compte, la sentence révélatrice, qui frôle la vérité :

Les ailes de mon bicornes ont fait s'envoler l'apparition.

Profitons de cette journée tranquille pour faire un rapide premier point sur les réactions officielles.

LE POUVOIR CIVIL

Le dimanche soir, une réunion a eu lieu avec le maire, le procureur. Après une longue discussion sur les événements, étant écartées par tous, quoique bons chrétiens catholiques, qu'il put s'agir d'une véridique apparition réincarnée de la Vierge, les conclusions, à les résumer, sont de deux ordres :

- l'opinion est pour la petite ;
- il n'y a pas de délit juridique.

Donc attendre.

LE CLERGÉ : le premier concerné

L'abbé Pène avait déjà tendu une oreille attentive. L'abbé Pomian, le confesseur de Bernadette, l'a entendu la veille, pour la deuxième fois, lui racontant tout. Sa position sera claire. Il dira à Bernadette :

On n'a pas le droit de t'empêcher.

Il y a déjà d'excellentes raisons à ne rien empêcher, dès lors qu'on ne peut rien approuver. Que ce soit la Vierge ou pas, ces bergers de leurs paroisses constatent qu'une bonne tendance apparaît.

L'abbé Peyremale, le curé de Lourdes, qui avait dit voici une semaine à l'abbé Pomian « il faut attendre », voit l'affluence à son confessionnal et la fructification de conversions. Comme son collègue de la Salette, douze ans plus tôt. Il n'aura pas meilleur destin que celui-là. Ce jour-là, l'abbé Peyremale annonce : « Un vent de grâce souffle sur ma paroisse. »

Ainsi, nous voyons se dessiner les deux politiques, non antagonistes. Pour le civil, laisser faire sans intervenir, pour le clergé : « Laisser faire, en tenant les fils. »

Dans la réalité, cela veut dire que le pouvoir civil n'enverra plus de gendarmes – et que le clergé déléguera des laïcs pour assister aux événements et, s'il le fallait, les maîtriser.

Voilà pourquoi l'abbé Peyremale demande à Jean-Baptiste Estrade, contrôleur des contributions, dont la sœur Emmanuelle est acquise à la réalité mariale des apparitions, de se rendre sur les lieux et de témoigner, car, ainsi qu'il le précise naïvement : « Il faut un homme sérieux », avouant tout crûment qu'il doute des narrations effervescentes de ses meilleures dévotes.

7^e APPARITION – LES HOMMES

Monsieur Estrade ne sera pas isolé. L'agitation générale, et sans doute la pression de leurs dames, ont décidé des notables à se rendre sur place. À 6 heures du matin, comme à la brasserie le soir, au *Café français*, se retrouvent M. Dufo, du conseil de l'ordre des avocats, M. Douzous, médecin (dont j'aurai à reparler), M. de la Fitte, intendant militaire, le capitaine des dragons Duplessis. Du beau monde.

Que verront-ils ? Rien de plus ne se passera que les jours précédents. Mais pour ces hommes-là, c'est la grande première. La piété frémissante des dévotes, l'extase de Bernadette, le lieu, l'heure, tout cela en impressionne certains. Et particulièrement l'envoyé spécial du curé Peyremale. Monsieur Estrade, qui ne vit pas en dehors de son siècle et qui verse dans l'art déclare :

J'ai vu Rachel à Toulouse et à Bordeaux. Elle était magnifique, mais infiniment au-dessous de Bernadette.

Que ce soit le souvenir d'une grande comédienne qui lui vienne, je n'en tirerai d'autre conclusion que très certainement les extases de Bernadette étaient bouleversantes, et témoignent ainsi d'un mysticisme profond, sincère, inébranlable.

Des exemples semblables sont fréquents en religion, dont l'essence même est l'exaltation de la spiritualité. Ce n'est pas propre au catholicisme. Et, lorsqu'en juillet 1984, j'ai suivi un groupe d'Indiens tamouls, à la Réunion, qui terminaient leur procession par une marche, apparemment indolore, sur un tapis de braises, je ne doutais pas un instant que la puissance de la foi ne modifiât les réflexes et les sensations physiques normalement ressentis en état de détente, d'indifférence, au plan psychique et intellectuel. Certains héros de la Résistance moururent sous les tortures les plus sophistiquées sans révéler le moindre nom ou le moindre lieu que les bourreaux *gestapistes* voulaient déraciner d'eux ; ne puisaient-ils pas dans leur patriotisme ou leur certitude politique autant de surélévation et de surévaluation humaines que les saints ou les martyrs des foires religieuses ? L'homme est aussi cet animal-là qui, comme une simple et merveilleuse formule populaire le dit, « s'oublie ».

Alors, les extases ? Je n'en veux prendre qu'un autre cas. Celui de sainte Douceline, au 14^e siècle.

OUVERTURE DE PARENTHÈSE SUR SAINTE DOUCELINE

Ernest Renan, qui s'y connaissait en religiosité quoiqu'en ayant décidé de se garder critique, écrivait d'elle que c'était le joyau de la piété franciscaine – les Franciscains étant cet ordre de mendiants qu'inaugura saint François d'Assises.

Il n'est pas étranger à cette étude de rappeler que, pour certains, ce moine du 13^e siècle fut considéré comme un nouveau Jésus, comme le sauveur annoncé qui serait à l'origine du troisième âge du monde instaurant la nouvelle Jérusalem. Chaque temps a ses prophètes, l'histoire en retient peu, mais en ces temps on étudiait les prophéties de Joachim de Flore qui, en 1200, avait eu ses visions personnelles du sens temporel de l'Apocalypse. Et François d'Assises, pas encore saint, ressemblait aux écrits néo-messianiques de Joachim de Flore.

Une religieuse, qui vécut de 1214 à 1274, s'éprit mystiquement de François d'Assises Elle en eut des visions qui annonçaient « l'âge des lys ».

Et Douceline se fit une immense popularité à cause de ses extases publiques. C'est dans le récit qu'en fit la mère supérieure de la maison que Douceline avait fondée que je tire les extraits qui vont suivre. L'auteur, franciscaine et disciple de Douceline, était un témoin direct. C'est pourquoi j'en fais cas – en observant que si l'histoire religieuse, à commencer par les écritures, ne retenait que les témoignages directs, la bible serait un opuscule. Voici donc un montage serré de bribes du récit :

[...] lorsqu'elle était ravie [en extase] elle ne connaissait rien, ne sentait rien de ce qu'on lui faisait [...] la tirer et la secouer très fort sans parvenir à la faire remuer [...] des gens lui plantaient des alênes, la poignaient avec des aiguilles, sans qu'elle fit le moindre mouvement [...]

Charles I^{er} d'Anjou, comte de Provence, roi de Sicile, avait entendu parler d'elle, et vint assister au spectacle de ses extases.

[...] le peuple était accouru en foule pour la contempler [...] il la contemplait comme un ange [...] L'AIR DE SON VISAGE ÉTAIT SI BEAU [...] les pécheurs à ce spectacle se convertissaient [...] tant on avait le cœur chargé en la contemplant ainsi extasiée [...]

Tout cela ne ressemble-t-il pas à notre Bernadette ? Charcot, qui n'est pas encore bien connu, comprendra tous ces phénomènes qui unissent sainte Douceline à sainte Bernadette. Passons.

La différence tient aux motivations, aux inspirations. Ce n'est pas la Vierge qui hante Douceline – c'est François. Et surtout, à chaque extase, elle ne raconte pas, Douceline, s'il a vu ou entendu qui que ce soit du ciel. Elle ne transmet aucun message. Voilà l'inouï.

Ce qui au 13^e siècle suscite tant de ferveurs, tant de pèlerinages, ce n'est pas une présence divine qui se manifeste là où se trouve la mystique. C'est uniquement le spectacle des extases. Les extases à elles seules sont l'intercession avec le ciel. Les apparitions sont au cœur des extases. D'un certain point de vue, ces croyants-là sont plus fins qu'au 19^e siècle. Dieu étant partout n'a nul besoin de se matérialiser. Quelle vulgarité de foi ! L'Esprit saint est là où est l'amour démesuré. L'amour fou. Qu'ont-ils besoin d'une dame habillée avec des roses aux pieds ? Le visage de sainte Douceline prouve que le ciel est là. On est plus bêtement exigeant au 19^e siècle. Ce qui tranquillise, c'est que la Vierge vous rende visite. Quelle décadence !

En tout cas, le trait commun, pour ce qui touche à ma démonstration, est fort : les extases fascinent. On sait l'épouvantable malaise qui saisit les témoins de crise d'épilepsie, cette maladie qu'on crût si longtemps n'être que le fait du démon. L'épilepsie a toujours fait peur – comme certaines extases ont toujours ravi.

Les extases de Bernadette ravissent donc M. Jean-Baptiste Estrade.

FERMETURE DE PARENTHÈSE SUR SAINTE DOUCELINE

Dans la grotte, l'engouement va devenir folie – la dévotion se transforme en fanatisme.

S'organise, si je peux dire, la fantasia des faux chrétiens, des adorateurs d'eau bénite, des boulimiques d'hosties (pauvre corps du Christ...), de ceux qui ne l'ont pas entendu dire – peut-être – « En priant, ne multipliez pas de vaines paroles » de ceux qui ne comprennent, qui ne peuvent comprendre qu'il ait – peut-être – dit : « Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards. »

On se précipite au « cachot », chez Bernadette, pour l'embrasser, la triturer, l'inviter. Une démente bien considérée qui l'enlace lui dit qu'elle agit ainsi « [...] puisque moi je n'aurai pas le plaisir d'EMBRASSER la Sainte Vierge ».

Pauvre enfant qu'une meute imbécile encercle... Que peut-elle penser ? Elle n'a jusqu'à présent jamais dit que c'était la Sainte Vierge, cette dame qu'elle voyait, cette « Aquero » qui lui est toujours un angoissant mystère, une révélation *inaboutie*...

8^e APPARITION – LA PÉNITENCE

C'est le mercredi 24 février. 200 personnes.

Journée importante. Marie va un peu bavarder. On se souvient qu'à Catherine Labouré et aux bergers de la Salette elle n'avait pas été chiche de consignes, prophéties, anathèmes. À Fatima, elle aura aussi la langue bien pendue. Avec Bernadette, elle est peu loquace.

Distante. Discrète. Que retient Bernadette. Ce ne sera pas à la foule qu'elle répercute ce qu'elle a entendu pendant son extase. C'est au vicaire, l'abbé Pène, qui devient de plus en plus son admirateur, qu'elle révèle les mots venus du ciel. La Vierge a dit :

Pénitence ! Priez Dieu pour les pécheurs [...] Montez à genoux et baisez la terre en pénitence pour les pécheurs.

Les gens l'ont vue effectivement se déplacer à genoux, se prosterner, se relever.

Il y a aussi, à ce moment, un incident non négligeable. Dans l'assemblée, proche d'elle, il y a la fameuse tante Lucile, celle du cierge. En voyant Bernadette qui s'affale, elle pousse un grand cri. Sa stridence sort Bernadette de sa torpeur mystique. Elle réprimande sa tante, qui a commis une grande impertinence, toute congréganiste qu'elle soit. Elle essaie ensuite de renouer le dialogue interrompu. En vain. Aquero a disparu. Aquero ne revient plus. Le cri strident a effrayé la Vierge. Apparemment, depuis le dimanche 14 février, les extases répétitives ont des durées et des intensités inégales. On a vu que la présence des gendarmes en avait empêchées. Cet incident du cri de tante Lucile démontre bien, s'il en était besoin, que ce n'est pas l'apparition qui crée l'extase, mais l'extase qui crée l'apparition. Cela renvoie, sous d'autres vocables, à ce constat, que m'apprit voici peu Henri Broch, signé en 1784 par les membres de la Société royale de médecine aux signatures illustres – Franklin et Lavoisier (et aussi Guillotin, qui n'inventa sa fameuse machine que pour civiliser la peine de mort) :

L'imagination sans magnétisme produit des convulsions, le magnétisme sans imagination ne produit rien.

C'est ce jour-là également qu'on s'avisera, pour la première fois semble-t-il, de lui demander en quelle langue s'exprime Aquero.

À quoi Bernadette aurait répondu :

Oh té té, qué boulet qu'em' parlé francès ? Eh qu'ou sabi, iou ?

TRADUCTION

Oh tiens, que voulez-vous qu'elle me parle français ? Est-ce que je le sais, moi ?

Est-ce vraiment la même Vierge que celle de la Salette ?

9^e APPARITION – LA SOURCE

Journée capitale. Journée historique.

Il y a environ 300 personnes. Certaines en faction depuis 2 heures du matin pour avoir de bonnes places. Il y a même, avant l'arrivée de la voyante, un jeune garçon tranquillement installé dans la niche réservée à la Vierge. Il se fera copieusement hué, car plus personne ne doute que c'est bien la reine du ciel, la mère du Sauveur, qui se dérange ici pour converser avec une bergère du cru.

Quand Bernadette arrive, la cohue s'accroît. On joue des coudes pour bien voir la jeune vedette. On est vraiment au théâtre, c'est vraiment Rachel. On entend : « Chapeaux ! [...] Parapluies ! » Où en est le cérémonial ?

Bernadette arrive. On se range. Le silence se fait. Elle est vêtue de son capulet, elle allume un cierge, elle s'agenouille, elle sort son chapelet, commence à le réciter. Peu à peu, l'extase vient. Blémissement, fixité. Sourires. Larmes. Les lèvres s'entrouvrent quelquefois. Prononciation indistincte. Hochements de tête. Yeux obstinés fixés sur la niche vide.

Ce jour-là, tout est rompu. Bernadette est exceptionnelle. Elle retire soudain son capuchon, donne le cierge à tante Bernarde (qui a réussi à supplanter M^{me} Milhet). Puis elle se déplace rapidement, sur les genoux, comme les pénitentes du Sacro Monte ou de Guadelupe, comme ceux qui s'identifient au chemin de Croix, à la Passion. Elle se dirige vers une sorte de rampe dans le fond de la grotte. On s'écarte. Elle s'arrête parfois, baise la terre¹. On l'entend murmurer :
« [...] pénitenço [...] pénitenço [...] pénitenço [...] ».

Elle fait quelques allées et venues. Soudain, elle se vautre à quatre pattes, gratte le sol avec sa main, comme une chienne cherchant son os. Elle gratte, gratte, jusqu'à dégager un peu de liquide boueux dont elle s'enduit le visage.

Consternation. Le spectacle n'est pas beau. La voyante est sale. La position peu glorieuse. Un malaise s'installe. Pourquoi donc ? Ne lit-on pas dans l'évangile de Jean :

Jésus cracha à terre, se fit de la boue avec sa salive. Puis il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle.

(Jean – 9,6)

Mais Bernadette aggrave son cas. La voilà-t-il pas qui, à quatre pattes toujours, non plus chienne mais chèvre, elle broute. Oui, elle mange de l'herbe.

1. Rituel repris avec éclat par Jean-Paul II dans ses tournées.

Le culte envers Bernadette retiendra, pour en faire l'origine de la source miraculeuse, qu'elle a gratté le sol boueux. Mais il occultera complètement l'herbe broutée qui eut pu faire de l'herbe des environs une herbe miraculeuse. Mais l'eau d'une source est quasi inépuisable – sauf pendant la sécheresse de septembre 1985 – tandis que l'herbe, avant que ça ne repousse... Cette scène étonnante terminée, Bernadette retourne à sa place. De retour chez elle, elle raconte à l'abbé Pène. Elle a entendu Aquero lui dire :

Allez boire à la fontaine et vous y laver.

De fontaine dans la grotte, point. Bernadette s'est donc rendue là où suintait de l'eau, et respectait ainsi les exigences de l'apparition. Laquelle, particulièrement en forme, continue sur sa lancée :

Allez manger de cette herbe qui est là.

Et ensuite, antienne dans la totalité des sens :

Baisez la terre en pénitence pour les pécheurs.

Injonction déjà intimée la veille, et à laquelle Bernadette se soumet sans lassitude.

Ce spectacle va avoir des conséquences considérables.

L'assemblée d'âmes simples, fussent-elles cultivées, devenues en l'affaire des dévots imbéciles – comme pouvait le dire le siècle précédent Voltaire ou Sade – est intimement convaincue que la Vierge est dans la niche et qu'elle commande tout.

L'apparition ne s'est jamais présentée, Bernadette n'a rien confirmé, l'Église est prudemment muette. Mais les dévots imbéciles – selon Voltaire ou Sade – qui ont suivi M^{me} Milhet, M^{me} Baringue, tante Bernarde, n'ont aucun doute. La Vierge est chez nous, à Massabielle. Elle nous a choisis pour une nouvelle Révélation. Après Paris en 1830, la Salette en 1846, c'est notre tour ! Qu'elle ait désigné Bernadette comme interlocutrice privilégiée, on y verra mieux plus tard. Pour l'heure, c'est Lourdes tout entière qui bénéficie d'une grâce céleste. On ne peut pas passer à côté. Pas question d'attendre, de savoir. Pas question de patienter et de se conformer à de futures autorisations de l'Église. L'Église, on la respecte. Le miracle, on se l'approprie. Les exégèses sont du ressort de l'Église, le surnaturel est la propriété du peuple.

Tout ce qui vient de Bernadette, vient du ciel. Elle est comme une besace dans laquelle on peut puiser sans autorisation.

Bernadette a gratté le sol boueux, et s'est imprégnée du liquide fangeux qui suintait. Boue et fange deviennent sacrées. Alors il en est, après le départ de Bernadette, qui se précipitent sur le lieu. Ils grattent. Ils s'abreuvent, avec l'idée que cette eau serait bénéfique. Dans l'après-midi, tout est lancé. Une paroissienne, qui a tout compris, dont le nom est retenu – Jeanne Montat –, vient remplir une fiole de l'eau trouble, pour conjurer les démons.

L'abbé Laurentin n'hésite pas à dater de cette journée la première guérison miraculeuse due à la source de Lourdes – quoique avec de bien approximatifs détails. Le fils du buraliste qu'on avait vu ce jour-là avec un bandeau sur l'œil et que la sœur du vicaire, M^{lle} Pène, avait vu puiser de l'eau, n'aura plus, au dire de la même, ce bandeau lorsqu'elle le rencontrera « les jours suivants ». C'est tout. Absolument tout.

Comment était l'œil sous le bandeau ? Que fit avec l'eau le jeune homme ? Quel est le temps que représente les jours suivants ? Comment était l'œil sans le bandeau ? Rien n'en est dit.

Et cependant ce non-événement, cette non-information, est consigné dans un ouvrage dit historique. Voilà bien qui indique, au-delà des nécessaires légèretés et contorsions de l'historien officiel du Vatican, combien Lourdes fut le fruit des rumeurs. Lourdes est le triomphe de la rumeur publique. La rumeur continue. Mais les guérisons miraculeuses s'arrêtent. Serait-ce que la médecine a progressé depuis un siècle ?

Et la frénésie autour de l'eau, de la petite source enfoncée dans les boues et les pierres, va mettre en mouvement les institutions les plus sérieuses, le clergé quand il y verra tous ses intérêts, l'administration quand elle en comprendra l'avantage politique, le commerce quand miroitera le profit.

Sauf pour l'herbe. On ne peut pas demander l'impossible aux hallucinés quand ils se recrutent massivement...

À ce sujet, quand on posera la question – souvent – à Bernadette, y compris au moment du procès pour authentifier les apparitions de Marie, elle n'aura qu'une bonne, simple réponse, où la théologie ne trouve pas sa place :

On mange bien de la salade.

Quelle idée, diable¹, lui a pris de manger de l'herbe ? On l'oubliera. Quant à la source, ça coulait d'elle. La région a un passé. Laurentin le note :

1. C'est peut-être la réponse...

Les sources sont fort prisées à Lourdes, où elles vont jusqu'à doubler le prix des terrains plus spécialement en cette année où règne la sécheresse.

Et le maire de Lourdes rêvera très vite aux eaux réputées de Cauterets et de Bagnères... des voisins.

Je n'ai pas encore tout dit sur cet exceptionnel jeudi.

C'est ce jour-là également que Bernadette est convoquée par le procureur impérial, M. Dufour. La foule qui se précipite de plus en plus dense, et dont certains groupes se propagent en ville en grande excitation, commence à poser des problèmes au niveau de l'ordre public. Laisser faire Bernadette est une chose, mais aussi ne pas se laisser déborder.

Son interrogatoire ne révèle rien de plus, sur le fond, que celui mené par Jacomet. À une réponse près. On sait que Bernadette s'est toujours refusée d'affirmer que c'était la Sainte Vierge qu'elle voyait. Ce sont les dames de l'entourage qui en décidèrent. Bernadette attend que l'apparition se décide. Elle a confiance. Elle n'est guère pressée. Ses visites à la grotte sont les moments forts de sa vie. Et puis, l'apparition lui a parlé de 15 jours. Ça ne fait qu'une semaine.

Or, le procureur Dufour insiste :

– À quoi ressemblait le plus la vision ?

Et Bernadette de répondre :

– À la Sainte Vierge de la paroisse pour le visage et les vêtements.

De fait le cerveau invente peu. Il n'en sort que ce qui est rentré, comme l'eau s'exprime de l'éponge. Une éponge plongée dans du lait exprime du lait, comme dans du vin, par malencontreuse idée, elle exprimerait du vin. L'imaginaire chinois est autre que l'imaginaire nigérien. Les dragons de tous bords ne sont que des assemblages d'animaux connus, et d'accentuer des déformations passe pour du fantastique. Tout compte fait, comme le rappelle fort justement Henri Broch dans son ouvrage sur le paranormal, le Nautilus du capitaine Némoto avait de lointains ancêtres. Cinq ans avant d'écrire *Vingt Mille Lieues sous les mers*, Jules Verne avait dû avoir connaissance du sous-marin « Le Plongeur » lancé à Rochefort en 1863, ou de « La Tortue », lancé en 1777, ou encore de l'ancêtre datant de 1624, construit du temps de Jacques I^{er} d'Angleterre ! L'immense talent de Jules Verne ne se trouve en rien égratigné. Mais sa réputation de visionnaire repose plus sur sa poésie que sur des anticipations scientifiques absolues. Les délires de Cyrano de Bergerac, outre les jeux de l'esprit, extrapolent Copernic. C'est bien ce qui explique les navrantes limites des plus doués auteurs de science-fiction moderne. Et Léonard de Vinci, tout précurseur qu'il fût, ne pouvait concevoir l'approche des microprocesseurs.

Ainsi, Bernadette ne voit apparaître la Vierge que selon l'image qu'on lui en a donné : en robe d'enfant de Marie – tandis qu'en Chine elle est abondamment revêtue de tous les oripeaux régaliens des princesses du Liaoning...

Monsieur Dufour ne sortira pas convaincu de son entretien avec Bernadette. Non point qu'il soit hostile à la possibilité d'apparitions surnaturelles. C'est un bon catholique, il croit au ciel et à la sainte Église. Mais si la jeune bergère lui semble sincère et sympathique, elle lui paraît de condition sociale et culturelle décidément par trop primaire. Il sait bien que les derniers peuvent être les derniers, et que Jésus a beaucoup dit sur les pauvres et les humbles. Mais enfin, ce sont des généralités, et puis c'était bien ancien, et puis c'était bien loin. Être aux côtés de cette morveuse illettrée, rencontrer sa famille, M. Dufour est bien indisposé. Il s'en boucherait le nez. Il l'écrit exactement dans son rapport :

Ce sont là en effet des intermédiaires bien vils pour celle qui est regardée comme l'Être pur par excellence.

Il aborde ainsi, quoique non-théologien, le cœur du problème que l'Église se pose à chaque apparition : la crédibilité des voyants. Elle se serait volontiers passée des comportements adultes de Mélanie Calvat, et la circonspection est sa règle absolue.

Bernadette Soubirous, ce n'est pas encore l'idéal. Mais c'est le ciel qui choisit, n'est-ce pas ?

Écart en encart :

Après avoir écrit la ligne précédente, ce jeudi 3 octobre 1985, je mange un morceau en regardant la télévision. Il doit être 12 h 40. Une émission de jeux, sur Antenne 2.

On a posé la question aux téléspectateurs :

Quel est l'événement historique que vous auriez aimé partager, auquel vous auriez aimé participer ?

Première des réponses :

Les apparitions de Lourdes. Heureusement que mangeant des petits pois je ne pouvais pas m'étrangler...

DEUXIÈME JOUR SANS

Vendredi 26 février. Cela commence en force. Il y a là 500 personnes, le nombre est au plus près, car le commissaire Jacomet envoie dorénavant tous les jours un gendarme chargé de décompter les présents.

Bernadette arrive – mais après avoir mené un combat très dur. Le procureur Dufour a exigé qu'elle n'aille plus à la grotte. Il l'a menacée, a menacé ses parents, qu'ils gardent mieux leur fille. Comme l'avait fait le commissaire Jacomet. Ses parents lui ont interdit de revenir. Ils sont persuadés que tout cela finira mal. Car on peut avoir invoqué durant des décennies la Vierge tous les soirs, et se trouver fort embarrassé, tout bête, lorsqu'elle décide, tout de go, de répondre et de se déplacer. Ce sont d'abord des désagréments pour les proches de la voyante : l'ordre familial se perturbe, l'agitation envahit la maison, tout le monde parle autour de vous en émettant des avis autant péremptaires que contraires, en donnant des conseils autant bienveillants qu'hostiles. Quant aux autorités civiles, elles inspirent sur le terrain plus de crainte que les autorités dans le ciel.

Bernadette, une fois encore, a enfreint l'obéissance à ses parents et à l'Empereur. C'est beaucoup pour une petite, toute petite jeune fille. Elle va s'en rendre compte une nouvelle fois.

Elle s'installe, allume un cierge. Mille yeux sur elle, s'il n'y a pas de borgne. Elle récite son chapelet. Attente. Pas de vision. Elle se déplace à genoux vers l'emplacement de la veille, baise la terre, comme la veille. Se retourne vers la niche. La Vierge ne se montre toujours pas. Elle fait alors quelque chose de parfaitement inattendu, d'insolent, d'incongru – qu'on ne reverra plus : elle demande de l'aide à la foule. Elle lui intime de s'agenouiller. Comme une prêtresse. La demande fait boule de neige : « À genoux ! à genoux ». La foule s'agenouille. Litanies.

Mais la Vierge ne se montre toujours pas.

Bernadette repart vers la source. Elle refait tout ce qui lui fut demandé la veille. Elle boit, elle se lave, elle embrasse la terre. Rien n'y fait.

La Vierge ne se montre toujours pas, elle lui fait encore faux bond. Il est vrai qu'elle a omis – l'avez-vous remarqué ? – de manger à nouveau de l'herbe. Tout n'était donc pas accompli ?

Comme le lundi 22 février, pas d'extase, pas de vision. Or, que remarquons-nous ?

- Dimanche 21 février : Interrogatoire Jacomet. Menaces sur Bernadette. Pressions sur la famille. Menaces de la famille.
-
- Lundi 22 février : Désobéissance et fuite. Pas d'extase. Pas de Vierge.
- Jeudi 25 février : Interrogatoire Dufour. Menaces sur Bernadette. Pressions sur la famille. Menaces de la famille.
- Vendredi 26 février : Désobéissance et fuite. Pas d'extase. Pas de Vierge.

Je suis confondu de n'avoir trouvé nulle part, dans aucun des ouvrages relatant avec une véhémence adhésive les dix-huit apparitions réelles de Marie à Bernadette, la moindre interrogation sérieuse concernant les journées sans apparition.

J'aurais aimé, malgré tout, eu égard à l'intelligence humaine, que s'interrogeant sur cette bizarrerie une réponse théologique fut donnée. Rien. L'obstacle est contourné. Sauf, bien sûr, la merveilleuse fuite sur les desseins célestes qui ne peuvent être à notre mesure.

Pour moi, ces rendez-vous manqués, les lapins de la Vierge, prouvent à l'évidence les cycles de Bernadette. Lorsque son âme est trop perturbée, sa conscience trop culpabilisée, elle a bien du mal à recréer ces « perceptions sans objet », pour parler (enfin) comme Freud, ces « projections affectives inconscientes ». Il lui faut atteindre une grâce intérieure pour accueillir la grâce divine.

Oui, ce deuxième échec confirme bien l'irréalité de l'apparition. Comment une puissance divine extérieure réelle pourrait se trouver interdite de visualisation à cause d'ennuis domestiques d'une voyante et de ses démêlés avec le pouvoir civil ? Où irait le ciel dans ce cas-là ? Ne marquerait-il pas ainsi sa décadence, révélant ainsi à quel point, en effet, il est tributaire de nos humeurs ?

Ou alors, c'est de son plein gré qu'elle décide, à deux reprises, de rompre son contrat. Puisqu'elle ne s'en ouvre pas à Bernadette, que croire d'autre que ce qui devient ma scie : ce n'est pas l'apparition qui crée l'extase, c'est l'extase qui crée l'apparition.

Quant à l'assistance, elle, elle est béate de joie. Elle n'a rien compris. Elle est persuadée que Bernadette a vu, que la Vierge est venue. C'est plus tard que Bernadette confiera, mortifiée, que la Vierge n'était pas là. Ce qui prouve sa sincérité et son honnêteté.

Les gens ont assisté aux prières, ils ont vu Bernadette accomplir ce qu'ils attendaient. C'était même mieux, moins trivial que la veille : la voyante de Marie n'a pas mangé de l'herbe ! Ils sont comblés. Comme Bernadette est retournée à la source, c'est la source qui devient la vedette.

Et ce ne sont plus des fioles, mais des bouteilles que l'on remplit. À partir de ce jour, on va se rendre à la source moins pour respirer le même air que la Sainte Vierge que pour soigner ses rhumatismes.

10^e APPARITION – UN ESPRIT CRITIQUE

Le samedi 27 février est marqué par la présence dans la foule de M. Antoine Clarens, directeur de l'École supérieure de Lourdes. Homme cultivé, ça va de soi, il a aussi une intelligence éveillée, ce qui n'est pas obligatoirement le pendant de la culture.

Bernadette a recouvré son âme dispose. L'extase lui revient, et les sourires et les saluts échangés avec l'apparition, et les génuflexions, et la terre baisée, et l'eau bu et le visage barbouillé.

Pour le visage, il se barbouille de moins en moins, et se débarbouille plutôt. Depuis les premiers grattements du jeudi précédent, l'endroit a tellement été creusé, élargi, que c'est à présent une eau claire, qui ne demandait que ça, qui coule franchement. L'apparition est donc de retour. Mais silencieuse.

Monsieur Clarens a suivi attentivement les allées et venues de Bernadette, il n'a rien perdu des signes de son extase. Il sera un des rares à consigner les questions véritables auxquelles tous se refusent :

La jeune fille ne verrait-elle pas ce qu'elle ne voit point ? Toute paradoxale que paraisse cette proposition, elle pourrait parfaitement être la vérité ! On ne saurait contester AUJOURD'HUI qu'une personne peut avoir des perceptions qu'elle n'a pas réellement. Telle a cru voir, sans entendre. Telle a cru entendre, sans voir. Telle enfin a cru voir et entendre ce qui n'existait pas. Tout en déplorant la légèreté avec laquelle certains matérialistes se sont emparés de la théorie des hallucinations pour repousser les visions consacrées par l'Écriture ou mentionnées dans la vie des saints, on ne pourrait contester que ce soit là un point acquis à la science [...] À la science de nous dire si la fille est ou non hallucinée, à l'autorité religieuse de prononcer s'il y a eu miracle. Jusqu'à leur verdict, une seule attitude raisonnable : attendre et douter.

Le malheur est que l'autorité religieuse aura tout le loisir de prononcer le miracle en accaparant Bernadette, et que la science n'aura pas les moyens d'étudier les hallucinations. Bernadette évidemment ne consultera jamais un neuropsychiatre. C'était un peu tôt... Ce sera le curé Peyremale qui étudiera son cas, et lui ne croit pas aux hallucinations. Charcot, c'est un suppôt de Satan.

Monsieur Clarens essaiera d'en savoir plus. Il interrogera Bernadette avec bienveillance :

- *Vous a-t-il fait quelque communication, donné quelque mission ?*
- *Non, PAS ENCORE.*

Voilà un « pas encore » bien révélateur, n'est-ce pas ? Bernadette ne se laisse pas conduire par la Vierge, elle anticipe, elle attend, elle espère autre chose. Le fait inouï d'avoir été privilégiée par le ciel à 10 reprises, les appels à la pénitence, l'incitation à prier pour la conversion des pécheurs – qui représentent cependant déjà des communications non négligeables –, la découverte de la source, tout cela ne serait que des exercices préparatoires à une révélation plus grandiose. D'où vient cette certitude qu'il va se passer autre chose ? Ne serait-ce pas que depuis plusieurs jours il ne se passe plus rien de nouveau ? Les extases se répètent sans surprise. Il semblerait que le public ait besoin d'un rebondissement, que le spectacle se hisse à un niveau plus élevé encore avec des événements plus extraordinaires. Quel appétit ! Oui, ce « pas encore » ne semble pas d'inspiration divine, mais le reflet des impatiences humaines, des pressions humaines, des fantasmagories humaines. Clarens le formulera nettement :

Les idées superstitieuses d'antan ont fait place à des idées religieuses.

11^e APPARITION

Dimanche 28 février. Rien de particulier. La foule augmente. On note la présence du chef d'escadron, Renault, commandant de la gendarmerie de Tarbes, qui vient examiner les mesures à prendre pour canaliser les pèlerins du jeudi 4 mars. On prévoit ce jour-là une affluence record. Pourquoi ? Ce devrait théoriquement être la dernière apparition ; les quinze jours demandés se trouveront écoulés.

12^e APPARITION

Lundi 1^{er} mars. 1 500 personnes. Et parmi elles, quelqu'un va tenir la vedette, vers qui tous les regards convergent. Une présence attendue depuis bien longtemps : une soutane. La première soutane qui se commet recouvre un certain Dezirat, abbé. Il fera sa petite gloire en disant, s'étant trouvé à la place d'honneur pendant l'extase de Bernadette :

– *Je me croyais au vestibule du paradis.*

La dévotion autour de Bernadette n'a fait que croître et enlaidir. On vient pour toucher sa robe, pour qu'elle bénisse les chapelets. De fait il faudrait bien peu de choses pour que le catholicisme populaire retourne au paganisme : que le sacerdoce s'écroule. De ce point de vue, je comprends la fêrulle du Vatican. Si on laissait la religion en autogestion elle serait tout, sauf vaticane.

13^e APPARITION – LA CHAPELLE

Mardi 2 mars. Le gendarme affecté à cette charge, estime à 1 650 le nombre des présents, tous regroupés, répartis dans et autour la grotte, avant l'arrivée de Bernadette.

Cela représente une telle masse, compacte, serrée sur elle-même, comme un corps unique et bouillonnant, face à l'infractuosité divine, que Bernadette ne parvient plus à avoir son propre espace. L'abbé Laurentin note ingénument :

[...] elle a bien du mal à accomplir ses exercices habituels (sic), marcher à genoux, baiser la terre, boire à la fontaine.

Mais en même temps qu'elle l'étouffe, cette masse humaine autour de Bernadette, la soutient, l'exalte. Et l'extase lui vient, et Aquero lui apparaît. Elle voit dans la niche la petite forme lumineuse et souriante, elle sait qu'elle est seule à la voir, à l'entendre, et que la masse autour d'elle pèse de tout le poids des regards sur elle, des prières innombrables s'ajoutant à son humble prière, en attendant d'elle, en exigeant d'elle une magique intercession. Qu'a-t-elle glané pour ces pauvres affamés ?

Une maigre récolte. L'apparition n'a fait que lui demander à elle seule des vertus à accomplir :

- *Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce moment, mais en l'autre. (3^e apparition)*
- *Priez Dieu pour la conversion des pécheurs. (8^e apparition)*
- *Baisez la terre en pénitence pour les pécheurs. (9^e apparition)*

À l'exception de la boue qui était une mortification et que les gens ont aussitôt adoptée en l'adaptant pour qu'elle devienne une source miraculeuse, la manne céleste s'est peu répandue sur la masse.

La Vierge est discrète avec Bernadette. Souvenons-nous des discours tenus à Catherine Labouré ! J'y vois là un signe éclairant sur ce que Bernadette ne rêve pas et n'affabule pas. Elle ne fait part que de ce qu'elle reçoit. Pourrait-il se faire qu'elle tienne des propos de haute théologie, qu'elle fasse état de prédications et de prédictions subtiles et politiques ? Non. Impossible, un tel phénomène chez Bernadette. Ou bien il aurait fallu que les apparitions fussent vraiment une *Vierge off* au lieu d'une *Vierge in*. Elle ne peut recevoir de l'apparition que ce qu'elle peut lui lancer, et l'on ne projette sur l'écran des visions que le film qu'on déroule. Quel dialogue peut-elle avoir avec la reine du ciel ? Que peut-elle lui demander ? Les choses simples d'une âme simple. Sa culture, c'est son offrande. Qu'y a-t-il donc de surprenant que ce jour-là elle entende la voix lui dire :

Allez dire aux prêtres qu'on vienne ici en procession et qu'on y bâtit une chapelle.

Ah ! la chapelle ! Comment n'y pas venir ? Je n'ai découvert qu'une apparition de la Vierge où elle ne réclame pas une chapelle, c'est celle de la rue du Bac... puisqu'elle s'y trouvait. Même les saints prêchent pour leur saint. Les apparitions de la Vierge ne sont pas une campagne pour son Fils, qui a quand même été à l'origine de tout – c'est bien lui qui apporta la bonne nouvelle et lui donna sa souffrance, sa mère ne fut qu'un miraculeux réceptacle. Dieu louait un utérus. J'évoque dans un chapitre particulier¹ comment elle est devenue au fil des siècles la mère des hommes, la reine du ciel. Mais il n'en reste pas moins que c'est le Fils qui est dans la Trinité, pas elle. Je suis étonné que l'auto-vénération demandée par la Vierge indispose si peu les théologiens catholiques. Glissons. Voilà donc Bernadette nantie d'une mission : « Allez dire aux prêtres... »

1. Voir le chapitre « Les métamorphoses de Marie ».

Elle va donc trouver l'abbé Peyremale, et lui transmet la demande. L'abbé Peyremale est alors un homme embarrassé. À l'échelle de sa paroisse, les événements de la grotte sont bénéfiques, son église ne désemplit pas, les prières ont une ferveur nouvelle, les conversions vont bon train. Il a toutes raisons de s'en accommoder, et qu'ils se développent. Mais un curé n'est pas seul maître après Dieu dans son navire. Il dépend d'un monseigneur. Et à l'échelle du diocèse, les événements de la grotte paraissent tout petits. L'évêque ne s'est pas encore préoccupé de l'affaire. Seul l'évêque a autorité pour ce qui touche les miracles. Lui, le curé sur le terrain, ne peut prendre aucune décision. Mais il ne veut pas non plus lâcher cette proie dans sa cure pour l'ombre diocésaine.

Il n'y a plus qu'à prendre sous sa chasuble la jeune voyante, la conseiller, l'orienter afin que les événements aillent dans le sens souhaité et permettent à l'évêché de se manifester heureusement. Il interroge Bernadette :

- *Tu ne sais toujours pas comment elle s'appelle ?*
- *Non, monsieur l'abbé.*
- *Eh, bien, IL FAUT LE LUI DEMANDER.*

14^e APPARITION – TOUJOURS LA CHAPELLE

Lorsque Bernadette arrive à 7 heures du matin, il y a 4 000 personnes ! Les unes sur les autres, juchées partout, pas un pouce libre. Ça devient effrayant. Les rendez-vous intimes tournent de plus en plus aux grands spectacles de cirque. Le « vestibule du paradis » devient un enfer pour la jeune fille. C'est dans une invraisemblable cohue, et jouant des coudes, ballottée, écrasée, qu'elle parvient à sa place – occupée. C'est comme si elle n'était plus rien. Où est le respect ? Où sont les vénération ? Il n'y a plus devant la niche qu'un monstre fait de milliers d'agités, c'est le champ de foire sous le signe de la croix. Son cierge s'est brisé. Elle pleure. Comme la petite fille qu'elle est.

Lorsqu'elle s'agenouille, elle ne peut apercevoir la niche bien aimée. Elle pleure – et s'enfuit. La Vierge ne s'est pas déplacée de quelques décimètres pour qu'elle l'aperçut. Là encore, la Vierge aussi a fui. On comprend bien que, si la ferveur, la prière collective, le nombre attentif et confiant, peuvent aider ses extases, les nourrir, les soutenir – à l'inverse, le désordre, la frénésie, l'irrespect, les bousculades jusqu'à la violence ne peuvent que les contrarier, les étouffer, les retenir. Le mysticisme profond de Bernadette, sa fragile hypersensibilité, ne reçoivent alors que blessures et affronts. Bernadette devient stérile.

La preuve éclatante est donnée l'après-midi.

Car elle revient l'après-midi. Tout est différent. Il ne reste, ne l'attendant pas, qu'une centaine de personnes, silencieuses, recueillies. La voyante verra alors. Elle retrouve l'extase, et renoue le dialogue avec Aquero – qui lui reparle à nouveau de la chapelle, mais sans revenir sur la procession.

C'est sur cette demande de procession à organiser que butait le plus l'abbé Peyremale. La revendication de la chapelle est à long terme. Il sera temps, quand l'évêque aura mené son enquête, d'en décider. Mais une procession, c'est vite fait. On l'a vu avec Benoîte Rencurel où, en 24 heures, le prieur Fraisse avait rassemblé ses fidèles. Mais ce qui se pouvait au 17^e siècle est formellement interdit par les codes au 19^e siècle. L'abbé Peyremale ne pouvait en aucune façon accéder à la demande de l'apparition. Il obéit à son évêque, pas à la Vierge. L'Église a plus d'empire que le ciel. Ô croyances curieuses...

Et curieuse Vierge qui abandonne aussitôt une demande malencontreuse. « Ah ! cela ne se peut ? Eh bien ça ne fait rien, mon ami, restons-en à la chapelle... » La Vierge se soumet aux canons d'un diocèse. Lorsque Bernadette retrouve l'abbé Peyremale, elle revient à la charge :

- *Monsieur le curé, la Dame veut toujours la chapelle.*
- *Tu lui as demandé son nom ?*
- *Oui, mais elle ne fait que sourire.*
- *Elle se moque joliment de toi [...] Écoute, si elle veut la chapelle, qu'elle dise son nom et fasse fleurir le rosier de la grotte [...] Alors, nous lui ferons bâtir une chapelle, et elle ne sera pas toute petite, va, elle sera toute grande.*

À propos de cette histoire de chapelle, il me vient de préciser que je m'inspire pour l'ordre des apparitions et leur déroulement de l'ouvrage tenu pour historique, officiel, de l'abbé René Laurentin. J'étudie les événements selon que j'ai décidé de tenir pour vraies les narrations du dit auteur. Pourquoi cette remarque soudaine ? C'est que Bernadette écrira plus tard, dans une lettre adressée à l'abbé Bouin, prêtre du diocèse de Poitiers, que c'est dès la deuxième apparition, le dimanche 14 février, après lui avoir demandé de la rencontrer pendant 15 jours¹, que la Vierge avait « [...] ajouté que je devais dire aux prêtres qu'ils devaient y faire bâtir une chapelle ». Où est la vérité ? Pour me simplifier la vie, je la prends où elle fait autorité.

Je tiens donc pour véridiques le jour et le dialogue entre Bernadette et son curé. Curieux dialogue, également. Curieux marchandage entre le prêtre et le ciel, par l'entremise d'une bergère. Tout porte à croire que Peyremale croit à la réalité surnaturelle de l'apparition, de la Dame. Le surnaturel est donc du ciel, il est divin par essence et définition. Et le voilà qui discutaille : « [...] qu'elle se nomme, on la lui construira sa chapelle [...] et puis aussi qu'elle nous fasse un petit miracle, faire fleurir le rosier, elle se rendra plus crédible ! » C'est peut-être de surnaturel dont il s'agit, ça a en tout cas tous les ingrédients du surréalisme !

Car on ne peut évidemment imaginer qu'il doute, qu'il puisse un moment croire à des mensonges ou aux délires de sa jeune ouaille, ou alors ses propos, ses conseils, relèveraient d'une effarante complicité avec une mystification, voulue ou non. Non, on ne peut imaginer cela. Il reste donc qu'il se comporte avec le ciel sur un pied de telle égalité qu'il n'y plus rien là, chez l'abbé, de l'humilité qu'il enseigne ni de l'insondable dimension du ciel qu'il fait craindre.

1. Cette demande, d'après Laurentin, a été formulée à la 3^e apparition !

15^e ET DERNIERE APPARITION ANNONCÉE – jeudi 4 mars

C'est le grand jour. Du moins, il est attendu comme tel. Les autorités ont fait le nécessaire. Le « site » a été agencé : une passerelle en bois a été jetée par-dessus la rivière, des carriers ont pioché le sentier pour que l'accès soit facilité. Pour contenir la foule, on a fait venir les brigades de gendarmerie de Saint-Pé et d'Argelès. Il va s'agir d'encadrer 7 000 à 8 000 pèlerins. Ce n'est pas mal comme succès au terme de trois semaines. L'espace de Bernadette, pour que ne se renouvellent point les scandaleuses effervescences passées, est protégé, comme s'entoure la piste d'un cirque. Lorsqu'elle arrive, l'ordre et le recueillement règnent à la satisfaction du maire et du commissaire. Le commissaire note tout consciencieusement. Y compris ce qui touche aux attitudes de la voyante. Il ne la quitte pas des yeux et, comme s'il s'agissait de futaies dans un conflit de mitoyenneté, il compte tout, il consigne tout.

Durant l'extase, il note : 34 sourires et 24 saluts ! Un autre témoin, lui, – où est l'enjeu ? – aura compté seulement 18 sourires. Mais ce n'était pas un professionnel. Ce qui reste officiel, ce qui est consigné pour l'histoire, c'est le constat du commissaire Jacomet : 34 sourires, 24 saluts, ni plus ni moins. Le pauvre homme ne pourra rien consigner sur la Vierge.

Laquelle, ce jour dit capital, n'incite à rien de nouveau. Elle sourit ineffablement imperturbable, comme détachée de ce monde, lorsque Bernadette lui demande avec l'insistance qu'on lui a imposée de bien vouloir s'identifier. La clarté reste de marbre. Et lorsque Bernadette, obéissant à son curé, la sollicite pour qu'elle veuille bien, au grand plaisir de tous, faire fleurir le rosier qui s'accroche là-bas, c'est sans plus de succès. La Vierge sourit. Oh ! elle n'y met apparemment, selon les dires de la voyante, ni agacement ni dédain. Mais on peut imaginer, n'est-ce

pas, au fond d'elle-même, en quelle considération elle tient ses desservants futiles qui attendent d'elle des signes aussi incongrus. Les temps des buissons ardents sont révolus. Par contre, pour la troisième fois, elle revient sur sa demande d'une chapelle.

La foule – les habitués à qui aucun os nouveau n'est jeté, les nouveaux venus, portés jusqu'ici par de multiples rumeurs aux azimuts les moins contrôlés et les plus fantaisistes – s'est fort bien comportée pendant l'extase et les prières. Mais quand tout se termine, quand Bernadette, au milieu d'un petit groupe de proches, repart chez elle, la folie reprend ses droits. Durant l'extase, la foule avait ses habitudes de messe. La messe terminée, la foule reprend ses habitudes de masse. Elle se précipite sur la maison des Soubirous, elle envahit le cachot, elle réclame la petite sur l'air des lampions, comme une danseuse. Bernadette est obligée de se montrer du 1^{er} étage, comme une princesse. On exige qu'elle bénisse des médailles, comme une sainte. On la force à toucher un chapelet, et avec celui-ci on en touche d'autres, atteints ainsi par une grâce spéciale que chacun pense s'octroyer. On voit un chapelet de chapelets qui passe de mains en mains, ceux des Sept Douleurs, ceux des Camaldules, les rosaires de saint Dominique, les plus riches veulent acheter les premiers touchés comme si la miséricorde divine se dévalorisait entre la première et la seconde main, inventant soudain un ahurissant argus des bontés célestes. On brutalise la voyante pour l'embrasser, on gratte pour emporter des morceaux de la pierre de l'ancienne maison d'arrêt. Après tout, pourquoi ne pas faire d'une prison un temple, puisqu'on faisait jadis du temple une boutique ?

C'est la folie, c'est le merveilleux et tragique triomphe de l'imbécillité collective. On va la ravitailler. J'ai dit que ce jour-là était maigre au plan de l'apparition de la Vierge. Qu'à cela ne tienne. La foule va suppléer à la discrétion divine. La Vierge n'a rien dit ? On lui fait un miracle ! Bernadette n'offrait qu'une extase, on offre à Bernadette un prodige. En se rendant à la grotte le matin, Bernadette a été interceptée par un homme du Luz qui lui a présenté sa fille, une jeune aveugle, ainsi qu'à chacun de ses déplacements il en fut pour Jésus. « Allez la faire laver à la fontaine », aurait-elle dit. Ce qui fut fait. Et l'enfant s'était mise à crier : « J'y vois, j'y vois. »

C'était un miracle, c'était LE MIRACLE. On fait un triomphe à l'enfant. Qui aura idée de conduire la petite miraculée auprès du procureur impérial, M. Dufour, afin que fut officiellement consignée la guérison surnaturelle ? En tout cas celui-ci fera office du premier bureau médical de Lourdes. Le père est péremptoire. Sa fille n'y voyait rien depuis neuf ans. Cependant, interrogée directement, celle-ci est plus évasive :

Je n'étais pas aveugle tout à fait, mais j'y vois mieux maintenant.

Que connaîtra-t-on par la suite de ce premier miracle enthousiasmant ? Tout. Les jours suivants le docteur Theil de Luz, qui la connaît bien, déclare que l'enfant n'a jamais été aveugle, qu'elle s'est toujours déplacée sans aide. L'homme de l'art était peut-être un mécréant de mauvaise foi ?

Que penser alors du curé de Luz, sollicité de son côté, qui déclarera honnêtement : « L'enfant n'a jamais été aveugle, et son état n'est pas sérieusement amélioré. » Qu'on peut être homme de foi et de bonne foi.

Mais ce jour-là, ce jeudi-là, ils sont des milliers dans Lourdes à crier au miracle. Toutes et tous en parlant, toutes et tous le propagent. Ah ! si *SOS rumeurs* avait existé !

Folle journée ?

Oui. Mais d'aucuns, hommes sensés, en tirent aussitôt des conclusions sensées. Le maire et le curé.

Pour le maire, il voit à présent l'avenir de sa commune en rose, avec des hôtels comme des champignons autour d'un immense établissement thermal. Ah ! Caunterets ! Ah ! Bagnères. Chaque jour lui amènera des clartés nouvelles, comme lorsqu'il recevra les résultats de l'analyse de l'eau de la source effectuée par le pharmacien :

[...] les propriétés curatives spéciales pourront la faire classer au nombre des eaux qui forment la richesse minérale de notre département.

On comprend qu'à ses côtés le docteur Dozous, présent à la 7^e apparition, ait été enthousiasmé par la tournure des événements. Ancien médecin de l'hospice de Lourdes, c'est un spécialiste des eaux. Il avait publié en 1853 un ouvrage sur les eaux thermales sulfureuses de Caunterets et se trouvait avoir toutes les compétences requises pour prendre en mains la source de Massabielle !

Ce ne sera pas aussi simple, et l'histoire écartera l'analyse du pharmacien et les compétences du docteur. C'est qu'à prouver les vertus naturelles de la source on en arrive à nier ses propriétés miraculeuses. Que devient la Vierge dans tout ça ? Mais au tout début le maire et le docteur trouveront naïvement un argument utile, une confirmation scientifique. Comme la qualité du site. Ainsi que le note le maire dans un rapport : « C'est un lieu pittoresque et je présume que les étrangers le visiteront pendant la saison... »

Monsieur le curé Peyremale, lui, n'en a que faire. Une double évidence s'impose à lui. La première, c'est que Bernadette est véritablement privilégiée par une révélation divine. La deuxième, c'est que les fidèles se conduisent d'une manière scandaleuse et dangereuse. Il est donc de la plus vive urgence que l'Église, que l'évêque, prennent position, engagent une enquête, reconnaissent l'apparition, afin que rentrent dans l'ordre apostolique les frénésies populaires et que l'Église romaine en recueille les fruits. Il établit un procès-verbal des événements qu'il envoie à l'évêque. L'administration de l'Église est comme toute administration temporelle. Le miracle de la Vierge à Lourdes ne modifie en rien les prudences et les lenteurs. Pendant encore des semaines, des événements vont se succéder par la vitesse acquise.

Bernadette ne retourne plus à la grotte. La Dame lui avait dit quinze jours, les quinze jours se sont écoulés. La voyante ne vient plus voir. Il n'y a donc plus rien à voir. C'est sous-estimer les braves gens.

La grotte désertée par Bernadette est investie par des émules. On y voit la nuit des lueurs extraordinaires, des feux parcourent le Gave, la grotte paraît aux yeux de témoins comme éclairée par mille flambeaux, on y a vu une colombe, comme celle qui revint à Noël se poser sur une pierre et y laisser son empreinte, et certains affirment, avec la même conviction, la même foi, la même sincérité que Bernadette, avoir également rencontré la Vierge, telle que la petite bergère l'avait décrite ! On va dénombrer jusqu'à 50 visionnaires, adultes ou enfants !

Et, bien sûr, des guérisons miraculeuses se succèdent. À ce sujet, celui des vertus miraculeuses de l'eau de la source, Bernadette va être d'une totale et constante discrétion. Jamais la Vierge ne lui a parlé de propriétés spéciales qu'elle confiait, par sa grâce, à la future fontaine. On peut imaginer qu'elle-même, la voyante, elle n'y croit pas du tout, et qu'au contraire le succès suscité par ses premières ablutions l'indispose. On peut le penser avec beaucoup de raison lorsqu'on apprend que plus tard, ravagée par l'asthme et la tuberculose qui l'emportera, elle ne reviendra pas à la grotte pour se soigner à l'eau miraculeuse. N'est-il pas plaisant de noter que, déjà dans le courant de cette année 1858, pour essayer de guérir son asthme, ses parents vont l'envoyer... aux eaux de Cauterets !

Mais la dévotion populaire en a décidé autrement. Les pèlerinages vont bon train. Spontanément. On dépose des cierges, on construit des supports pour les fixer en nombre, un groupe de 600 personnes s'organise un jour en procession pour installer une Vierge en plâtre dans une sorte de niche qu'on grillage.

Tout cela pendant qu'à l'école Bernadette éprouve toujours les mêmes difficultés à étudier et que le catéchisme ne parvient pas jusqu'à sa mémoire. Mais tout cela ne paraît-il pas bien dérisoire lorsqu'on s'est fait – involontairement, je le présume, à ce point – une célébrité pour avoir vu Marie, reine du ciel ?

C'est alors qu'arrive le 25 mars, le jour de l'Annonciation. C'est alors que s'approche le coup de théâtre qui va tout faire rebondir.

16^e APPARITION – *Que soy Immaculada Councepcion*

L'Annonciation

Au sixième mois l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d'une Vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph. Le nom de la Vierge était Marie.

(Luc – 1 – 26,27)

Seul l'évangéliste Luc – et Paul Claudel... – raconte l'annonce faite à Marie. Deux autres ignorent superbement ce détail, Marc et Jean ; le dernier, Mathieu, l'évoque par Joseph détourné. Mais les quelques versets de Luc intéressèrent particulièrement les docteurs de l'Église, et obtinrent le plus grand succès populaire. Le mystère de l'incarnation est l'un des mystères les plus connus. C'est au demeurant le seul trait dans les évangiles qui confère à Marie une grâce exceptionnelle : être enceinte sans semence. Ainsi, le 25 mars de tous les ans, la fête de l'Annonciation est une des plus « historiques » concernant Marie.

On imagine que, dans l'ambiance de Lourdes, après tout ce qui s'est passé de prodigieux, de miraculeux, ces dernières semaines, la fête de l'Annonciation avait un poids inhabituel et ne pouvait qu'engendrer des événements inhabituels. Dans la nuit, Bernadette se réveille en sursaut. Et la voilà soulevée par l'impulsion – la pulsion ? – qu'elle connaît bien : le désir d'aller à la grotte. Depuis plusieurs jours, tout le monde lui en parlait de ce 25 mars, le jour de la grande gloire de Marie, de son amie, de sa bonne visiteuse. Elle va lui revenir. Elle le sent. Elle en est sûre. Tout n'était pas encore accompli. Les abbés n'ont cessé de le lui dire, les gens ne cessent de l'en convaincre.

Elle arrive à la grotte. Il est 5 heures du matin. Et on l'attend. Aussitôt des cierges s'allument, les chapelets s'égrènent. Et tout devient simple. Bernadette s'agenouille, commence à prier. Et l'extase. Et Aquero revient – au-delà des rendez-vous convenus.

L'abbé Laurentin, évoquant cette journée qui restera la plus grande, prétend d'un côté que Bernadette avait renoncé à ses visites, persuadée que les rencontres étaient terminées – et d'un autre côté, il écrit :

Bernadette pendant les trois semaines d'absence a tourné et retourné dans sa tête une belle phrase cérémonieuse comme une révérence qu'on lui a en partie CONSEILLÉE.

Pourquoi se préparer à une rencontre qui ne doit pas avoir lieu ? On peut parfaitement imaginer les pressions de tous côtés que Bernadette a subies pour que les rencontres se relancent. Il suffit de relever dans les travaux de Laurentin quelques phrases recueillies chez des interlocuteurs de Bernadette auxquels elle se confie :

- M. Estrade : *Mais mon enfant connais-tu seulement son nom ?*
- M. Sempé : *[...] Monsieur le curé lui avait recommandé instamment de lui demander son nom [...]*
- M. Vigoureux : *Monsieur le curé m'avait dit de lui demander qui elle était [...]*

Oui, il paraît de plus en plus à la petite voyante que tout cela est imparfait, *inaccompli*. Tout ce qu'elle peut dire, tout ce qu'elle peut transmettre, ne paraît avoir, aux yeux des représentants qualifiés, des prêtres auxquels l'apparition lui a demandé d'intervenir, qu'une importance incertaine tant que l'identité n'est pas établie. Établie par l'intéressée. Puisqu'elle a entendu l'apparition évoquer la pénitence et le péché, la procession et la chapelle, puisqu'elle lui a obéi quand il s'agissait de marcher à genoux et de baiser la terre, puisque durant des semaines elles ont échangé sourires et prières, comment se fait-il, par quelle étrange bouderie, cette apparition surnaturelle à l'évidence, divine très certainement, se refuse à lui dire, explicitement parlant, en mots humains sans équivoque, fussent-ils du patois régional, qui elle est ?

La question fusée de toutes parts, lancinantes à force, tourne en Bernadette comme l'ultime épanouissement.

Alors, ce jour-là, Bernadette ne se fixe que cette aspiration. Elle demande :

- *Midemisello, boulet avoué la bountat de me disé quees s'il bou plait ? (Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de me dire qui vous êtes, s'il vous plaît ?)*

Et voilà « Mademisello » qui, comme à l'accoutumée, se contente de sourire. Bernadette dira qu'elle a répété la question à quatre reprises. (Est-il utile de préciser que c'est par un canal intérieur que la voyante s'exprime, nul n'entend sa voix par sa bouche...) Son obstination va être récompensée. La réponse, pour tardive qu'elle est n'en est pas moins fulgurante, la réponse qui va faire la gloire de Lourdes et la joie de Pie IX, c'est :

– *Que soy Immaculada Councepcion !*
(*Je suis l'Immaculée Conception !*)

L'abbé Peyremale attendait ce moment. Il fallait qu'on entende de la bouche de Bernadette le nom de la Vierge dont il savait qu'il lui serait révélé. Savait-il que ce nom allait prendre ce sens ? On raconte que lorsque Bernadette est venue lui dire comment la Vierge s'était présentée, il fut quand même abasourdi. Il y avait de quoi.

Quatre ans auparavant, en 1854, son pape, Pie IX, avait promulgué le dogme de l'Immaculée Conception de Marie – ce qui signifiait que la Vierge avait dès sa naissance été exemptée du péché originel :

Nous définissons que la Bienheureuse Vierge a été préservée de toute tache du péché originel dès le premier instant de sa conception.

On connaît la malédiction du péché originel qui marque d'une flétrissure éternelle toute l'espèce humaine jusqu'à la fin des temps. Le crime que nous payons est le premier acte de courage, de conscience, d'indépendance de l'histoire de l'humanité. Songeons-y et soyons reconnaissants.

Si Ève n'avait pas enfreint la scandaleuse interdiction de connaître la connaissance en mangeant la pomme qui la contenait, ne serions-nous point demeurés au rang des animaux serviles ? Elle vit, dit-elle – même la genèse, que « l'arbre était précieux pour ouvrir l'intelligence ». Il ne s'agit pas là de la formule moderne félicitant les intelligences ouvertes, curieuses, tolérantes. Non, non, il s'agit bien d'ouvrir l'intelligence comme on ouvre une porte fermée. Il s'agit bien de la libérer. L'Éternel avait décidé de séparer l'homme de son intelligence. Il avait condamné l'intelligence de l'homme à demeurer dans un arbre pour l'éternité, comme un simple cardinal de la Balue dans les oubliettes de Louis XI. Mangeant la pomme, et partageant en bonne épouse avec Adam, « les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent ». D'aveugles, voici les hommes voyants, ils ignoraient qu'ils étaient hommes, ils l'apprennent, ils étaient larves les voilà debout. Ils débusquent leur conscience. Voici le crime. Voici le péché. C'est vraiment l'affaire de l'Église catholique, sous prétexte qu'il eut désobéissance, d'en avoir fait une montagne d'anathèmes. Le refus d'obéissance était d'une rare noblesse, d'autant que la mort devait être la punition de l'acte. Il n'en fut rien pour d'obscures raisons sans doute, puisque la genèse ne justifie pas le changement de Dieu en la matière. Le châtement était l'exil. Comme un père d'un autre âge que la jeunesse de ses enfants outrage les met à la porte. Ce qui leur permet de vivre, comme on dit, leur vie. Grâce à la pomme d'Ève, l'humanité va vivre sa vie.

Ainsi, cela s'appelle le péché originel. Et de cette honte-là, il fallait que la mère du Sauveur fut débarrassée. Durant des siècles, savez-vous, cette fondamentale question pour l'avenir de la planète, fut discutée par des milliers de théologiens, de papes et de docteurs. On s'est crêpé les têtes, on s'est traîné dans la boue des bulles. Il y avait des pro-immaculée et les anti-immaculée. J'y reviendrai. Sachons ici qu'il a fallu que Pie IX, un des papes les plus réactionnaires et les plus autoritaires que l'histoire de la papauté ait connu avant Jean-Paul II, mit son totalitarisme en lice et proclama en 1854 le dogme de l'Immaculée Conception pour que la vaine querelle cessa. C'était un pape à poigne. Il obtiendra du concile du Vatican en 1870 qu'il soit déclaré infaillible. L'infailibilité pontificale, c'est lui. Le successeur de saint Pierre, qui a trahi au chant du coq, est le chef infaillible des catholiques du monde entier.

Bien sûr, ce n'est pas aussi simple, comme le stalinisme fut un immense enchevêtrement d'initiatives dérégulées, de conscience obscurcies, de lâchetés imbéciles, d'imbéciles courages, de cruautés limpides et d'opaques générosités, de respect fixe à des textes flous, d'irrespect à des textes clairs, d'accumulations historiques, de provocations réelles qui mirent bas des provocations illusives, un magma allongé et bouillonnant d'une société qui naît en fusion – ainsi *l'infailibilisme* pontifical était un immense enchevêtrement...

À soi seul un seul homme ne peut être qu'un pet de nonne. Pour devenir tyran, il faut mille tyranneaux. Pour devenir infaillible, il faut mille papounets. Je ne mets donc pas tout sur les épaules de Pie IX. C'était le vent de l'histoire. Il fallait cela à l'Église que fut en ce moment du XIX^e siècle proclamée l'infailibilité de son chef. Il fallait que les tragédies qu'on fit subir à son pays amenassent Staline à fabriquer les siennes.

Mais où diable en étais-je ?

Ah ! oui, la petite Bernadette qui vient répéter à son curé que la Vierge s'est présentée en disant : « Je suis l'Immaculée Conception ». Ce n'est pas l'idée, ce n'est pas la révélation de l'idée qui embarrasse le curé. C'est sa formulation. Que la Vierge se présente comme ÉTANT l'Immaculée Conception, c'est un peu le fœtus disant qu'il est l'utérus. Lorsque Catherine Labouré, défrichant le sentier devant le dogme mitonné par Pie IX, déclara qu'elle a vu « Marie conçue sans péché », c'est là, si je puis dire, une définition claire. Marie a bénéficié là aussi – comme pour sa fécondation par le Saint-Esprit – d'une grâce particulière. Mais ELLE N'EST PAS LA GRÂCE. La grâce, cela vous arrive comme une pluie. On est mouillé, mais on n'est pas la pluie. La pluie, c'est la pluie. Être mouillé, c'est être mouillé. C'est bien la pluie qui nous mouille, et non point nous qui mouillons la pluie.

Qu'est-ce que ça veut dire que l'apparition ait dit : « Je suis l'Immaculée Conception ? »

L'expression est ancienne, populaire, surtout depuis 1854. Mais elle est signalétique. À l'église de Lourdes, il y a un tableau de la Vierge titré : « l'Immaculée Conception ». Mais pour le peintre qui a donné le titre, cela veut dire : « Voici la Vierge qui est née par une conception immaculée. » Quand David peint Napoléon, à qui Pie VII, qui n'en peut mais remet sa couronne, il intitule son œuvre : le sacre de Napoléon. L'Empereur mégalo n'est pas en soi LE SACRE. Il se contente d'être sacré.

Alors ! Est-ce que par hasard Bernadette n'aurait pas bien compris ? Le 8 décembre précédent, il y avait eu une grande cérémonie glorifiant l'Immaculée Conception, l'expression avait été fréquemment répétée par le curé. Comme c'était la dernière promotion de la Vierge, il incombait aux prêtres de divulguer, de populariser, d'imposer cette nouvelle terminologie. La Vierge = Immaculée Conception. C'est officiel. C'est irréfutable. Ce ne devait pas être simple. Si l'on juge que 130 ans après, l'immense majorité des gens – et parmi eux une foule de bons catholique – croient que « immaculée conception », ça veut dire la virginité de Marie à sa fécondation, à la rigueur après la naissance de son fils. Alors, que la pauvre Bernadette ait accepté le titre du tableau en l'attribuant à son sujet, cela n'a rien d'étonnant. Pour elle, ces mots ne sont pas, ne peuvent pas être un concept relatif à Marie, c'est Marie même, comme on dit d'elle : la Sainte Vierge, Notre Dame, Notre Mère, Notre bonne Mère, la reine du ciel, etc. Mais Immaculée Conception, c'est plus nouveau, ça fait moderne, alors. Elle en a plein la tête.

L'expression aura d'ailleurs quelque mal dans l'avenir à s'incorporer dans la tradition. Avant que soit partout propagée la formulation « La Vierge est... », il s'écoulera des années. Dans le manuel de piété daté de 1866 que j'ai sous les yeux, je lis :

Prière à Marie conçue sans tache : Béni soit la très sainte et immaculée conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Ce qui est parfait, et nous éloigne de l'infantilisme de Bernadette. Mais nous savons bien maintenant, aux décennies de la publicité qui, pour frapper l'imagination comme on frappe un enfant, ne crée que des montures de mots ou d'images en se contrefichant des idées, nous savons bien que plus un slogan est approximatif dès lorsqu'il est clinquant, comme un faux bijou, plus il est bon à lancer sur le marché.

Le slogan de Bernadette sera lancé sur le marché.

D'abord, il donne raison à Pie IX. C'est prodigieux. Pendant des siècles, on bataillait là-dessus. Lui, il proclame : « La Vierge a bénéficié d'une conception immaculée. » Et voilà l'intéressée qui vient dire comme lui. « Exact, je suis. »

C'est alors que les choses vont atteindre, à tous points de vue, des zones différentes, de plus en plus élevées.

Le succès populaire, ça va de soi. À Pâques, on fait des comptes à la personne près :

Le 4 avril : 3 625 visiteurs dont 805 étrangers ;

Le 5 avril : 5 445 visiteurs dont 3 433 étrangers.

Mais Bernadette ? Suivons Bernadette. À grands pas.

Le 3 juin, elle fait enfin sa première communion. On la lui accorde bien volontiers, qu'elle y soit correctement préparée ou non. L'abbé Peyremale veille sur sa retraite. Je n'ai pas réussi à savoir, dans les ouvrages consultés, comment s'est déroulée la cérémonie. La communion de la voyante, ce devait être quelque chose ! Pourtant, les historiens, y compris Laurentin dans ses ouvrages de vulgarisation, sont d'une étonnante discrétion sur la communion de Bernadette. On sait juste qu'elle a eu lieu.

On demandera plus tard à Bernadette :

De quoi as-tu été la plus heureuse : de la première communion ou des apparitions ?

Elle répondra :

J'ai été heureuse dans les deux.

Eh oui. Nous avons bien senti que le puissant désir de faire sa première communion, que tout contrariait, avait été le moteur, ou plutôt, la mise en route, des visions. Communion et visions se confondent dans leur plénitude. Maintenant, il n'y a plus besoin d'aller à la grotte. Elle a comblé son espace. L'épopée, c'est fini. Il va lui rester l'humble offrande de sa vie. Elle souhaite devenir religieuse. La hiérarchie de l'Église s'est enfin mise en mouvement. M^{gr} Laurence, évêque de Tarbes, envisage de constituer une commission d'enquête. L'abbé Peyremale l'y incite. Mais l'évêque sait peu de choses de la voyante. Quelle sorte de fille est-ce ? Il ne faut surtout pas une autre Mélanie Calvat ; la hantise ! Celle-ci, à cette époque, a été envoyée chez les carmélites de Darlington, en Angleterre, pour qu'on oublie en France la petite bergère de la Salette ! On va donc envoyer auprès de Bernadette des enquêteurs préalables.

Le 17 juillet, M^{gr} Thibault, évêque de Montpellier, l'interroge parfois sournoisement. Pour se persuader de la sincérité désintéressée de Bernadette, de sa pieuse humilité, il lui offre un chapelet *indulgencé* par Pie IX. Ce qui touche aux indulgences est heureusement passé de mode, mais à cette époque – et longtemps ensuite – on pouvait, par divers subterfuges, bénéficier de remises de peines encourues par les péchés, parfois grâce à des bons imprimés comme des actions en bourse. On gagnait des indulgences qu'on pouvait amasser en vue de péchés graves. Un chapelet *indulgencé* par le Pape ! Combien de pécheurs en pouvaient rêver. Bernadette le refuse. D'abord, le péché, elle ne connaît pas. Qu'est-ce que c'est ? Comment faut-il faire ? Où est-ce qu'on s'inscrit ? C'est une âme profondément pure, qui n'a jamais menti, ne revendique rien. Son cœur est au ciel. Ensuite, elle s'obstine à ne vouloir rien recevoir qui put être un bénéfice des apparitions de la Vierge. Que la Vierge l'ait choisie pour se montrer et lui parler est à soi seul une récompense extrême, une joie profonde et définitive. Qu'a-t-elle à faire d'indulgences ointes sur un chapelet ?

Le 20 juillet, c'est M^{gr} Cardon de Garsionies, évêque de Soissons – toute l'église se mobilise... – qui houspille Bernadette. Elle ne bronche pas. Ce qu'elle a vu, elle l'a dit ; ce qu'elle a dit, c'est ce qu'elle a vu : ce qu'elle a rapporté c'est ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a entendu c'est ce qu'elle a rapporté.

Tranquillisé par les avis qu'il reçoit, M^{gr} Laurence signe le 28 juillet l'ordonnance constitutive d'une commission d'enquête. Il n'était que temps. Outre les pressions populaires, les sollicitations des prêtres, la capitale qui a eu vent des miracles s'est émue de son côté. À tel point que le même jour, la femme de l'amiral Bruat, gouvernante du jeune prince impérial, vient rendre ses hommages à Bernadette et se rend à la grotte y remplir une bouteille d'eau miraculeuse. Ainsi la famille impériale n'est pas indifférente. On sait la prédilection de Napoléon III pour la Vierge. Deux ans auparavant il a inauguré la statue monstrueuse du Puy avec ses canons de Sébastopol. Et il ne s'agissait que d'une Vierge du IV^e siècle !

L'enquête officielle commence donc. C'est un certain père Hyacinthe Loison qui questionne Bernadette en premier. Il est flanqué d'un Jésuite, le père Nègre. Celui-ci est un curieux personnage, versé en démonologie. Il envisage sérieusement que les apparitions pourraient être des provocations de Satan s'attribuant l'apparence conventionnelle de la Vierge ! Il était peut-être de ceux qui n'apprécieraient pas la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception...

Le 17 novembre, Bernadette subit un interrogatoire serré, mené par quatre chanoines désignés. Tout se présente plutôt bien. Mais le rythme des affaires, la prudence en la matière, conduira seulement le dernier interrogatoire devant M^{gr} Laurence en décembre 1860. Il se décide alors à la reconnaissance. L'édit sera officiellement promulgué le 18 janvier 1862 :

Nous jugeons que l'Immaculée Marie¹, mère de Dieu, a réellement apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858 et les jours suivants, au nombre de 18 fois, dans la grotte de Massabielle, près de la ville de Lourdes ; que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire certaine.

Bernadette est bien orientée.

Elle entre à 16 ans à l'hospice-école de Lourdes tenu par les sœurs de Nevers, afin de poursuivre son instruction. On l'instruit, sans doute. On la protège aussi. Les sœurs maîtrisent tout. Ce sont elles qui organisent les rencontres avec les visiteurs au parloir. Quand et à qui elle doit raconter les prodigieuses apparitions de la grotte. On l'oblige à accepter des offrandes, ce qui lui répugna toujours. Âme simple qui va vite apprendre à souffrir autrement que de maladies et de misère : la froide discipline des maisons vouées au ciel. Mais comme le note l'abbé Laurentin : « Elle a été formée à l'obéissance, elle n'a jamais disposée d'elle-même. » Elle acceptera tout, elle mettra en tout la plus grande bonne volonté. Elle essaie de tout bien apprendre. Hélas, elle a toujours le plus grand mal à comprendre et retenir. Son esprit reste aérien, son comportement infantile. Aux récréations, c'est aux petites classes qu'elle se mêle pour jouer. D'aucuns y verront une vocation à s'occuper des enfants, mais trop de signes témoignent de son « immaturité ». Le plus spectaculaire n'est-il pas qu'à 17 ans sa répétitrice de leçons est une fillette de 10 ans !

1. Il ne reprend pas l'expression controversée : « l'Immaculée Conception ».

Et en entrant au couvent Saint-Gildard-de-Nevers, à 22 ans, elle demandera :
« Est-ce qu'on saute à la corde au noviciat ? » Comment comprendre autrement sa réponse quand on lui fait le reproche de ne pas construire avec cohérence ses exposés, ses oraisons :

Ah ben, je ne sais pas méditer.

Ah, si Bernadette avait pu passer le test Binet-Simon (!), si on avait pu mesurer son intelligence à l'échelle Wlechsler-Bellevue ! Mais de quoi me mêlé-je ?
« Heureux les simples d'esprit... » Les sœurs de l'hospice s'en satisfont. Elle ne participe à aucune discussion sérieuse ; en dehors des prières, elle marque un grand désintéret aux choses, elle n'a aucun goût pour les objets personnels. Elle vit comme détachée du sol. Est-ce l'exemple de la Vierge ? Pourtant à ce sujet aussi elle prend de plus en plus de distance. Plus les années passent, moins elle souhaite évoquer les événements dont elle fut à l'origine. Elle répond comme si c'était arrivé à QUELQ'UN D'AUTRE. Ça ne fait pas l'affaire des sœurs, cela, par contre. Elle est constamment poussée à rencontrer des visiteurs, prêtres ou laïcs, des messeigneurs ou des généraux. On arrivera à des milliers. Par groupes de 10, 20, 30. Et chaque fois les mêmes questions, et chaque fois les mêmes réponses. Il n'y a plus à chercher de mots, il suffit de se laisser « déclencher ». C'est une torture. Elle en pleure. On le sait, on la voit pleurer. Tant pis. Elle appartient aux sœurs, elle est le choix du ciel.

Elle avait émis le désir d'être religieuse. Elle connaît aussi le carrousel des sollicitations. Tout le monde la veut, la bergère qui a vu la Vierge : le carmel, les bernardines, les sœurs de la Croix, les sœurs de la Charité où elle pourrait rejoindre Catherine Labouré...

En septembre 1863, elle reçoit la visite de M^{gr} Forcade, évêque de Nevers, qui va tendre à l'orienter en paraissant lui venir en aide. Voici un extrait du compte-rendu qu'il fit lui-même de son entretien :

- M^{gr} Forcade : *Vous n'êtes plus une enfant. Vous seriez peut-être bien aise de trouver dans le monde un petit établissement sortable (sic).*
- Bernadette : *Ah ! pour ça, non par exemple !*
- M^{gr} Forcade : *Mais alors, pourquoi ne vous feriez-vous pas sœur ? N'y avez-vous jamais songé ?*
- Bernadette : *C'est impossible. Vous savez bien que je suis pauvre. Je n'aurai jamais la dot nécessaire.*
- M^{gr} Forcade : *Lorsque nous reconnaissons en des filles pauvres une vraie vocation nous n'hésitons pas à les recevoir sans dot.*
- Bernadette : *Mais les demoiselles que vous prenez sans dot sont des habiles et des savantes qui vous en dédommagent bien [...] Moi, je ne sais rien, je ne suis bonne à rien.*
- M^{gr} Forcade : *J'ai pu constater ce matin même que vous êtes bonne à quelque chose.*
- Bernadette : *À quoi donc ?*

– M^{gr} Forcade : [...] à gratter des carottes !

C'est ainsi que le 7 juillet 1866, à 22 ans, elle entre au couvent Saint-Gildard-de-Nevers où elle restera jusqu'à sa mort, le 16 avril 1879, à 35 ans...

Son départ de Lourdes était nécessaire.

La ville est devenue le haut lieu espéré. L'hôtellerie s'est développée, la source canalisée. La crypte, première partie de la chapelle demandée par Marie, a été inaugurée en mai 1866. La popularité personnelle de Bernadette est immense. M^{gr} Laurence donne son accord pour que la voyante de son diocèse émigre dans une maison de Nevers. C'est que l'église n'aime guère que les voyants de la Vierge deviennent des prédicateurs. Lorsqu'une apparition a suscité une ferveur populaire considérable et qu'elle a été officiellement reconnue pour véritable, les pères préfèrent s'occuper eux-mêmes des lieux privilégiés et des messages transmis. Les voyants ont rempli le rôle initial, celui de la révélation et de la grâce. Pour le reste, il faut laisser faire les professionnels.

Ainsi, Bernadette devient sœur Marie-Bernard. Elle subira le même sort que Catherine Labouré. Ayant pris l'habit, à l'encontre des autres sœurs qui sont dispersées un peu partout dans les provinces, œuvrant dans des hôpitaux, des écoles, elle ne sortira jamais de la Maison mère de Nevers – où on la relèguera aux tâches domestiques les plus ingrates.

Comme a dit M^{gr} Forcade : « Vous savez gratter les carottes... »

On aurait pu pourtant imaginer que, conduite avec prudence, la jeune voyante de Massabielle pouvait devenir une merveilleuse propagandiste de la foi, de la dévotion à Marie, à Jésus, de l'amour de Dieu, de la soumission à l'Église de Rome. Mais les temps médiatiques que nous connaissons étaient encore bien loin. Aujourd'hui, l'Église fait inscrire ses religieuses dans des écoles de ventriloques afin qu'elles puissent plus aisément propager la bonne nouvelle dans des pays du tiers-monde...

Mais je soupçonne une plus profonde raison à la mise à l'écart de Bernadette. C'est que M^{gr} Laurence, M^{gr} Forcade, et les autres peuvent raisonnablement craindre un retournement de situation en public. En vieillissant, la petite bergère qui a vu la Vierge peut devenir une dame qui n'en soit plus tellement sûre. On parle de plus en plus de Charcot.

Si Bernadette vivait trop près du monde, la question dramatique pourrait lui parvenir : « Et si ç'avait été des hallucinations ? ! » Les débats sont publics, les théories s'affrontent. Que monseigneur ait proclamé la vérité des apparitions n'a pas clos l'affrontement des théories. Il est clos pour l'église. Pas au-delà. Les nouvelles sciences de la personnalité s'affirment. Les esprits critiques s'expriment. Le courant rationaliste s'enrichit. Oui, tout compte fait, il vaut mieux cacher la vedette de Lourdes.

C'était la sagesse.

De plus en plus, lorsqu'il s'agira de lui faire resurgir le passé, Bernadette flottera.

Par exemple en 1869.

Les chapelains oui gèrent la grotte et les établissements qui s’y adjoignent – ils ont acheté à la commune le site devenu lieu saint – publient une histoire des apparitions. Le sujet est à la mode. Un écrivain, Henri Lasserre, écrit de son côté un ouvrage concurrent. Il manœuvre jusqu’à rencontrer Bernadette et lui présente l’histoire de « ses » apparitions éditée par les pères. Elle n’y comprend goutte. Elle n’y reconnaît rien. Lasserre consigne ses réactions, et lui fait contresigner les feuilles qu’il a rédigées. C’est ce qui sera connu sous le nom de « La Protestation » de Bernadette Soubirous. Les chapelains vont réagir vigoureusement. Le supérieur des chapelains de Lourdes, qui est la congrégation gestionnaire des miracles, se précipite à son tour à Nevers pour obtenir de la pauvre Bernadette une contre-protestation. Elle ne s’en sort plus. Ces querelles la dépassent. Sa mémoire déjà – elle n’a que 25 ans – ne démêle plus le vrai du faux, ce qu’elle a raconté après chaque apparition de ce qu’on lui fait dire !

Lorsque Léon XIII lui envoie des enquêteurs lui intimant de répondre, elle répond à l’un, le père Cros : « Je ne me souviens pas », à l’autre, M^{gr} Bourret : « C’est loin toutes ces choses... » Et elle aura ce cri déchirant, dans les derniers mois de sa vie, souffrant d’un corps malade et d’une âme angoissée, ce cri tragiquement humain, où toute inspiration divine laisse sa place à la fragilité des êtres :

*Je n’aime pas trop en parler, car, mon Dieu, SI JE M’ÉTAIS
TROMPÉE !*

En juin 1876, ont lieu d’immenses fêtes pour la consécration de la Basilique et le couronnement de la statue de la Vierge. C’est l’apothéose. Évêques, nonces, ministres, des dizaines de milliers de pèlerins. Et Bernadette ? Elle est au couvent à Nevers. Eh bien, il y a une délégation de son couvent qui est descendue à Lourdes pour les fêtes. SANS ELLE ! Bien sûr, elle est malade.

Et alors ? Il y en a des milliers de malades, justement, qui viennent là guérir par l'eau qu'elle a découverte ! Elle aurait bien mérité d'être là, tout de même. Que tout cela est étrange. Craindrait-on qu'étant présente et son état ne s'améliorant pas, et peut-être même empirant, les vertus miraculeuses de la source fussent remises en doute ? Oui, vraiment, la voyante à l'écart ! Elle se contentera d'envoyer des messages.

Dont l'un à l'abbé Peyremale, que j'ai bien négligé.

Celui-ci, après la reconnaissance, à son initiative, des apparitions par son évêque, M^{gr} Laurence, fut un temps le responsable des pèlerinages. Ça durera peu. L'ampleur du succès exigeait des chefs d'entreprise d'une autre envergure. On lui avait promis de rénover son église. Elle est devenue une ruine lorsque Zola la visitera. L'abbé Peyremale, à l'écart ! Un an après ces cérémonies gigantesques, il meurt, rejoignant l'abbé Perrin de la Salette au paradis des petits curés inutiles.

Bernadette n'est pas loin de le suivre.

Au couvent de Nevers, son état physique se détériore régulièrement. Elle souffre de constantes crises d'hémoptysie. Des instants, sa raison flotte. Quand on veut lui prendre un balai des mains elle se bat pour le garder en disant : « Vous ne l'aurez pas, vaincre ou mourir. » Humour ? Elle lit un livre patriotique et veut partir à la guerre. Au milieu d'une lettre elle écrit : « Je ne puis tenir ma plume, je ne sais trop ce que je vous dis... » Elle confond le « tu » et le « vous ». Quand M^{gr} Foricade, devenu archevêque, lui demande un autographe pour le pape, elle s'y reprend de nombreuses fois, il faut sans cesse la corriger.

On essaie toujours, au milieu de ses souffrances et de ses égarements, d'obtenir des lumières pour authentifier le culte de Lourdes. Un texte conservé d'elle dit seulement :

La bonne Mère vint sur la Terre pour dire : « Je suis l'Immaculée. »

Il n'y a plus la Conception. Souvenirs balayés ? Réflexion nouvelle ? Elle écrit aussi, inconscient aveu de son inconscience puérilité :

ON DIRAIT QU'ELLE EST VENUE CONFIRMER LA PAROLE DE NOTRE SAINT-PÈRE.

Pendant une année pleine, elle ne quitte plus son lit, qu'elle a baptisé sa chapelle. Elle a en plus une tumeur au genou. C'est une grabataire d'une trentaine d'années. Elle fabrique des petits autels comme dans son enfance. Elle glisse, comme l'écrit Laurentin : « [...] dans une nouvelle enfance [...] » Nouvelle ? L'a-t-elle jamais quittée ? Elle a des idées fixes : « Ce qui me contrarie c'est ce petit enfant de cœur qui n'agit jamais la sonnette. » Elle colorie des images pieuses. Elle ressasse : « Je suis bonne à rien [...] J'aurais tant aimé faire un emploi ! »

Ses derniers mois seront atroces.

Elle crie au cardinal Veillot :

Dites aux prêtres de ne pas me parler de la souffrance. Qu'ils n'en parlent pas ! Ils ne savent pas ce que c'est !

Douleurs physiques sans arrêt, âme sans repos. Que veut dire cette confiance au milieu d'une crise d'asthme :

C'est douloureux de ne pouvoir respirer, mais c'est bien plus pénible d'être torturée par des peines intérieures. C'est terrible !

Elle fond en larmes :

Si vous saviez tout ce qui se passe en moi !

Elle prie saint Joseph de lui donner une bonne mort, elle refuse les neuvaines pour sa santé. C'est le martyr.

Que le bout est long à venir.

Dois-je glisser à cet endroit qu'on a jamais hospitalisé Bernadette Soubirous durant ses années de maladie ?

Quand elle sent la fin proche, elle demande qu'on ôte de sa chambre tous les ornements, à l'exception du crucifix.

Je n'aurai jamais cru qu'il faut tant souffrir pour mourir.

Elle meurt le 16 avril 1979, avec le crucifix à la main, QU'ON LUI AVAIT ATTACHÉ.

Quand on lui avait montré les photos de la grotte aménagée en 1876, elle avait dit, consternée et attristée :

Oh ! ma pauvre grotte ! [...] Je verrai la Sainte Vierge au ciel, ce sera plus beau.

Elle n'avait pas dit : je reverrai.

Puisse-t-elle au moins, si Vierge il y a, l'avoir vraiment vue au ciel...

MES EXPLICATIONS

Tentative d'essai analytique

Alors, pour Bernadette Soubirous, ces apparitions, c'était quoi ? Merveilleuse question.

Retournons en février 1858.

Bernadette est une enfant de 14 ans au développement physique retardé. Tous les témoignages concordent sur ce point : on lui donne entre 11 et 12 ans. Sa taille ne dépasse pas 1,40 m. Elle est de constitution malade, frappée par le choléra en automne 1855, elle est sujette à des crises d'asthme permanentes, qui se manifestent la nuit. Surtout au « cachot ». Bernadette dort mal, Bernadette dort peu.

LES INSOMNIES

Dans *l'Express* du 12 octobre 1984, Loic Caradec, navigateur solitaire raconte :

[...] Si la journée était moins propice aux accès du sommeil, la nuit en revanche, s'escortait d'hallucinations. Elles apparurent vers le quatrième jour. Et la première qui se manifesta m'impressionne encore : une vache et une 305 Peugeot sur mon pont ! Pis, leur présence à ce moment ne me surprit pas. Je me dis seulement : « Il faudrait quand même qu'ils les débarquent avant l'arrivée. » Ils ? Ceux qui m'avaient fait cette farce. Au dixième jour, quand enfin le soleil apparut, je pus m'allonger sur la couchette. J'entendis alors des bruits de manœuvre sur le pont [...] et les voix de mes deux amis, François Boucher et Paul Ayasse ! À les écouter ; ils en mettaient un coup et s'occupaient à régler le bateau. Je m'endormis, serein, sachant « Royale » en bonnes mains. Environ une demi-heure plus tard, François passa la tête dans la descente et dit : « Voilà le bateau marche bien, le pilote est réglé. On va te laisser. On a d'autres copains à aider.

À bientôt ! – À bientôt, merci. » Et je me rendormis. Quand une heure plus tard je remontais sur le pont il n'y avait personne, évidemment. Personne, mais la sensation très nette que quelqu'un était passé par là. C'est alors que j'ai paniqué ! Jusque-là, j'avais accepté les hallucinations et les rêves, les intégrant au monde réel ! Je sentais que mon esprit dérapait, mais je tolérai le phénomène pour avoir la paix, car je savais pouvoir reprendre mon contrôle, lorsque j'en avais besoin ; pour manœuvrer, par exemple. Dans ce cas, j'en appelais à la mémoire et au raisonnement. Ce qui donnait ceci : « Ce type couché sur le pont, à l'avant, est-il réellement à bord ? »

Non, voyons, je participe à une épreuve en solitaire... Ce type n'existe pas, ce n'est qu'un sac à voile, je peux marcher dessus... Je parvenais à ramener mon esprit sous la conduite de ma volonté [...] Néanmoins, je pris vraiment peur après la « visite » de François Boucher, car j'ai réalisé que j'avais, durant ce laps de temps, littéralement abandonné mon bateau [...] J'avais cessé de contrôler les dérapages de mon esprit. En fait, j'ai admis que, par moments, ce n'était plus moi qui commandais dans ma tête. Et j'ai soudain redouté de me retrouver à la merci de moi-même, pressentant que j'étais peut-être capable de n'importe quoi, y compris de me jeter volontairement à l'eau. Sans même m'en apercevoir. Le jeu allait vraiment trop loin, il fallait me résigner à arrêter le bateau pour dormir trois ou quatre heures [...] J'ai pu rechargé mes batteries et très vite, un sommeil réparateur en tranches de 20 minutes a tout remis en ordre...

Je garde de cette épreuve une impression étrange : vache, voiture, passagers clandestins [...] tout cela reste très présent dans ma mémoire. Comme des faits réels.

Peut-on dire mieux ? La lucidité sur lui-même de Caradec renvoie bien sûr aussi à Catherine Labouré et sa rencontre dans la chapelle de la rue du Bac avec la Vierge, pour ce qui est des rêves. Pour ce qui est des hallucinations, nées des insomnies, elles éclairent celles de Bernadette Soubirous.

Le manque de sommeil, source de troubles, n'est plus une nouveauté depuis longtemps. À l'époque de Bernadette, c'était encore une inconnue. Et je relève que le mot « hypnagogique », qui évoque les phénomènes précédant ou suivant le sommeil, telles les hallucinations, date, d'après *Le Robert*, de 1861.

En 1896, à l'Université de Iowa, aux Etats-Unis, des expériences avaient eu lieu avec des volontaires à qui on imposait des veilles prolongées. Résultats : « Ils répondaient à des questions qu'on n'avait pas posées et poursuivaient des discussions imaginaires. » On sait maintenant qu'après deux jours d'insomnie totale, l'indole, qui est un poison de la même famille que le célèbre LSD 25, apparaît dans le sang. Le manque de sommeil est un hallucinogène. Car il nous vole nos rêves. Et si nous avons besoin de sommeil, qui est une réparation physique, nous avons besoin de rêves, qui sont une réparation psychique. Est-il utile de revenir au vieux et tenace Freud qui a démontré que c'est dans les périodes de rêve que se libèrent les conflits affectifs talonnés, meurtris, dans notre inconscient ? Moi, qui suis un grand rêveur, je l'avais pressenti dès mon enfance. N'étant pas, dieu merci, d'un parfait équilibre, que serais-je sans rêves ? J'en frémis d'avance.

Les choses sont claires. S'y ajoute, touchant Bernadette, une autre information : les grands insuffisants respiratoires sont familiers des mauvaises nuits. Les asthmatiques, entre autres. La pauvre Bernadette était le cas exemplaire d'un sujet auquel les insomnies créaient des psychoses hallucinatoires. Si on avait pu lui faire absorber des hypnogènes, elle n'eut peut-être jamais vu la Vierge, et Lourdes serait connue, sans que l'humanité en souffrit pour autant, pour son lac ravissant.

Remontons les années, car il faut tout comprendre. Souvenons-nous des premières années.

LA PREMIÈRE ENFANCE

Ce n'est encore qu'un nourrisson lorsque sa mère, ne pouvant plus la nourrir par suite d'un accident à la poitrine, la confie à Marie Laguës qui devient sa nourrice.

Bernadette est alors dans la période la plus vulnérable du bas âge. Les travaux de Siri Naes, d'Oslo, ont détecté que c'était entre le quatrième et le quinzième mois qu'une frustration affective maternelle pouvait avoir des effets handicapants sur le développement psychomoteur d'un enfant.

Une carence de soins maternels pendant cette période risque de stopper le développement psychique de l'enfant et faire de lui un demi-arriéré.

Il ne s'agit pas d'une fatalité, mais d'un terrain favorable, d'une possibilité plus forte de risques. Si un enfant que l'on frustre du sein coutumier retrouve avec le sein nourricier nouveau une forte et généreuse relation affective, l'angoisse sera courte, et la substitution peut s'opérer sans dégât. Hélas pour Bernadette, le choix de la nourrice est déjà porteur de conflits. Sa nourrice ne s'occupe d'elle que parce qu'elle vient de perdre son propre bébé. Il lui faut satisfaire à ses montées de lait. Elle se fait traire par Bernadette. Le bébé étranger, c'est aussi un intrus. Qu'elle se l'avoue ou non.

Dans ces conditions, on peut parfaitement imaginer que le bébé ait fait, pour parler savamment, une « dépression anaclitique sous forme d'anorexie ». Est-ce une hypothèse hasardeuse, gratuite ? La petite taille de Bernadette, et, semble-t-il, d'après des confidences recueillies par Zola, une puberté tardive vont dans ce sens.

L'enfant retrouve sa mère le 1^{er} avril 1846 – à 27 mois. Entre-temps, sa mère a accouché d'un autre bébé qui mourra d'« étiolement ». Je passe sur les conséquences d'une malnutrition permanente. Sur neuf enfants mis au jour, cinq n'atteindront pas 10 ans.

Ce que découvre la petite fille, qui n'a pas encore deux ans, comme ambiance familiale est désastreux. Les affaires du père sont catastrophiques, il s'est – ah, Zola ! – réfugié dans les cartes et le vin... Bernadette grandit. Des frères et sœurs naissent, qu'ils subsistent ou non. C'est l'aînée.

GRANDE SŒUR, CHARGE D'AÎNÉE

Au fil des ans, c'est Bernadette sur laquelle de plus en plus de charges, de plus en plus de responsabilités vont reposer. Elle les assumera avec courage, sans rechigner. Car Bernadette est bonne. Mais ça ne se passe pas non plus sans conséquences. Toute chose agit sur un esprit qui se forme, sur une âme qui se cherche. Des statistiques parues dans la revue française de psychanalyse révèlent que dans les familles de trois enfants au moins, ce sont les aînés qui de loin arrivent en tête des « mentalement fragiles », les benjamins étant loin derrière. Tout cela a un sens évident.

Imaginons bien. Lorsque son père a l'accident qui le rend borgne, accélérant sa déchéance, Bernadette a 10 ans. Sa mère décide de travailler à l'extérieur. La sœur aînée va devoir s'occuper de trois petits, dont le dernier, Justin, qui a un an ! Que peut-elle faire, la pauvre ? L'abbé Laurentin évoque fort justement cette période :

Lorsque Justin pleure de faim, la grande sœur l'emmène et s'enquiert du champ où sa mère « dépique » le blé, rentre le grain ou ramasse le maïs, suivant la saison.

Et l'asthme de plus en plus.

L'ASTHME

Alors, l'asthme, déjà évoqué pour les insomnies ?

En voilà bien une maladie à caractère psychosomatique, non ? *Dans L'Homme et l'esprit*, d'André Sauret, ouvrage spécialisé, l'auteur s'attache aux crises d'un de nos plus illustres écrivains dont l'enfance fut douloureuse :

L'exemple de Marcel Proust suffirait à prouver qu'un état psychologique particulier remontant à l'enfance, une sensibilité qu'il est coutume de qualifier de « malade » peuvent s'accompagner de troubles fonctionnels entraînant à la longue des lésions et, ipso facto, la chronicité de la maladie.

À chaque avancée de sa vie Bernadette reçoit des strates douloureuses. Et l'emménagement dans le « cachot » aggraverait tout. Voici comment l'oncle de Bernadette, André Sajous, décrit la pièce :

La chambre était noire, pas saine. Dans la basse-cour il y avait des communs qui débordaient et faisaient l'endroit très infect. Nous y avions le fumier [...] Les Soubirous étaient misérables : deux pauvres lits, un à droite en entrant, et l'autre du même côté plus près de la cheminée. Ils n'avaient qu'une petite malle pour mettre tout leur linge. Ma femme leur prêta quelques chemises. Ils avaient de la vermine. Ma femme leur donnait souvent quelque peu de pain de milloc [...].

Voilà ce que connaît Bernadette au sortir des âges enfantins.

Alors ?

Sans s'attarder à nouveau sur le degré de son intelligence, qui semble avoir été en dessous de la moyenne, sur l'ensemble de son comportement qui restera immature, comme nous l'avons vu, force est de constater qu'à 14 ans, abordant la période des apparitions, l'esprit de Bernadette, ses angoisses, l'asthme et le choléra, les charges qu'on lui inflige, les affections discontinues, la misère matérielle énorme et la misère culturelle qui tient naturellement compagnie, en bonne sœur, à cette dernière, tout cela fait que la jeune bergère, à 14 ans, est bien loin de pouvoir aborder à une conscience adulte de sa personnalité.

Ich bin ich, a dit Hegel. Bernadette ne pouvant, ne sachant comment être, elle va devenir autre.

Ignorante, malade, émotive, rêveuse, le seul champ culturel qu'on lui a offert, elle va entièrement l'occuper. Il n'y a que cela qui satisfasse ses rêveries et ses émotions : les pratiques religieuses, une relation permanente, profonde, avec ce qu'on lui a appris du ciel. Elles tourneront vite à la maniaquerie, ces pratiques : manipulation incessante du chapelet qu'elle ne quitte jamais, fabrication de petits autels, et les prières, les prières, et Marie, et Marie.

Ô Marie, conçue sans péché, mère de Notre Seigneur Jésus-Christ et notre mère, pénétrés de la plus vive confiance en ton intercession toute puissante et efficace que tu as si souvent manifestée par ta médaille miraculeuse, nous te supplions de nous obtenir les grâces et faveurs que nous demandons, si cela peut nous aider à grandir dans l'amour de Dieu et de nos frères. Amen.

Et tous les soirs avant de s'endormir :

Ô Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.

Et l'abbé Ader, à Bartres, qui lui parlait de la Salette et qui la voyait, la pauvre, sous l'image de Mélanie Calvat !

Et la première communion qu'elle ne peut atteindre :

Ah ! cette première communion, autant voulue que Catherine Labouré. Si pour la majorité des enfants à qui on l'organise, la première communion est une jolie fête et un joyeux souvenir, pour les jeunes mystiques, c'est l'apogée des amours enfantines de Dieu. Cela fait plusieurs années que Bernadette en est frustrée. Cela fait plusieurs années qu'elle a vu les autres petites filles de son âge revêtir la robe blanche et porter le cierge en procession. Cette glorieuse journée lui est encore refusée. Et pourtant elle sait bien qu'au fond de son cœur sont religieusement déposées, en attente, les aspirations qui la rendraient, peut-être plus que d'autres, digne de recevoir l'eucharistie.

Elle a entendu, destinées à d'autres, les exhortations du curé :

Il y a onze ou douze ans AU PLUS, peu après votre naissance, on vous apporta à l'église pour recevoir la grâce du baptême.

Douze ans, l'âge maximum. Douze ans lui sont passés, et treize ans. Et voilà quatorze ans. Elle n'est toujours pas prêle. Elle ne sait toujours pas le catéchisme qui convient. Elle est toujours exclue. Quelle blessure ! Où est l'issue ? Où est l'espérance ? Ne se sent-elle pas coupable ? « La plus grande épreuve pour un homme, c'est de ne pas savoir si sa souffrance est une maladie ou un péché », a dit Kierkegaard. Oui, peut-être que son incapacité à apprendre et qui la rejette, c'est la trace du péché. C'est peut-être en soi un péché. Comment exister aux yeux des autres, comment se purifier ? Cette vague et obsédante notion du péché, elle qui n'en connut pas, la hantera. Toute sa vie. En 1877, adulte toujours enfant, elle confiera à une religieuse, sœur Callery, sa joie après avoir entendu le sermon d'un prêtre, l'abbé Fèbvre, qui avait dit : « Lorsqu'on ne veut pas faire de péché, on n'en fait point. »

- *Oui, j'ai entendu, répondit sœur Callery, et alors ?*
- *Alors, je n'ai jamais voulu commettre un péché, donc je n'en ai pas commis !*

Deux années avant qu'elle ne meurt !

Oui, tout se ligue, que cela plaise ou non, pour que l'on diagnostique, à la veille des apparitions, en février 1858, chez la jeune Bernadette Soubirous, 14 ans, un état à caractère schizophrénique. Le mot est lâché, je ne le retiens pas.

Et qu'il me soit permis de reproduire intégralement ce paragraphe, tiré d'un ouvrage cité précédemment :

Dans beaucoup de cas, la crise est précédée par des schizoïdes qui permettent à l'individu de mener une vie quasi normale en apparence, et qui ne constituent qu'une accentuation de ses particularités caractérielles. La prédisposition à la schizophrénie semble, en effet, inscrite dans la personnalité psychique de l'individu, dès son plus jeune âge. Il apparaît songeur, renfermé, sujet à des impulsions irraisonnées [...] Au début de cette évolution, l'adolescent « décroche » au point de vue scolaire. Il reconnaît lui-même avoir de plus en plus de mal à se concentrer, à maintenir son attention. Ses bizarreries deviennent plus nombreuses. Il sourit sans raison. Sa sexualité est perturbée. Il arrive que l'adolescent lutte instinctivement contre la dépersonnalisation qui le menace. Il s'attache alors à une idée, à UN CONCEPT RELIGIEUX, un système philosophique autour duquel il tente, en somme, de se rassembler¹.

En témoignent ces confidences d'une jeune schizophrène :

Maintenant, je suis dans l'autre vie, dans l'autre monde, dans lequel je vois parfois des anges [...] Je ne voudrais pas me retirer de la vie réelle, mais quelque chose m'entraîne, qui est plus fort que moi. Je me dédouble [...]¹.

En témoignent les confidences de Bernadette Soubirous, faites en août 1859 à deux interlocuteurs, Dominique Mariote et Paul de Lajudie :

- *Pourquoi vous défendait-on d'aller à la grotte ?*
- *Parce que tout le monde me suivait.*

1. André Sauret, « Les délires chroniques » dans *L'Homme et son esprit*, 1967.

- *D'où vient que vous n'y allez plus maintenant ?*
- *Oh ! C'est qu'alors j'étais beaucoup poussée.*
- *Vous étiez beaucoup poussée ?*
- *Oh ! oui, j'étais beaucoup poussée !*
- *Et qu'est-ce qui vous poussait ?*
- *JE NE SAIS PAS, MAIS J'ÉTAIS POUSSÉE ET JE NE POUVAIS PAS ME RETENIR*

Que puis-je ajouter ? Ai-je fait le tour de la question des apparitions à Lourdes ?
Le tour, non. Mais je crois avoir bien épié la question en question.

Car enfin, quoi, tout cela paraît bien simple.

Peut-on imaginer que sous prétexte que Loïc Caradec ait vu une 305 Peugeot sur le pont de son bateau, celui-ci, « La Royale » devienne un lieu de pèlerinage pour les usines de Sochaux ?

1. *Ibid.*

ANNEXE I

Interrogatoire du commissaire Jacomet

Lourdes

INTERROGATOIRE DU COMMISSAIRE JACOMET

Jacomet : – *Tu t'appelles ?*

Bernadette : – *Bernadette.*

Jacomet : – *Bernadette comment ?*

Bernadette : – *... Soubirous.*

Jacomet : – *Ton père ?*

Bernadette : – *François.*

Jacomet : – *Ta mère ?*

Bernadette : – *Louise.*

Jacomet : – *Louise comment ?*

Bernadette : – *Soubirous.*

Jacomet : – *Non, je te demande le nom d'avant, son nom de jeune fille.*

Bernadette : – *Castérot.*

Jacomet : – *Ton âge ?*

Bernadette : – *13... ou 14 ans.*

Jacomet : – *C'est 13 ou 14 ?*

Bernadette : – *Je ne sais pas.*

Jacomet : – *Tu sais lire... écrire ?*

Bernadette : – *Non, monsieur.*

Jacomet : – *Tu ne vas pas à l'école ?*

Bernadette : – *Pas souvent.*

Jacomet : – *Que fais-tu donc ?*

Bernadette : – *Je garde les petits frères.*

Jacomet : – *Tu vas au catéchisme ?*

Bernadette : – *Oui, monsieur.*

Jacomet : – *Tu as fait ta communion ?*

Bernadette : – *Non, monsieur.*

Jacomet : – *... Et alors, Bernadette, tu vois la Sainte Vierge ?*

Bernadette : – *Je ne dis pas que j'ai vu la Sainte Vierge.*

- Jacomet : – *Ah bon ! Tu n'as rien vu !*
- Bernadette : – *Si quelque chose, j'ai vu !*
- Jacomet : – *Alors qu'as-tu vu ?*
- Bernadette : – *Quelque chose de blanc.*
- Jacomet : – *C'est quelque chose ou quelqu'un ?*
- Bernadette : – *Cela [Aquero] a la forme d'une petite fille.*
- Jacomet : – *Et cela ne t'a pas dit : « Je suis la Sainte Vierge ? »*
- Bernadette : – *Cela ne me l'a pas dit.*
- Jacomet : – *Tiens, c'est pourtant ce qu'on dit en ville. Il paraît même que ça s'imprime dans le journal...*
– *Quel jour l'as-tu vue pour la première fois ?*
- Bernadette : – *Le jour du marché de Tarbes !*
- Jacomet : – *Bon ! jeudi 11 février. Et comment ça s'est passé ?*
- Bernadette : – *Jeanne Baloume vint me chercher pour aller ramasser des os...*
- Jacomet : – *Et quand tu as vu, tu étais où ?*
- Bernadette : – *Au bord du canal du moulin... pour passer l'eau.*

Jacomet : – *Et alors ?*

Bernadette : – *Les autres drôles (eras aoutos drolos) ont passé l'eau.*

Jacomet : – *Et toi, tu as vu quelque chose ?*

Bernadette : – *J'ai entendu dans la ronce (sega) un bruit comme un coup de vent (uo rumor coumo u cop de bént).*

Jacomet : – *Et tu as vu ?*

Bernadette : – *Uo sarrot de brancos que anaouen (Un amas de branches qui remuaient).*

Jacomet : – *Et alors ?*

Bernadette : – *Alors j'ai vu Cela [Aquero].*

Jacomet : – *Il y avait d'autres filles avec toi quand tu as vu ?*

Bernadette : – *Oui, monsieur.*

Jacomet : – *Elles ont vu ?*

Bernadette : – *Non, monsieur.*

Jacomet : – *Comment le sais-tu ?*

- Bernadette : – *Elles me l'ont dit.*
- Jacommet : – *Mais enfin, cette dame !... Euh ! cette fille, elle est habillée ?*
- Bernadette : – *Une robe blanche serrée par un ruban bleu, un voile blanc sur la tête et une rose jaune sur chaque pied... un chapelet à la main.*
- Jacommet : – *Elle a des pieds ?*
- Bernadette : – *La robe et les roses les cachent, sauf les doigts.*
- Jacommet : – *Elle a des cheveux ?*
- Bernadette : – *On les voit un peu (drin) ici (Bernadette porte les doigts aux tempes où elle trace deux lignes obliques et symétriques).*
- Jacommet : – *Et tu sais qui c'est ?*
- Bernadette : – *Non, monsieur.*
- Jacommet : – *Elle est belle (bero) ?*
- Bernadette : – *Oh oui, monsieur, bien jolie (beroï).*
- Jacommet : – *Belle comme qui ?... Comme M^{me} Pailhasson, comme M^{lle} Dufo ?*
- Bernadette : – *No poden pas hé (Elles ne peuvent pas y faire).*

Jacomet : – *Quel âge a-t-elle ?*

Bernadette : – *... jeune.*

Jacomet : – *Et comment t'est-elle apparue ?*

Bernadette : – *Je vous ai déjà dit.*

Jacomet : – *Tu t'es mal expliquée...*
– *Alors maintenant, M^{me} Milhet t'a prise chez elle et te dit ce que tu dois faire.*

Bernadette : – *Non, hier, je suis rentrée à la maison.*

Jacomet : – *Pourquoi ?*

Bernadette : – *Ma tante n'a pas voulu que je revienne chez elle.*

Jacomet : – *Elle t'a donné beaucoup d'argent, M^{me} Milhet ?*

Bernadette : – *Pas d'argent.*

Jacomet : – *Tu es bien sûre ?*

Bernadette : – *Oui, monsieur, bien sûre.*

Jacomet : – *À qui as-tu raconté en premier ce que tu as vu ?*

Bernadette : – *Aux autres drôles.*

Jacomet : – *Qui ça, déjà ?*

Bernadette : – *À ma sœur Marie, en nous retirant, puis à Jeanne, l'après-midi.*

Jacomet : – *Et qu'est-ce qu'elles ont dit ?*

Bernadette : – *Elles se sont moquées de moi.*

Jacomet : – *À qui en as-tu parlé ensuite ?*

Bernadette : – *À ma mère (maï), le soir.*

Jacomet : – *Qu'est-ce qu'elle a dit, maï ?*

Bernadette : – *C'est un rêve, il ne faut pas y retourner.*

Jacomet : – *À qui as-tu parlé encore ?*

Bernadette : – *À ma tante Romaine, en même temps.*

Jacomet : – *Qui c'est ça, tante Romaine ?*

Bernadette : – *Elle loge au-dessus de nous.*

Jacomet : – *Ah oui ! Romaine Sajous. Et qu'a-t-elle dit, tante Romaine ?*

Bernadette : – *C'est une illusion.*

Jacomet : – *À qui l'as-tu dit encore ?*

Bernadette : – *À Cyprine, dimanche après les vêpres.*

Jacomet : – *Cyprine comment ?*

Bernadette : – *... Gesta*

Jacomet : – *Et les sœurs, tu en as parlé aux sœurs ?*

Bernadette : – *À la supérieure, et à la sœur qui nous fait la couture.*

Jacomet : – *Et elles t'ont dit ?...*

Bernadette : – *Il ne faut pas t'arrêter à cela. Tu as rêvé.*

Jacomet : – *Eh bien oui, ma fille, tu as rêvé...*

Bernadette : – *Non, j'étais bien réveillée.*

Jacomet : – *Tu as cru voir.*

Bernadette : – *Non, monsieur, j'ai vu Aquero plusieurs fois, je ne peux pas toujours me tromper.*

Jacomet : – *Si ! Ton imagination s'est montée. Tu m'as bien dit que les autres n'avaient rien vu. Elles ont des yeux, elles aussi.*

- Bernadette : – *Je ne sais pas expliquer, mais je suis sûre d'avoir vu.*
- Jacomet : – *Écoute, Bernadette, tout le monde rit de toi, tout le monde dit que tu te trompes, que tu es folle. Dans ton intérêt, il ne faut plus retourner dans cette grotte.*
- Bernadette : – *J'ai promis d'y aller pendant quinze jours.*
- Jacomet : – *À personne tu as promis, puisque tu t'es trompée. Allons ! Tu vas être raisonnable, tu vas me promettre, à moi, de ne plus y retourner*
– *Eh bien, Bernadette, je t'ai écoutée jusqu'au bout, bien patiemment. Mais, ton histoire, je la connaissais d'avance et je sais qui te l'a soufflée.*
- Bernadette : – *Monsieur, je ne sais pas de quoi vous parlez.*
- Jacomet : – *Eh bien, je vais être clair. Qui t'a appris l'histoire de la demoiselle blanche de Massabielle ? Et qui t'a fait de belles promesses si tu la répétais.*
- Bernadette : – *Personne.*
- Jacomet : – *Et qui, après cela, raconte que c'est la Sainte Vierge ?... Voyons, tu ferais mieux de le dire, puisque je le sais. Je te le demande seulement pour voir si tu vas enfin être franche.*
- Bernadette : – *Monsieur, j'ai dit la vérité.*

- Jacomet : – *Non, tu mens... Et je vais être clair. Si tu avoues, j'arrange cela en famille, et tu n'en entendas plus parler. Sinon, je te dresse un procès-verbal.*
- Bernadette : – *Monsieur, faites comme vous voudrez.*
- Jacomet : – *Récapitulons :*
« Je me nomme Bernadette Soubirous, âgée de 13 ou 14 ans. Le 11 février, jour du marché de Tarbes, Jeanne Baloume vint me chercher... La Sainte Vierge m'est apparue... »
- Bernadette : – *Je n'ai pas dit la Sainte Vierge.*
- Jacomet : – *Bon... une fille habillée de blanc, âgée de 20 ans.*
- Bernadette : – *Non. Je n'ai pas dit 20 ans.*
- Jacomet : – *Belle comme M^{me} Pailhasson.*
- Bernadette : – *Non, j'ai dit plus belle que toutes ces dames que vous avez dit.*
- Jacomet : – *Que les cheveux tombaient en arrière comme un voile.*
- Bernadette : – *Non... les cheveux, c'est à peine si on les voit.*
– *...Vous m'avez tout changé.*
- Jacomet : – *Si ! tu m'as dit cela.*

Bernadette : – *Non, monsieur.*

Jacomet : – *Si !*

Bernadette: – *Non !*

Jacomet : – *Tu fais courir tout le monde après toi, tu veux devenir une petite p...*

Bernadette : – *Je ne dis à personne d’y aller.*

Jacomet : – *Oui, tu es bien contente de te faire voir.*

Bernadette : – *Non, j’en suis fatiguée.*

Jacomet : – *Eh bien, si tu en es fatiguée, dis que tu n’as rien vu.*

Bernadette : – *Mais, j’ai vu !*

Jacomet : – *Écoute-moi Bernadette, j’ai écouté tes histoires, supporté tes entêtements. Une dernière fois : vas-tu avouer ?*

Bernadette : – *Monsieur, je vous ai dit la vérité.*

Jacomet : – *Écoute bien, Bernadette : tu t’es mise dans un mauvais cas. Je veux bien arranger ça entre nous, en famille, mais à une condition : reconnais que tu n’as rien vu.*

Bernadette : – *Monsieur, j’ai vu, je ne peux pas dire autrement.*

Jacomet : – *Du moins, tu vas me promettre de ne plus revenir à la grotte.
C'est ta deuxième chance.*

Bernadette : – *Monsieur, j'ai promis d'y revenir.*

Jacomet : – *Alors, tu l'as voulu. J'envoie chercher les gendarmes. Tu vas
aller en prison.*

ANNEXE II

Les enseignements à Bernadette Soubirous

Lourdes

LES ENSEIGNEMENTS À BERNADETTE SOUBIROUS

PRATIQUES POUR HONORER LA SAINTE VIERGE

- Prononçons souvent le saint nom de Marie : saint Bonaventure assure qu'on ne le fait jamais sans fruit.
- Demandons matin et soir à Marie sa bénédiction maternelle ; c'était la pratique de saint Stanislas.
- Recourons à Marie dans tous les périls et dans toutes les tentations, selon le conseil de saint Bernard.
- À l'exemple de saint Henri, visitons souvent quelques chapelles dédiées à la mère de Dieu.
- Comme sainte Thérèse, mettons sous la protection de la mère de Dieu tout ce que nous faisons, tout ce que nous entreprenons, l'établissant dame et maîtresse de tout ce qui nous appartient.
- Ayons dans notre chambre une image et sur nous une médaille de la Sainte Vierge.
- Plaisons-nous à orner de fleurs les autels et les images de la mère de Dieu, à l'exemple de saint Bernardin, qui obtint, par cette pratique, des grâces signalées.

- Ne passons aucun jour sans payer à Marie au moins un léger tribut d'hommage.
- Récitons fréquemment l'office de l'Immaculée Conception, c'était la grande dévotion de saint Anselme.
- Célébrons avec piété toutes les fêtes de la très Sainte Vierge, nous y préparant par quelques mortifications, par un redoublement de ferveur, par une pensée plus habituelle à Marie, par une neuvaine dans laquelle nous l'honorons chaque jour par quelques-uns de ces titres :
 - Mère de Dieu
 - Reine des anges et des hommes
 - Notre Mère
 - Notre modèle
 - Notre avocate
 - Notre bienfaitrice
 - Notre libératrice
 - Mère de douleurs
 - Notre refuge pendant la vie et à l'heure de la mort.

ANNEXE III

**Extraits de l'interview de l'abbé Laurentin
 Lourdes**

EXTRAITS DE L'INTERVIEW

DE L'ABBÉ LAURENTIN

Le 9 décembre 1983

L'auteur sort un document sur la médaille miraculeuse de la rue du Bac.

Laurentin : *Ah ça... C'est l'histoire des médailles, là... [il rit] la médaille diabolique !*

L'auteur : *Il y fait mention qu'au moment des apparitions dans la grotte Bernadette portait la médaille... des apparitions à Catherine Labouré, en 1830.*

Laurentin : *Alors là... ce n'est pas évident, on ne sait pas, ça... je crois qu'on ne sait pas... on ne pense pas qu'elle portait... il me semble que je me rappellerais... je n'ai rien vu là-dessus... on lui a souvent posé la question : « Est-ce que la Vierge était comme celle de la rue du Bac ? » Oui, mais il n'y avait pas les rayons comme ça dans les mains... la Vierge a ouvert les mains deux fois au début des apparitions et au moment où elle disait : « Je suis l'Immaculée Conception. » Mais que Bernadette ait porté la médaille, je ne pense pas... on le saurait... on l'aurait su... je ne vois pas comment on aurait pu m'échapper... Où est-ce qu'ils disent ça ? Ils le disent, qu'elle l'avait ?*

L'auteur, lisant : *La médaille miraculeuse est universellement connue. Mais on ignore souvent que les apparitions de la chapelle de la rue du Bac ont préparé les grands événements de Lourdes. « La Dame de la grotte m'est apparue telle qu'elle est représentée sur la médaille miraculeuse. », a déclaré sainte Bernadette qui portait sur elle la médaille de la rue du Bac.*

Laurentin : *C'est quand même une représentation un peu facile... parce qu'en fait, on lui a demandé 36 fois, parce que tout le monde pensait à la médaille miraculeuse... « Mais est-ce qu'elle était comme ça, comme sur la médaille ? » Et elle disait : « Oui... enfin... mais pas les rayons comme ça. » Elle trouvait une ressemblance, une analogie... mais enfin, vous voyez, en marquant les différences... voyez... mais qu'elle portait la médaille, ça m'étonne. Elle avait un chapelet, mais elle ne portait pas de médaille... elle ne portait pas de médaille.*

L'auteur : *Aussi, ce document signé de la chapelle de la Médaille miraculeuse avec permission de l'ordinaire¹ est sujet à caution...*

Laurentin : *Ça m'étonne... faudra que je leur en parle... mais est-ce que j'ai un trou de mémoire ?... Je ne vois pas comment...*

1. L'évêque en tant que pouvoir de juridiction.

L'auteur : *Comment expliquez-vous que le dogme de l'Immaculée Conception ait attendu le XIX^e siècle pour être proclamé ?... et que pendant des siècles et siècles l'Église, qui avait consacré la mère de Jésus comme étant la Vierge...*

Laurentin : *... Mère de Dieu...*

L'auteur : *Pouvez-vous m'expliquer quelle a été l'origine de cette démarche de l'Église pour arriver à...*

Laurentin : *C'est une histoire qui est très longue. Mais enfin, si vous voulez en gros... on a commencé à se poser la question de l'origine de Marie et de sa sainteté parfaite à partir de la fête de la Conception qui a été fondée en Orient et qui est atterrie en Occident beaucoup plus tard.*

Mais à l'origine ? Le mot « conception » est un mot très ambigu qui était très sujet à confusion. Si bien qu'on a commencé à dissenter de cette affaire dans des conditions extrêmement ambiguës et souvent fâcheuses. Les premiers écrits... comme la fête au fond s'est répandue réellement au XII^e siècle... avant, il y avait des tout petits antécédents ici ou là, dans un monastère... en Angleterre, en fin du XI^e siècle... Puis ça avait été supprimé... Et c'est dans le XII^e que ça se répand et vraiment à ce moment on parlait de cette conception sans savoir qu'en dire, alors ça a déclenché beaucoup de confusion, des controverses, et personne n'y comprenait rien au XIII^e.

Il a fallu qu'un nommé Dinscot éclaircisse un peu, élucide la question, pour dire que ça n'avait de sens que comme une présentation, une grâce... Marie n'est pas pure par nature, mais par grâce... Et que c'était un fruit de la rédemption... Alors, à partir de là, les opinions se sont retournées, mais la controverse a duré des siècles. Elle a été extrêmement violente. Les papes voulaient calmer la controverse avant d'y voir clair ensuite. Et c'est en 1854, après les grandes controverses des XVII^e et XVIII^e siècles, que Pie IX a défini cela. Remarquez... c'est un dogme qui est le plus périphérique des dogmes. En ce sens, que les saints qui n'ont pas cru, comme saint Bernard¹, qui était contre, saint Thomas d'Aquin, on ne les a pas décanonisés à cause de ça... On a dit, bon, ils ont commis une erreur... un point... bien que saints, ils n'ont pas été lucides sur ce point-là, mais... ils n'en sont pas moins des saints... vous voyez... c'est important parce que ça peut avoir des conséquences œcuméniques... qu'on ait une certaine compréhension pour la difficulté des Orientaux... la fête vient de chez eux, mais depuis que le pape l'a définie, et même un peu avant, ils ont des flottements...

L'auteur : *Comment expliquez-vous que ce soit quatre mois après le dogme que Bernadette ait l'apparition de l'Immaculée Conception ?*

1. Si l'abbé Laurentin parle bien de saint Bernard, abbé de Clairvaux, il semblerait alors que celui-ci ait eu plusieurs positions, à en juger par les extraits que je cite de lui dans mon chapitre « Les métamorphoses de Marie ».

Laurentin : *Bernadette disait, dans sa lettre au pape, qu'elle a écrite sur son lit de malade : « On dirait qu'elle est venue vous confirmer ce que vous avez dit. » On dirait que. Heureusement qu'elle a pris cette formule nuancée, parce que ce qu'a dit le pape dans son ordre d'infailibilité n'a pas tellement besoin de confirmation. Je crois que c'est une formule... sous une forme paradoxale... dont certains ont tiré des tas de conclusions... mais cela nous entraînerait trop loin...*

Chapitre IV

FATIMA

ou la Mère des légions antibolcheviques – 1917

*Sainte Vierge Marie, notre Mère et notre Reine,
qui êtes apparue à Fatima,
et avez promis, si l'on écoute vos demandes,
de convertir la Russie.*

Prière de consécration,
M^{gr} da Silva, 1^{er} évêque de Fatima.

*La menace diabolique, le communisme sans Dieu...
Heureusement, Marie Immaculée a tout pouvoir sur
le serpent infernal.*

Père Castelbranco,
Le Prodige inouï de Fatima.

FATIMA

J'avais envisagé n'étudier que quelques-unes des apparitions de la Vierge, les plus célèbres en France. Sinon, c'est aux kilos qu'il faudrait débiter cet ouvrage. J'ai donc écarté, qu'elles soient reconnues ou non, les apparitions à Guadalupe, en Espagne, en 1323, et celles qui en furent la réplique à cette autre Guadalupe, au Mexique, en 1531, où la colonisation espagnole édifia, sur l'emplacement de 385 pyramides incas détruites, 385 églises catholiques, et celles, pour s'en tenir aux temps modernes, de Pontmain en 1871, de Beaurabaing et Banneux en 1933, de Kérizinen en 1938, d'Amsterdam en 1945, de Garanbandal en 1961, de San Damiano en 1964, du Mont Schiwtschak, en Tchécoslovaquie en 1958, de Palmar de Troya (l'Espagne est également un pays friand...) en 1968, de Zeitoun, en Égypte, la même année, de Shanghai en 1980, de Butaré, au Rwanda, en 1981, de Nairobi en 1984 et, se poursuivant, comme disent les journalistes, à l'heure où j'écris ces lignes, à Medjugorje en Yougoslavie.

Mais l'actualité me réveille et me renvoie au deuxième Lourdes du monde :
Fatima.

Je lis en effet dans la presse qu'Ali Agça, qui tira sur le pape, invoque au milieu de ses divagations la Vierge de Fatima. Il faut dire que quelques semaines auparavant il s'était prétendu le Christ réincarné.

Peu m'importe, de fait, le délire d'Ali Agça et la manipulation policière et politique de ce délire. Ce qui me retient ici, c'est l'attitude des médias et des élites. En octobre 1982, et par la suite nul n'en douta, la « filière bulgare » était évidente. Elle tenait aux propos du fou ou du mystificateur, peu me chaud. Les moindres faits périphériques, les moindres propos ambigus allaient être dérivés sur le fleuve bouillonnant de l'*antibulgarisme*. Aujourd'hui, un immense silence embarrassé pèse sur les langues si agiles voici peu, pâteuses soudainement comme après trop de libations d'un whisky frelaté. Voici continents les *énurésiques* des quotidiens qui informent courageusement et des revues qui enquêtent objectivement.

C'est que s'ils furent tant à croire aux déclarations d'Agça, c'est qu'elles étaient celles qu'ils espéraient. C'est exactement le même phénomène que celui qui conduit à tenir pour évidentes les visites terrestres de Marie. Aussi Ali Agça se renvoie lui-même à la Vierge de Fatima comme une caution aussi imparable que l'était sa dénonciation du chétif bulgare Antonov. Voilà une boucle fermée qui me ravit. La preuve en est que toute la presse, qui n'a jamais écrit « la prétendue filière bulgare », n'écrit pas davantage « la prétendue Vierge portugaise ». Pas même *L'Humanité*. Antonov est peut-être un faux coupable, mais les apparitions à Fatima en 1917 sont celles d'une Vierge authentique. Et c'est bien dans la logique des choses, tenant pour vraies les révélations d'Agça contre les Bulgares communistes, de ne pas renier celles de la Vierge contre les Russes bolcheviques. Que disait sœur Lucia dos Santos, une des voyantes ?

*Si on n'écoute pas le message de Fatima, les bolchevistes sans
Dieu s'empareront de tous les pays du monde sans exception.*

Elle disait cela, ingénument, en 1942, lorsque Von Paulus fonçait sur Stalingrad !

Alors, je me décide de reprendre le collier et d'aller voir de près ce que furent les événements inouïs de Fatima.

Les acteurs en sont trois très jeunes enfants, trois petits bergers du hameau d'Aljustrel, près de Fatima :

- Jacinta Marto, sept ans ;
- Francisco Marto, neuf ans, son frère ;
- et Lucia dos Santos, dix ans, leur cousine.

C'est de cette dernière qu'on tiendra tous les récits officiels, puisque Francisco mourra en 1918 de la grippe espagnole, et Jacinta en 1919 d'une pleurésie purulente. Trois témoins, mais un seul témoignage consigné.

Tous trois gardent ensemble un troupeau de brebis. Ils n'ont jamais été à l'école, ils sont absolument illettrés mais, de familles intensément pieuses, ils connaissent toutes les prières. À chaque angélus, ils récitent leur chapelet. Lucia est particulièrement avancée en la matière. Sa mère, Maria Rosa dos Santos, enseigne le catéchisme aux enfants des environs. Et elle pousse sa fille, elle pousse sa fille ! Tout en filant, elle lui fait répéter des pages entières de l'Ancien et du Nouveau Testament. Elle réussit d'ailleurs. Lucia est surdouée : elle passe sa première communion AVANT d'avoir atteint sept ans. Un petit génie de piété !

Les enfants ont toujours entendu leurs familles les entretenir de miracles comme aussi normaux que l'orage ou la naissance d'un cabri ; et les anges, les saints sont des personnages aussi réels que les enfants riches de Porto ou les généraux de Lisbonne.

L'histoire commence dès juillet 1916.

La voici, telle qu'elle se recoupe dans nombre d'ouvrages officiels, que ce soit *La Merveilleuse Histoire des apparitions de Fatima*, avec l'imprimatur de l'évêque de Bayonne en 1943, ou *Le Prodige inouï de Fatima*, avec celui de l'évêque de Leiria, en 1972.

Nos trois enfants rencontrent dans la montagne...

[...] un jeune homme d'une extraordinaire beauté. Il y avait dans son regard une expression qui n'était pas de cette terre, une douceur infinie et plus qu'humaine [...] il tomba à genoux, inclina contre le roc son front immaculé et répéta par trois fois : « Mon Dieu ! je crois, j'espère, et je vous aime ! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas ! »

Et, s'étant relevé, il ajouta : « Priez ainsi. Les cœurs très saints de Jésus et de Marie se laisseront toucher par votre prière. »

Et le jeune homme se dissout dans l'espace.

Un mois plus tard, au même endroit, nouvelle rencontre. Le jeune homme se présente : c'est l'ange gardien du Portugal !

Que faites-vous là ? Priez, priez, beaucoup. « Priez, priez beaucoup. Les très saints cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde [...] acceptez et supportez avec soumission les souffrances que le Seigneur voudra vous envoyer.

Troisième et – dernière – apparition de l'ange en octobre 1916. Moins loquace, mais plus impressionnant. Il tient en effet dans ses « mains diaphanes » un calice et, au-dessus du calice, planant comme un disque en lévitation...

[...] une hostie d'où tombaient des gouttes de sang étincelait comme la lune dans son plein et les gouttes de sang comme des constellations voilées de brume rouge.

De ces trois apparitions de l'ange, assez extraordinaires cependant, et pas moins crédibles que celles de la Vierge qui suivront et dont ils feront le récit sur-le-champ, les enfants ne parleront pas. Ils n'en disent mot à quiconque, ni les jours mêmes, ni les mois suivants. Ce sera des années plus tard que la mémoire viendra à Lucia, seule survivante. Ces apparitions de l'ange font partie de ces nombreux cas – Catherine Labouré, Mélanie Calvat, etc. – de témoignages ultérieurs que révèlent sur le tard des voyantes déjà célèbres, et qui sont alors interpolés, comme authentiques, dans les récits primitifs.

Il faut dire ici que les apparitions de l'ange ne sont qu'une modeste ouverture aux événements prodigieux de 1917.

13 MAI 1917 – 1^{re} apparition de la Vierge

Les petits, à genoux, ce dimanche-là, récitent leur chapelet, à l'angélus de midi. Soudain, précédée par plusieurs éclairs, une apparition. Une dame dont les traits se précisent. De toute beauté. Laissons la parole aux enfants, telle qu'elle est rapportée par un historiographe *fatimiste*, Pierre Espil :

Elle n'était que lumière depuis le visage suave et d'une extrême jeunesse jusqu'aux pieds nus, translucides et roses, reposant sur un coussin de nuages. Lumière que sa robe qui avait l'éclat des cimes neigeuses quand les effleure le prime rayon du jour. Lumière que son voile qui semblait une de ces nuées d'avril où se joue le caprice doré du soleil. Lumière que ses mains jointes à la hauteur de la poitrine et qui avait la douceur de deux colombes embrassées. Lumière que son chapelet dont les grains paraissaient des étoiles. Lumière, lumière d'aurore que son sourire virginal où rêvait une inexprimable mélancolie.

Je n'ai pu garder sous le coude ce texte rutilant. Voilà le premier miracle ! Trois morveux ne sachant ni lire ni écrire témoignant dans un style aussi précieux, aussi adulte, avec la connaissance infuse de tous les clichés du genre : « visage suave... pieds translucides... prime rayon du jour... caprice doré du soleil... douceur de colombes... étoiles... sourire virginal... inexprimable mélancolie ! » Que voilà un témoignage non suspect d'arrangements, n'est-ce pas ? Ainsi virent les enfants, ainsi ils racontèrent, ainsi on le consigna. Et cela figure dans un livre d'histoire. Officiel. Imprimatur.

Après que les enfants, comme il se doit en pareil cas – bien qu’ayant déjà une bonne expérience du surnaturel – eussent pris peur et que la dame les eut tranquilisés, la discussion s’engagea :

- *D’où êtes-vous, madame ? demande Lucia.*
- *Je suis du Ciel.*
- *Du Ciel ? Et que venez-vous faire ici ?*
- *Je viens vous demander de venir ici six mois de suite, le 13 de chaque mois, à cette même heure. Au mois d’octobre, je vous dirai qui je suis et ce que je désire !*
- *Et moi, est-ce que j’irai au ciel ?*
- *Oui, tu iras au ciel.*
- *Et Jacinta ?*
- *Jacinta aussi.*
- *Et Francisco ?*
- *Lui aussi, mais il faut qu’il récite son chapelet !*
- *Est-ce que la jeune Maria das Névès, décédée dernièrement, est déjà au ciel ?*
- *Oui, elle est déjà au ciel.*
- *Et Amélie ?*
- *Elle est encore au purgatoire.*

Après ces mondanités, l’apparition élève le débat :

- *Voulez-vous vous offrir au Seigneur pour accepter de bon cœur toutes les souffrances qu’il voudra bien vous envoyer, afin de réparer tant de péchés qui offensent la Majesté divine, d’obtenir la conversion des pécheurs, et de faire amende honorable pour tous les blasphèmes et les outrages contre le cœur immaculé de Marie ?*
- *Oui, nous le voulons bien, répond Lucia.*

Et l’apparition alors s’élève et disparaît dans l’espace.

Se passe alors entre les trois enfants un étonnant *remake* de ce qui s’était passé entre Bernadette Soubirous et les petits qui l’accompagnaient. Lucia fait promettre aux autres de ne rien révéler de la Dame.

- *Je vois d’ici que tu vas tout raconter !*
- *Oh ! sois sans crainte, répliquait Jacinta, je saurai bien garder le secret !*

Et comme Toinette trahit sa sœur Bernadette, Jacinta trahit sa cousine Lucia.

Maman, on a vu la Sainte Vierge à Cova da Triã !

Apprenant cela, la mère de Lucia aura la même réaction que la mère de Bernadette. Elle s’irrite, s’effraie, la traite de menteuse. Et la frappe. Elle se lamente que de tels malheurs n’arrivent qu’à elle !

C'est à ne rien comprendre à ces mères ultra-pieuses, qui ne passent pas une journée sans la vouer à la bonne Mère, pas une soirée sans prier la Sainte Vierge, qui inoculent sur des années dans les petites âmes blondes la vénération de la mère de Dieu, dont le sens de la vie est un perpétuel et passionné appel à l'aide – et qui, lorsque la réponse vient, lorsque le ciel se manifeste, s'effraient se terrent, hurlent à l'impossible et traitent de menteuse celle qui ayant imploré si souvent « la miséricordieuse Vierge Marie qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui a eu recours à sa protection, imploré son assistance ou réclamé ses suffrages, n'ait été abandonné », reçoit soudain la bienheureuse protection, l'implorée assistance, les suffrages réclamés !

Quant au curé de Fatima, lorsqu'il sera mis au courant, il conseillera à M^{me} dos Santos de pas s'exciter ainsi, d'attendre et de permettre à Lucia... de retourner au rendez -vous fixé.

13 JUIN – 2^e apparition

Il se trouve que c'est le jour de la fête de Saint-Antoine, qui fit sa gloire en prêchant en Italie, ce qui le surnomma de Padoue, mais qui était bel et bien né à Lisbonne, ce qui le fit aussi patron du Portugal. Pour les Vénétiens, saint Antoine de Padoue, c'était saint Antoine de Lisbonne.

Les enfants arrivent avant le midi fixé. Il y a là plusieurs dizaines de témoins. En un mois de temps, la première apparition a déjà échauffé des esprits.

Les enfants s'agenouillent à l'endroit où ils se trouvaient le mois précédent, là où se dresse un chêne vert qui va devenir célèbre. Puis ils récitent leur chapelet – accompagnés par la petite assistance. Soudain, Lucia sursaute. Elle a vu un éclair.

La dame va venir !

Et la dame apparaît. Selon les dires de Lucia, elle lui a d'abord donné des conseils de pratiques dévotes :

Entre chaque dizaine, après de gloria patri, il faut ajouter : Ô mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés ! Préservez-nous du feu de l'enfer, et secourez les âmes du purgatoire !

Et puis aussi elle annonce quelque chose d'épouvantable, une de ces prophéties dont elle a le secret mais qui là, au lieu que d'être une punition à l'égard des pécheurs, est une peine qui va frapper les deux petits qu'elle a privilégiés de sa miséricorde en se montrant à eux, les deux petits si purs, si humbles, si aimants : Jacinta et Francisco. Elle annonce en effet qu'elle viendra bientôt les chercher.

Mais toi, dit-elle à Lucia, ainsi doublement privilégiée, tu devras rester plus longtemps ici-bas. Jésus veut se servir de toi pour me faire connaître et m'aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon cœur immaculé [...]

Lucia fut-elle la seule à recevoir la prophétie fatidique concernant ses cousins ? On raconte en tout cas que Jacinta – ce qui n'était pas toujours le cas de Francisco – entendait tout comme Lucia. En tout cas, les enfants ne sembleront pas s'en émouvoir. Et l'on ne cache pas que lorsque Jacinta mourra à 10 ans et Francisco à 11 ans, ce sera au milieu d'une allégresse familiale générale, puisque la Vierge avait annoncé aux intéressés cette grâce particulière de les conduire au ciel au moins 65 ans avant la pauvre Lucia – qui vivait encore voici deux ans, en 1983.

C'est ce jour-là également que l'apparition confie la première partie de ses secrets. À Lucia pour ce qui la concerne. Et aussi à Lucia pour ce qui concerne Francisco, qui n'a pas la grâce de l'entendre ! Et puis elle s'envole à nouveau.

Si les témoins n'ont rien vu ni rien entendu, le départ de l'apparition, par contre, ne passe pas inaperçu : les branches du chêne ont frémi, il y eut comme « une forte détonation » comme la projection d'un obus, et certains virent « une belle nuée blanche qu'ils purent suivre du regard un bon moment dans la direction de l'Est ».

13 JUILLET – 3^e apparition

Cinq mille personnes ! Cinq mille ! cinq fois mille personnes ! La progression est plus impressionnante qu'à Lourdes, mais là, il se passe un mois entre chaque, apparition. On a le temps de parler et de s'organiser. Puis, il y a de la place. On est en plein air. C'est midi. On est en été. C'est autre chose que l'aube glacée à la grotte de Massabielle.

Cinq mille personnes qui voient les trois petits arriver et s'agenouiller. Et Olimpio Marto, le père de Jacinta et de Francisco, a eu l'idée d'amener un cierge, béni par la curé. Pour être sûr que l'apparition n'est pas un ruse du démon. Un éclair. Le soleil est au zénith.

Fermez les ombrelles, crie Lucia, la Dame arrive !

Elle est là. Lucia la contemple, ne dit mot. Les secondes passent. Comme c'est elle qui est l'interlocutrice préférée, Jacinta s'étonne. La pousse du coude :

Allons, parle ! Tu ne vois donc pas qu'elle est déjà là.

Lucia se décide :

- *Que voulez-vous de moi ?*
- *Je veux que vous veniez ici le 13 du mois prochain, que vous continuiez à dire le chapelet tous les jours en l'honneur de Notre Dame du Rosaire pour obtenir la fin de la guerre, parce qu'elle seule peut vous secourir.*

Et Lucia, qui a reçu les mêmes consignes que sa lointaine petite sœur de Lourdes, demande à peu près ce que celle-ci avait demandé le jeudi 4 mars 1858 :

- *Je voudrais vous demander de nous dire qui vous êtes et de faire un miracle pour que tous croient que vous apparaissez.*
- *Le 13 octobre, je dirai qui je suis et ce que je veux et je ferai un miracle que tous verront pour vous croire.*

La Vierge de Fatima est plus encourageante que la Vierge de Lourdes qui n'avait fait que sourire aux exigences de Bernadette. Elle ne s'arrête pas en si bon chemin.

Sacrifiez-vous pour les pécheurs ! et dites souvent, spécialement lorsque vous faites des sacrifices : Ô Jésus, c'est par amour pour vous, pour la conversion des pécheurs et en réparation des offenses faites au cœur immaculé de Marie !

Et soudain, elle fait apparaître aux enfants – mais seule Lucia en témoignera plus tard, puisque durant des années c'était là une autre tranche du secret – une vision terrible. Celle de l'enfer. Diorama apocalyptique qu'elle impose aux petits bergers, pourtant acquis à sa céleste puissance :

En un tourbillon de pourpres étincelles, d'énormes vagues de flammes brassaient des myriades d'êtres humains. Dans cet immonde grouillement, on distinguait des êtres fantastiques, mi-hommes, mi-bêtes, qui ne pouvaient être que des démons. Tous ces corps horriblement tordus par la souffrance avaient la couleur et la transparence de charbons ardents. De ce rougeoyant abîme, montaient d'épouvantables hurlements qui n'avaient plus rien d'humain.

C'est là une des narrations que Lucia, adulte, à qui l'évêque de Leiria Fatima demandait en 1927 de révéler les secrets, rédigea. D'autres versions circulent. En voici une seconde qui vaut son pesant d'effroi :

La Sainte Vierge ouvrit de nouveau les mains. Le faisceau de lumière projetée sembla pénétrer la terre, et nous vîmes comme une grande mer de feu, où se trouvaient plongés des démons et les âmes ressemblant à des braises transparentes et noires ou bronzées avec une forme humaine. Elles flottaient dans l'incendie, portées par les flammes qui sortaient de tous côtés – comme les étincelles dans les grands incendies – sans poids ni équilibre, au milieu de cris et d'horribles hurlements de douleur et de désespoir, qui faisaient frémir et trembler d'épouvante ! Les démons se distinguaient par des formes horribles et répugnantes d'animaux épouvantables et inconnus, pareils à des tisons noirs embrasés et transparents.

Cette vue dura un instant et nous devons remercier notre Mère du ciel qui nous avait préparés d'avance, en nous promettant de nous emmener avec Elle au ciel, autrement, je crois que nous serions morts de terreur et d'épouvante.

Car effectivement, durant cette vision effroyable, l'assistance n'a rien remarqué qui eut pu en être le reflet sur le visage des enfants. Jacinta et Francisco restèrent de marbre durant toute l'apparition. On entendit seulement un moment Lucia s'exclamer : aïe !

Ce qui est certain en tout cas, c'est que ce jour-là et par la suite jusqu'à leur mort proche – et bienvenue –, si ainsi ils s'étaient persuadés en rejoignant la Vierge éviter un enfer qui est toujours un risque dès qu'on persiste à vivre – Jacinta et Francisco ne parleront jamais d'un secret aussi considérable, et ne manifesteront aucun trouble. C'est à leurs fatales maladies qu'ils auront à faire face, les pauvrets.

Quant à Lucia, elle raconte qu'après ce film sur l'enfer, la Vierge leur apprit une prière, à dire après chaque dizaine du chapelet :

Ô mon Jésus, pardonnez-nous, préservez-nous du feu de l'enfer, attirez toutes les âmes au ciel, principalement celles qui en ont le plus besoin.

Prière approuvée par l'épiscopat et toujours en vigueur.

Ce n'est pas fini. Ah ! Ce n'est plus la délicate jeune fille de la niche de Massabielle. Elle est intarissable, la reine de Fatima. Elle poursuit :

Vous avez vu l'enfer où vont aboutir les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion à mon cœur immaculé. Si l'on fait ce que je dis, beaucoup d'âmes se sauveront, et on aura la paix. Cette guerre touche à sa fin. Mais si l'on continue d'offenser le Seigneur, avant longtemps, sous le prochain pontificat, une autre guerre commencera pire encore que celle-ci. Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration du monde à mon cœur immaculé, et la communion réparatrice des premiers samedis du mois. Si l'on écoute ces demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix, sinon elle répandra ses erreurs par le monde provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Les bons seront martyrisés ; le Saint-Père aura beaucoup à souffrir ; plusieurs nations seront anéanties. Finalement, mon cœur immaculé triomphera. Le Saint-Père me consacra la Russie, qui se convertira et il sera donné au monde un certain temps de paix.

Je diffère, pour la bonne bouche, les réflexions que peuvent susciter tous ces discours de la Vierge à Fatima le 13 juillet 1917.

13 AOÛT – 4^e apparition

Non. Il n'y aura pas d'apparition ce jour-là.

Il y a bien environ 20 000 pèlerins amassés sur les flancs de la montagne. Mais les petites vedettes ne sont pas là.

Elles se trouvent à Ourem, la sous-préfecture où l'administrateur de la région les interroge. C'est que si l'Église laisse faire, comme à son habitude, ayant tout à gagner – les autorités civiles, républicaines à l'époque, ont toutes les raisons de se préoccuper de l'ampleur des manifestations. Nous y reviendrons. Point de voyants, point de Vierge.

Ce ne sera que partie remise. Elle n'attendra pas le mois suivant pour se manifester. Le dimanche 19 août, elle apparaît aux enfants, comme ça, à l'improviste, lorsqu'ils gardent leurs bêtes à Valinhos, près d'Aljustrel :

– *Que désire votre grâce ? demande Lucia*

- *Je veux te dire de revenir à la Cova de Tria, le 13, et vous prescrire de continuer à réciter le chapelet tous les jours. Le dernier mois, je ferai un miracle, pour que tout le monde croie. Viendra saint Joseph avec l'enfant Jésus, donner la paix au monde. Viendra notre Seigneur pour bénir le peuple. Viendra Notre Dame du Rosaire avec un angelot de chaque côté. Viendra Notre Dame des Douleurs avec un arc de fleurs tout autour.*
- *Que voulez-vous que l'on fasse de l'argent et autres offrandes que les gens laissent à la Cova de Tria ?*
- *Avec cet argent, que l'on confectionne deux brancards de procession : tu porteras l'un avec Jacinta et deux autres fillettes, comme toi vêtues de blanc. L'autre, Francisco le portera avec trois autres garçons comme lui vêtus d'une aube blanche. Ce sera pour la fête de Notre Dame du Rosaire [...] Priez, priez beaucoup, et faites des sacrifices pour les pécheurs. Rappelez-vous que beaucoup d'âmes vont en enfer, parce qu'il n'y a personne qui prie et fasse des sacrifices pour elle !*

13 SEPTEMBRE 1917 – 5^e apparition

On est venu depuis la veille. Il y a 30 000 personnes Ah ! l'extraordinaire puissance du bouche à oreille quand les bouches affirment ce que les oreilles veulent entendre. Le Portugal a aussi sa Vierge ! L'Espagne et la France en étaient pourvues de longue date. C'est son tour ! Ce qu'elle a dit ? Nul ne le sait. Mais tous le répètent. Un trait dominant cependant : il y aura un miracle. Aujourd'hui ? Qui sait ? Dans un mois ? Sûrement. Ça, tout le monde le dit, tout le monde s'y accorde. Un prodige se prépare qui étonnera le monde. Grande nation jadis, conquérante et dominatrice, le Portugal est devenue une puissance bien modeste. Elle aura sa revanche !

Lucia, d'une autre nature que Bernadette, fend la foule en criant à la cantonade : « Il faut prier ! » Et la foule docile, s'agenouille et prie. Jésus ne faisait pas mieux. Moins bien, si on en juge les palabres qui l'accueillirent. Lucia s'approche du chêne vert. Les ouvrages consultés ne parlent plus des deux autres enfants. La Vierge les a-t-elle exclus de ses grâces ? Sans doute, si on repense à leur destin. Mais l'évêque de Leiria est là, lui. Ce qui prouve que l'Église portugaise tergiverse moins que l'Église de France pour ce qui est des miracles populaires. Et l'évêque va apercevoir venant du ciel un globe de lumière glisser dans l'espace et disparaître aussi fugitivement :

C'est la Sainte Vierge ! dit-il à un ami qui l'accompagne.

La foule a vu aussi quelque chose. Oui, il y avait bien une masse lumineuse dans le ciel ensoleillé. Un petit mouton qui a bougé... Météorologie, que de sottises on commet en ton nom, quand on ne veut pas te connaître !

Et qu'a dit ce jour-là le globe que Lucia vit seule en forme de Dame devant le chêne ? Peu de choses. Elle annonce à nouveau le grand rendez-vous du 13 octobre, elle revient avec obstination sur la récitation du rosaire. Lucia essaie d'obtenir d'elle quelque intervention miraculeuse et définitive :

- *Il y a là une petite qui est sourde et muette, ne voudriez-vous pas la guérir ?*
- *Avant un an, elle trouvera du mieux.*

Je ne lis rien, nulle part, sur ce qu'il advint de la jeune amie de Lucia recommandée par elle aux bienfaits célestes.

13 OCTOBRE 1917 – 6^e apparition – La glorieuse

On estime à 70 000 la foule des pèlerins, dont près de la moitié a passé la nuit sur place.

Le ciel est peu favorable. Il pleut des hallebardes de zouaves pontificaux. Ce ne sont plus les ombrelles mais les parapluies qu'il va falloir fermer, sur ordre de Lucia, lorsque la Vierge lui apparaîtra.

Lucia s'est revêtue d'une jolie robe bleu ciel, comme les enfants de Marie, et Jacinta est tout en blanc C'est le déluge. Les robes collent sur la peau, les pieds sont boueux. Qu'importe. Ce qui est dit est dit.

On entend l'angélus de midi. C'est l'heure ; Lucia s'écrie :

- *Voilà l'éclair ! [...] la voilà qui vient ! la voilà qui vient !*

[...] Madame, qui êtes-vous ? et que désirez-vous de moi ?

– *Je suis Notre Dame du Rosaire. JE VEUX ICI UNE
CHAPELLE EN MON HONNEUR. Il faut réciter le chapelet
tous les jours.*

Ici, tous les témoins proches entendront Lucia se mettre à crier que la Vierge lui a dit :

*LA GUERRE VA FINIR AUJOURD'HUI, LA GUERRE VA FINIR
AUJOURD'HUI !*

Cela se propagera dans la foule exaltée et enthousiaste. Mais les jours suivants comme, hélas, aucune confirmation des fronts en plein combat ne viendra, le désarroi sera grand. Et peu à peu la phrase de Lucia va se transformer. Ça deviendra :

La guerre touche à sa fin.

Puis :

La guerre finira bientôt.

Dans l'ouvrage de Castelbianco, c'est très pudiquement qu'il note :

*Elle ajouta que la guerre finirait assez vite et que les soldats ne
tarderaient pas beaucoup à rentrer chez eux.*

Il faudra quand même attendre une année pleine !

Mais on oubliera vite la fausse prophétie au profit des prodiges qui s'annoncent.

D'abord, ceux dont bénéficient les trois enfants regroupés cette journée exceptionnelle dans une révélation commune :

La Vierge ouvrit les mains et s'éleva dans l'azur. Et voici que les trois enfants aperçurent de part et d'autre du soleil et plus resplendissante que lui la sainte Famille. À droite, Notre Dame du Rosaire, en robe blanche et manteau bleu. À gauche, vêtus tous deux de rouge vif, saint Joseph et un minuscule enfant Jésus. Lucia vit ensuite, à la droite de l'astre. Notre Seigneur adulte bénissant le monde. Enfin, à gauche, elle vit encore la Madone à deux reprises, d'abord vêtue comme Notre Dame des Sept Douleurs, mais sans glaive sur la poitrine, puis dans la tenue de Notre Dame du Mont Carmel.

C'est ainsi que Lucia, fixant sans ciller des visions plus « resplendissantes » que le soleil, les détailla, lorsque vint le moment des procès-verbaux. La foule n'en sut rien lorsqu'elles lui apparurent. Mais ce que vit la foule valait bien la sainte Famille dont elle était frustrée. Puisque soudain on vit le soleil se détacher du ciel, tournoyer sur lui-même en semblant foncer sur la terre comme une roue de feu lançant dans toutes les directions d'énormes faisceaux de lumière verts, rouges, bleu violet. Cela dure une douzaine de minutes. Et le soleil reprit sa place...

Cette « chute vertigineuse, terrifiante du soleil » est, avec le message concernant la Russie, et les fameux secrets, l'événement miraculeux primordial qui fait encore la gloire de Fatima. Je consacre un appendice à ce chapitre sur le sujet du soleil et de Dieu. Qu'il me soit permis seulement de constater :

- le phénomène est considéré réel, perçu par tous, non pas une révélation intime, comme les apparitions qui sont le privilège de quelques élus, mais comme un miracle proposé au monde sans discernement, croyants ou non. Dieu désorganise la nature qu'il a créée pour prouver sa toute puissance.

D'où vient :

- qu'il n'ait pas été perçu par les centaines de millions d'habitants des pays ensoleillés ?
-
- qu'aucun observatoire ne consigna ce jour-là le moindre relevé d'une anomalie solaire ?

- et surtout, surtout, que les nombreuses photographies prises ce jour-là qui se trouvent reproduites dans les ouvrages *fatimistes* nous présentent des groupes regardant, la tête en l'air, le prodige qu'on nous affirme, mais qu'aucun appareil ne semble avoir réussi à impressionner sur la pellicule ?

On a pourtant pu photographier en 1910 la comète de Halley ! Comment expliquer, alors que de nombreux photographes étaient à l'affût, qu'il n'existe aucun cliché du soleil tournoyant de Fatima ? L'objectif refuserait-il ce que la rétine enregistre ? Les diaphragmes seraient-ils athées au point de fermer les obturateurs lorsqu'il s'agit de lumières miraculeuses ? Peu importe que des centaines témoignent avoir vu le soleil se détacher du ciel, si des millions qui eussent dû s'en rendre compte n'en ont rien vu. Or, s'il doit y avoir en plein jour quelque chose qui ne doit pas passer inaperçu, c'est bien le soleil dans le ciel comme le nez de Cléopâtre ou de Cyrano au milieu de leur visage. Il est vrai que le temps était vilain en Europe occidentale. Oui. Surtout à Fatima !

Pénultième observation : il y eut sur place bien que regardant aussi le soleil, des pèlerins qui n'ont absolument rien vu de spécial. Mais qui, les jours suivants, en ont entendu parler, du soleil qui tournoyait. Et certains de ceux-là se sont souvenus qu'effectivement, ils avaient vu quelque chose qui...

Dernière observation. On tient d'un certain nombre de témoins la relation du prodige, aucun bien évidemment ne l'ayant vu exactement comme son voisin¹. Mais Lucia, elle, comment l'a-t-elle décrit ? Eh bien, elle ne l'a pas décrit, parce qu'elle ELLE N'A RIEN VU ! Sans doute épuisée par sa vision de la sainte Famille, qui lui paraissait être le miracle annoncé, que nul autre qu'elle ne recevait, mais qu'en pouvait-elle savoir sur le moment ? – Lucia n'a rien vu du miracle que la foule recevait. Elle fut exemptée du « prodige inouï ». Elle sans qui rien ne se serait produit !

1. Certains ont affirmé que, pendant la descente du soleil vers la terre, la température montait – ce qui est la logique même... – et qu'ainsi leurs vêtements furent soudain séchés.

Voici terminée la narration des événements de Fatima, tels qu'ils sont aujourd'hui présentés au monde.

Les événements ?

L'ÉDIFICATION D'UNE ÉDIFIANTE LÉGENDE

En 1977, un journaliste, Gérard de Sède, a mené une enquête passionnante sur Fatima.

Depuis 1926, date du coup d'État militaire du général Gomès de Costa, les archives du Portugal étaient interdites aux historiens. La révolution des Œillets en 1974 (Ah, les beaux jours !) permit que s'ouvrirent les enfers. Gérard de Sède s'est engouffré dans cette nouvelle liberté. Il fut payé de succès. Il a retrouvé en effet les tout premiers interrogatoires de Lucia par les abbés de Leiria, datés de juillet à septembre 1917. C'est au moment des événements, lorsque déjà des dizaines de milliers de personnes se portent sur le site sacré. Ce que va raconter Lucia, c'est ce qu'elle a raconté à ses parents, aux gens du hameau. Rien de plus, rien de moins. Or, que lit-on de ces toutes fraîches déclarations :

*J'ai vu une espèce de poupée qui parlait, d'un mètre environ.
Jacinta a vu aussi, mais elle est incapable de dire si elle a entendu
quelque chose. Francisco l'a vue, mais il a dit qu'elle ne remuait
pas les lèvres.*

Une poupée d'un mètre qui ne remue pas les lèvres quand elle parle ? Ça, y aurait-il eu de la mystification dans l'air ? Aurait-on placé là une statuette derrière laquelle quelqu'un parlait ? C'est la certitude de Gérard de Sède. Je ne m'engage pas sur ce terrain, car maintenant, c'est improuvable.

Par contre, ce qui apparaît, ce qui est certain, c'est que les tout premiers textes consignés en 1917 ne relatent rien de tout ce que je viens de raconter.

C'est seulement en 1927 qu'à la demande de son directeur spirituel, Lucia – qui reste seule vivante – rédige une première version des apparitions telles qu'elles sont consacrées aujourd'hui. Mais il faut attendre le 13 mai 1942 pour que paraisse *Le Méraglie di Fatima* du révérend père Fonseca qui porte à la connaissance du peuple chrétien les dernières révélations de Lucia, ouvrage imprimé par l'imprimerie du Vatican, avec l'imprimatur du vicaire général de la Cité du Vatican.

Pie XII met le poids de son pontificat dans la balance *fatimiste*. C'est alors que l'on apprend, entre autres faits cachés pendant 25 ans, qu'avant la Vierge, l'ange du Portugal était apparu aux enfants. À Lucia qui l'affirme, à Jacinta et Francisco qui n'en dirent jamais un mot à qui que ce soit de leur entourage (et pourtant Jacinta avait la langue bien pendue, on l'a vu) et qui alors, se trouvant bienheureux à la droite de la Vierge, se gardent bien de se mêler de ces terrestres nouveautés.

Et pourtant, ils figurent en joli marbre blanc agenouillés aux pieds de l'ange, sur le rocher du Cabeço, récitant la prière que le protecteur de la Patrie leur a enseignée.

Pourquoi 1927 ? Pourquoi 1942 ?

En 1910, un mouvement révolutionnaire populaire abat la monarchie et proclame la République. En 1911 – ce qu'avait fait la France six ans auparavant – la Loi sur la séparation de l'Église et de l'État est votée.

La région de Leiria, au nord de Lisbonne, qui englobe le village de Fatima, est la plus réfractaire à l'application de la loi. Le chanoine Galamba de Oliveira écrit :

On ne put jamais dans cette circonscription procéder à l'inventaire des biens de l'Église, ce qui fut un cas unique dans tout le Portugal. Le clergé et les fidèles formaient un bloc formidable.

La province de Leiria, c'était la Vendée portugaise.

Le clergé n'est pas isolé. Toutes les forces réactionnaires sont à ses côtés. Le Vatican rompt ses relations diplomatiques avec le Portugal républicain. En 1915, un premier coup d'État, dirigé par le général monarchiste Pimento de Castro, reprend le pouvoir. Il ne se maintient pas. En 1916, les républicains s'installent à nouveau à la tête du pays. Malheureusement – en dehors des réelles et fâcheuses tendances anarchistes dont on sait – dont je sais – le mal-fondé révolutionnaire – cette République toute neuve, flageolante, se trouve confrontée à la Guerre mondiale. Depuis le début du XVIII^e siècle, bien qu'indépendant *nationalement*, le Portugal est de fait, à cause de la domination économique totale de Londres, une semi-colonie anglaise. L'Angleterre contraint le Portugal à entrer en guerre à ses côtés. Ce qui ne plaît guère au peuple. Ce qui réjouira les monarchistes – qui eussent agi pareillement. Ils vont jouer sur l'impopularité de la guerre pour attaquer la République, et s'appuyer sur l'Église pour élargir leur marge populaire.

Il est frappant de relever la terminologie qui désigne le gouvernement républicain : « [...] le sectarisme au pouvoir [...] La libre-pensée au pouvoir [...] Les sans-dieu qui nous gouvernent [...] la décomposition morale [...] »
Le mot « démocratie » est inconnu, le mot « république » est synonyme de démon.

Dans son ouvrage de référence, Castelbianco écrit :

Les ennemis de l'Église, alors au pouvoir [...] Depuis la révolution de 1910 qui avait chassé du Portugal le roi Dom Manuel, la libre-pensée s'était emparée du pouvoir [...] Les prodiges de Fatima commencèrent à électriser les foules. La libre-pensée pressentit que ce mouvement religieux menaçait de ruiner tout son travail [...].

C'était bien vu. Le « régime sectaire » fut effectivement renversé en 1926 à l'occasion d'un deuxième coup d'État, mieux préparé et durable celui-ci, dirigé par le général Gomès de Costa, ayant dans ses bagages un certain Oliveira Salazar. L'Église accueillit avec enthousiasme ce nouveau « régime chrétien d'ordre ».

Pendant toute cette période, de 1917 à 1926, malgré le succès des premiers pèlerinages, Fatima, si l'on peut ainsi s'exprimer, piétinait.

Ça ne veut pas dire que les ecclésiastiques étaient restés dans les mêmes souliers. Parallèlement à sa participation aux luttes politiques antirépublicaines, l'Église du Portugal se préparait à de meilleurs auspices.

Dès le 15 octobre 1917, le curé de Fatima avait alerté Lisbonne des événements qui se déroulaient à la Cova de Triá. Le diocèse de Lisbonne, qui avait alors la charge de Fatima, avait avisé Rome.

Et le 17 janvier 1918, Benoît XV prenait une décision de plus fine intelligence et qui se révéla de plus haute importance. Il décidait de détacher Leiria du diocèse de Lisbonne, et par conséquent Fatima qui est voisine, pour établir un nouveau diocèse, le diocèse de Leiria.

Un professeur de théologie du Séminaire de Porto, le docteur José Correia da Silva est nommé évêque de Leiria – donc à charge pour lui de « suivre » Fatima de près. L'homme est sans doute un serviteur de Dieu, c'est aussi un finaud commerçant. En 1921, il fait main basse sur les terrains des apparitions. Il obtient des paysans, qui ne flairent pas le coup, des cessions à très bon marché. J'en imagine certains, parmi ces paysans dont on vante la matoiserie proverbiale, qui se sont mangé les chapeaux quelques années plus tard !

Étant maître chez lui, M^{gr} Correia da Silva effectue, à tout hasard, quelques sondages dans le sol. Sourciers ou puisatiers ? Je l'ignore. Toujours est-il que la même année, en 1921, il découvre une source sur ses terres. Une source miraculeuse. Quatre ans après la dernière apparition !

Homme prudent, qui ne peut se permettre d'authentifier les apparitions, il impose déjà, malgré tout, la main de la hiérarchie sur les dévotions populaires. Toujours en 1921, à la fin de l'année, il autorise les prêtres à dire des messes basses sur les lieux, c'est-à-dire des messes de pauvres, avec un seul curé et sans chant. Mais c'est l'Église officielle qui prend ainsi possession de Fatima.

Puis, le 3 mai 1922, il ouvre le procès canonique. Il va traîner. C'est que la situation politique est par trop bloquée. Si l'effervescence autour de Fatima, les apparitions de la Vierge (on ignore encore celles de l'ange gardien de la Patrie), les quelques bribes de messages révélées – « dites votre rosaire souvent, etc. » – et bien sûr le prodige du soleil se détachant le 17 octobre 1917 ont donné de l'eau au moulin des forces réactionnaires, monarchistes, militaristes, plus rien ne s'étant passé depuis, les pèlerinages s'essouffant, il n'y a plus grand-chose à espérer... qu'à se libérer de la tutelle laïque du gouvernement.

Lucia a été mise par les soins de l'évêque en réserve, si l'on ne voit aucun blasphème dans cette expression bien courante en politique contemporaine. En juin 1921, M^{gr} da Silva l'a placée dans un asile dirigé par les sœurs de Sainte-Dorothée à Porto. Maison qu'elle ne quittera que pour un couvent où elle deviendra sœur Marie des Douleurs. Personne ne devra savoir qui elle est. Monseigneur da Silva lui a fait promettre de ne jamais plus parler des apparitions qu'à la demande expresse des hautes autorités de l'Église.

Dès 1926, date du coup d'État du général Gomès de Costa, les choses vont prendre un tout autre rythme.

Avant même qu'un jugement soit prononcé, le 1^{er} novembre 1926, le nonce apostolique se rendant à Lisbonne pour transmettre les meilleurs vœux de succès du pape, fait un détour qui n'est pas touristique à Fatima. Le 21 janvier 1927, la sacrée congrégation des rites accorde à Notre Dame du Rosaire de Fatima l'indult du pape, c'est-à-dire une consécration pontificale. Enfin, le 13 mai 1928, devant une foule de 300 000 pèlerins, la première pierre de la basilique est bénie. En janvier 1929, Pie XI n'hésite pas à offrir personnellement à des visiteurs des images représentant Notre Dame de Fatima.

Et nous entrons dans le règne de Salazar. Celui-ci qui n'était que ministre, instaure dans son pays l'*Estado Novo* – euphémisme portugais du fascisme. Toute son action politique s'était nourrie du nationalisme triomphant. Comment ne pas la rapprocher de la soudaine révélation de Lucia, en 1927, qui annonce que l'ange gardien du Portugal lui était apparu à trois reprises avant la Vierge ? Salazar fait brusquement sien cet ange bienvenu.

C'est une vieille tradition. Dès le XII^e siècle, le Portugal s'était inventé un ange gardien protecteur que le peuple vénérait. À tel point qu'au XVI^e siècle, le roi Manuel I^{er} avait obtenu du pape Léon X qu'il consentit à ce que fut célébrée dans son pays une fête liturgique à la dévotion de l'ange du Portugal. Ainsi l'ange réapparut en 1916, pendant les batailles des justes contre les sataniques au pouvoir, vérifiait qu'elles étaient bien du bon côté même vues du ciel. L'ange sorti des manches de Lucia donnait un contenu patriotique, *salazariste*, aux apparitions de la Vierge qu'il annonçait. À lui, la lutte intérieure contre la République athée. À elle, la croisade mondiale contre le bolchevisme.

Et tout naturellement, devant 100 000 pèlerins, M^{gr} da Silva prononçait le 13 octobre 1930 le jugement canonique suivant :

Nous jugeons bon de déclarer dignes de crédit les visions dont ont été favorisés les enfants à Cova da Triã, paroisse de Fatima, diocèse de Leiria, le 13 de chaque mois, de mai à octobre 1917, et d'autoriser officiellement le culte de Notre Dame de Fatima.

Tout était prêt. Monseigneur da Silva était un grand organisateur.

À côté de la basilique, on trouve un hôpital, avec un bureau des constatations médicales. Comme à Lourdes.

Non sans raison. On a relevé, officiellement, exactement 17 déplacements à Lourdes de l'évêque da Silva durant toutes ces années. Pourquoi réinventer ce qui a du succès ? Il a la Vierge, il a la source, il a les guérisons. Lourdes est le modèle dont il serait fou de ne pas s'inspirer.

Tout s'accéléra sous Salazar.

Les assemblées de l'épiscopat portugais ont lieu à Fatima, des rassemblements politiques de masse soutenant l'État de Salazar ont lieu à Fatima – et c'est à Fatima qu'ont lieu également les rassemblements à la gloire de Franco !

Coule alors de source, qui n'a rien de miraculeuse, la proclamation des prélats qui en 1942 appellent la victoire de Hitler, dont l'action est une « nécessité vitale » – proclamation lancée de Fatima.

Mil neuf cent quarante-deux ! L'année où, à la demande de l'évêque de Leiria, sœur Lucia se remet au travail et dévoile de nouveaux appels de Marie : les grands textes concernant les fameux secrets, qui ne sont que les discours inventés en 1942 pour être replacés au 13 juillet 1917.

Le sens unique en est la croisade antibolchevique.

On s'inspire de l'appel du 5 mai 1917 par Benoît XV lançant une campagne mondiale pour implorer le secours de la Sainte Vierge.

[...] devant les dangers immédiats du mouvement impie sans Dieu.

C'est qu'en avril 1917, Lénine était de retour à Petrograd.

Comment se présentaient les choses aux yeux de l'épiscopat portugais ? Très simplement. Très *simplistement*. Le révérend père Fonseca ne fait pas, comme on dit, dans la dentelle :

La faction bolcheviste qui, dans sa lutte contre Dieu, se donne pour but de mettre à feu et à sang la Russie, le Mexique, la péninsule ibérique [Espagne et Portugal] puis le monde entier.

Curieux périple, pour l'impérialisme rouge...

Ainsi, les révélations de Lucia en 1942 incorporent la Vierge dans les légions antibolcheviques. Cela veut dire aux côtés des armées nazies. Qui sera surpris, parmi mes lecteurs doués, d'apprendre qu'une des premières sorties de la Vierge hors du Portugal – je parle de la fameuse petite statue avec sa couronne *mégacéphalique* – sera pour les territoires occupés en Ukraine par les troupes de la Wehrmacht où se tient... un congrès *fatimiste* ?

Qui sera surpris d'apprendre que la même accompagnait les troupes américaines pendant la guerre de Corée ?

Toutes les déclarations relatives au message de la Vierge de Fatima du 13 juillet 1917 vont dans le même sens.

*On y voit nettement indiqué dans la pénombre de l'avenir ces
grands courants modernes de tous les sans Dieu militants,
bolchevistes, communistes et les autres mouvements
antichrétiens [...] ce sont eux qui avec une haine impie lèvent le
poing [...] contre le ciel !*

*[...] la révolution en Russie [...] Au même moment apparaissait
avec éclat, à l'extrémité occidentale, la grande et éternelle
ennemie du serpent infernal, chargée par Dieu de lui écraser la
tête¹.*

Pie XII, dont on connaît la politique embrouillée pendant la guerre s'est en tout cas engagé complètement aux côtés de cette Vierge-là. Il ordonne la diffusion mondiale du texte révélé par Lucia. Il dénonce le *mécréantisme* de la Russie comme responsable de la Seconde Guerre mondiale et, dans un message radio diffusé qui ne peut être mis en cause, il prie la Vierge de Fatima d'arrêter le déluge (des bombes ? non, non)... du néo-paganisme pour lequel tout est matière !

Le chanoine Galamba de Oliveira apporte sa pierre à lancer :

1. Père Castelbianco, *Le Prodige inouï de Fatima*. Il s'agit d'une référence à La Genèse (3-15). Dieu, chassant Adam et Ève, s'adresse au serpent tentateur : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité. » Celle-ci t'écrasera la tête. Dans le chapitre « Les métamorphose de Marie », on peut lire que Marie est une sorte de réincarnation spirituelle, pour la racheter, d'Ève. Elle est de sa postérité. Comme le communisme est de la postérité du serpent, Marie est vouée à lui écraser la tête.

Si on n'écoute pas le message de Fatima, les bolchevistes sans Dieu s'empareront de tous les pays du monde sans exception [...] nous voilà clairement avertis de la menace diabolique qui pèse sur le monde [...] le communisme sans Dieu veut s'emparer du monde entier pour y anéantir les suprêmes valeurs [...] heureusement, Marie l'Immaculée a tout pouvoir sur le serpent infernal [...]

Est-ce une période révolue ?

C'est toujours le sens des pèlerinages de la Vierge. Dès la fin de la guerre, les statues bénies envoyées dans les cinq parties du monde se sont multipliées : l'Europe occidentale, l'Angola, les Philippines, la Chine, le Canada, l'Afrique du Sud, le Mozambique, le Zanzibar, le Kenya, l'Abyssinie, l'Inde, le Pakistan, le Ceylan, l'Australie, les îles du Pacifique...

Pie XII a proclamé la Vierge de Fatima « reine du monde ».

Ses successeurs n'y ont pas renoncé. Après avoir tenu un discours à l'ONU qu'on avait bien voulu complaisamment considérer comme pacifiste, Paul VI s'était rendu à Fatima, le 13 mai 1967, pour saluer deux millions de pèlerins entre Lucia et Salazar ! Et le soutien accordé à l'armée bleue de Notre Dame de Fatima par l'Église et des particuliers est constant. Cette armée bleue fondée en 1947 au New Jersey, aux États-Unis, pour convertir la Russie, qui avait un million d'adhérents en 1950 aux États-Unis, dont le cardinal français Tisserand, inaugura en 1956 le siège international à Fatima, et dont le dernier représentant en France n'est autre que le célèbre (quoique s'oubliant actuellement) M^{gr} Lefebvre !

Quel est le programme de l'armée bleue ?

*Aujourd'hui, l'Occident a besoin de libérer la sainte Russie [...]
C'est à cette croisade que l'ange de Fatima convia les trois petits
bergers, c'est à elle qu'appelle l'armée bleue, la Vierge est donc la
véritable fondatrice de l'armée bleue.*

N'est-ce pas qu'Ali Agça avait de bonnes raisons pour se placer sous la protection de la Vierge de Fatima ?

N'est-ce pas aussi, en incidence, une bonne raison pour ces quelques manifestants à Versailles, pendant les grandes manifestations pour l'école privée, toujours abusivement présentée comme libre qui, en 1984, évoquaient Fatima, se souvenant peut-être de l'exhortation à la radio nationale portugaise, en 1946, d'un certain cardinal Cerejeira qui proclamait :

*Le communisme, c'est le matérialisme grossier avec toute la
hideur de son satanisme antichrétien et antihumain.*

Et, invoquant la Vierge de Fatima, exigeait simplement :

*Que l'enseignement public doit être plus complètement soumis à
l'Église ?*

Alors, qu'en fut-il exactement, à l'origine, en 1917, des événements à Fatima ?

Quel était ce peuple qui, plus massivement qu'à Lourdes ou à la Salette, s'est précipité là où la rumeur situait des apparitions mariales ?

Est-ce lui faire injure que de rappeler le recensement effectué au Portugal en 1940 qui faisait apparaître une population se disant catholique à 93 % – ce qui est son libre choix – mais aussi cette enquête menée en 1920 dans la circonscription de Fatima qui révélait que sur 1 179 femmes, 1 088 étaient analphabètes ? L'injure, là, est faite au monarchisme. Oui, plus une population est inculte, plus elle est vulnérable aux fausses apparences, aux mystifications des pouvoirs, qu'ils soient civils ou religieux.

Que surent ces gens des révélations de Lucia ? Rien. Absolument rien. Les messages mitonnés que nous connaissons maintenant datent, nous l'avons vu, de 1927 pour une tranche et de 1942 pour une autre. Ce n'était donc pas la parole de la Vierge qu'ils venaient écouter. Ils venaient là où il se passait quelque chose d'exceptionnel. À ce qu'on disait.

Il est absolument impossible d'accorder le moindre crédit aux révélations de sœur Lucia, Marie des Douleurs.

En 1946, un groupe d'historiens, travaillant à l'histoire de Fatima, lui posent des questions qui me paraissent pertinentes, mais qu'ils renferment dans leurs bréviaires devant les échappatoires de Lucia.

À la question : pourquoi avoir attendu 1942 pour révéler des secrets qui prédisaient la Seconde Guerre mondiale et qui eussent été autrement stupéfiants – et utiles – à être divulgués AVANT 1939 ? Lucia répond, superbe :

Dieu ne voulait pas me présenter au monde comme prophétesse.

D'où tient-elle qu'à 10 ans Dieu lui avait infusé une telle stratégie ?

À une autre question, sur le même sujet, elle fera une autre réponse :

- *Pourquoi n'en avez-vous jamais parlé auparavant ?*
- *J'en ai parlé à Monsieur l'archiprêtre de Olival et à Monseigneur l'évêque. Tous deux m'ont recommandé le silence... jusqu'au jour où Monseigneur m'a enfin ordonné d'en parler.*

Dieu, dans ce cas, ce sont les évêques. Il faut se souvenir que ces contacts avec l'évêque ont eu lieu des années après les événements. La question touchant aux silences de Lucia, et de Francisco, et de Jacinta, le soir des prétendues apparitions de l'ange ou le lendemain au moins ou les jours suivants en tout cas ; à leurs silences touchant les discours des 13 juin, 13 juillet, – s'y ajoutant la vision de l'enfer – le soir même, ou le lendemain au moins, ou les jours suivants en tout cas; cette question des silences des trois enfants, les deux petits Marto jusqu'à leur mort, et Lucia jusqu'à son entrée en religion, n'est nulle part, par quiconque, à aucun moment, mentionnée, posée de façon cohérente et insistante.

La légende de Fatima, qu'on date de 1917, a été écrite entre 1927 et 1942 et nul ne semble s'en soucier.

Il ne reste vraiment de cette période que la foule qui ne voit ni n'entend – mais qui assiste le 13 octobre au spectacle inédit du soleil vagabond.

ANNEXE

Réflexions solaires

RÉFLEXIONS SOLAIRES

Il y a des précédents de miracles solaires dans les Écritures. Moins étonnants à la vérité que celui de Fatima, puisqu'ils ne font état que d'un arrêt du soleil, et non point de sa chute vers la terre.

Dans sa prière, le prophète Habacuc évoque la toute puissance de l'Éternel :

*Sa gloire remplit la terre [...] Là réside sa force.
Devant lui marche la peste [...]
Il fait trembler les nations, les montagnes éternelles se brisent [...]
Des torrents d'eau se précipitent [...]
Le SOLEIL ET LA LUNE s'arrêtent dans leur demeure, à la
lumière de tes flèches qui partent, à la clarté de ta lance qui
brille [...] tu écrases les nations dans ta colère [...]*

(Habacuc 3 – 3 à 12)

Images que l'on retrouve chez le riche Job que Dieu fit pauvre à la suite d'une partie de bras de fer avec Satan :

*À lui [Dieu] la toute puissance [...]
Il transporte soudain les montagnes, il les renverse dans sa colère.
Il secoue la terre sur sa base, et ses colonnes sont ébranlées. Il
COMMANDE AU SOLEIL, et le soleil ne paraît pas, il met un
sceau sur les étoiles.*

(Job 9 – 4 à 7)

Mais c'est évidemment à Josué, l'ancien secrétaire de Moïse, que l'on pense d'abord. Josué qui arrête le soleil. Rafrâchissons-nous la mémoire.

LE SOLEIL DE JOSUÉ

Depuis la mort de Moïse, Josué n'a pas perdu son temps. Sa mission est clairement définie par l'Éternel :

Passes le Jourdain, toi et tout ce peuple, pour entrer dans le pays que je donne aux enfants d'Israël. Vous aurez pour territoire depuis le désert et le Liban jusqu'à l'Euphrate, tout le pays des Héthiens et jusqu'à la grande mer vers le soleil couchant.

(1 – 2,4)

Josué se révèle un excellent général. Il soumet Jéricho grâce aux trompettes miraculeuses qui firent tomber les murs, mais aussi aux techniques éprouvées de ses soldats...

[...] qui passèrent au fil de l'épée tout ce qui était dans la ville, hommes et femmes, enfants et vieillards, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes [...] ils brûlèrent la ville et tout ce qui s'y trouvait, seulement ils mirent dans le trésor de la maison de l'Éternel l'argent, l'or et tous les objets d'airain et de fer.

(6 – 21 à 24)

C'est ainsi que « la renommée de Josué se répandit dans tout le pays. » (6, 27)

Après Jéricho, Josué s'intéresse à la ville d'Aï dont l'Éternel lui a dit :

Je livre entre tes mains le roi d'Aï et son peuple, sa ville et son pays.

(8 – 1)

Josué choisit 30 000 guerriers qui attaquent Aï, non sans ruse, mais ce sont les lois de la guerre de conquêtes.

Les hommes en embuscade sortirent précipitamment du lieu où ils étaient ; ils pénétrèrent dans la ville, la prirent et se hâtèrent d'y mettre le feu [...] lorsque Israël eut achevé de tuer tous les habitants d'Aï dans la campagne, dans le désert, et que tous furent entièrement passés au fil de l'épée, tout Israël revint vers Aï et la frappa du tranchant de l'épée [...] Il y eut au total douze mille personnes tuées ce jour-là, hommes et femmes, tous gens d'Aï.

(8 – 19,25)

Quant au roi d'Aï, après avoir brûlé sa ville qui devint à jamais « un monceau de ruines », on le pendit à un arbre où il demeura jusqu'au soir, après quoi on jeta son corps devant les restes de sa ville et au milieu des cadavres de son peuple.

C'est alors que Josué va mener la grande bataille de Gabaon.

Bataille importante parce qu'à l'annonce des destructions de Jéricho et d'Aï, les peuples des régions s'unissent, les Héthiens, les Amoréens, les Cananéens, les Phéréziens, les Hébiens, les Jébusiens. C'est ainsi que le roi de Jérusalem, le roi d'Hébron, le roi de Jarmuth, le roi de Lakis, le roi d'Églon rassemblent leurs armées pour aller empêcher la prise de Gabaon par Josué. La partie s'avère moins facile. Ce serait compter sans l'Éternel, qui remonte le moral à Josué :

Ne les crains point, car je les livre entre tes mains, aucun d'eux ne tiendra devant toi.

(10 – 8)

Josué se porte donc à l'attaque – dès l'aube. Les armées des cinq rois sont défaites. Comment ?

L'Éternel fit tomber du ciel sur eux de grosses pierres, et ils périrent ; ceux qui moururent par les pierres de grêles furent plus nombreux que ceux qui furent tués avec l'épée par les enfants d'Israël.

(9 – 11)

Les armées amoréennes sont en fuite. La bataille a duré des heures. Le jour est bien avancé. Josué pense que l'occasion est belle pour en finir avec ses ennemis ; pour parfaire sa victoire il faut poursuivre les survivants en fuite, capturer les rois.

*Alors, Josué parla à l'Éternel, le jour où l'Éternel livra les Amoréens aux enfants d'Israël, et il dit en présence d'Israël :
« Soleil arrête-toi sur Gabaon [...]*

Et le soleil s'arrêta [...] jusqu'à ce que la nation eut tiré vengeance de ses ennemis [...] le soleil s'arrêta au milieu du ciel, et ne se hâta point de se coucher, presque tout un jour [...].

(10 – 12,13)

C'est ainsi que Josué peut donner ses ordres :

Ne vous arrêtez pas, poursuivez vos ennemis, et attaquez-les par derrière, ne les laissez pas entrer dans leurs villes, car l'Éternel votre Dieu les a livrés entre vos mains.

(10 – 19)

Victoire complète. Les cinq rois sont amenés à Josué.

Josué les frappa et les fit mourir ; il les pendit à cinq arbres, et ils restèrent pendus aux arbres JUSQU'AU SOIR.

(10 – 26)

Il semblerait donc que ce soit au moment de la pendaison des cinq rois vaincus que l'Éternel ait remis en mouvement l'astre du jour.

Voilà l'histoire. Dieu a donc arrêté son soleil pour éclairer un champ de bataille au-delà des horaires habituels. Oublions la philosophie des choses et réfléchissons sur le phénomène en lui-même.

Nous connaissons maintenant la mécanique céleste, que les hommes mirent tant de siècles à définir IRRÉFUTABLEMENT, d'Aristarque à Newton, en passant par Copernic et Galilée dont on se souvient des ennuis que lui procurèrent ses certitudes.

Mais que connaissait-on du temps de Josué ?

D'abord la Terre était le centre de l'univers. Dieu l'avait voulu ainsi. Ce fut au troisième jour qu'il créa la terre. Et seulement le lendemain :

Il fit les deux grands luminaires, le plus grand luminaire pour présider au jour, et le plus petit luminaire pour présider à la nuit ; il fit aussi les étoiles. Dieu les plaça dans l'étendue du ciel POUR ÉCLAIRER LA TERRE.

(Genèse – 1 – 16,17)

C'est là un point qui m'a toujours troublé. Au premier jour, on s'en souvient, Dieu dit : « que la lumière soit, et la lumière fut ».

*Dieu vit que la lumière était bonne et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres.
Dieu appela la lumière jour, et il appela les ténèbres nuit. Ainsi, il y eut un soir et il y eut un matin ; ce fut le premier jour.*

(Genèse – 1 – 3,5)

Pour que la création s'accomplisse en sept jours, il fallait évidemment que le premier existât. Ce qui me trouble, c'est que le soleil n'est fabriqué que le quatrième jour. D'où provenaient les trois jours et les trois nuits précédents ? Le soleil n'est créé que pour « présider au jour ». Jérémie est beaucoup plus précis :

L'Éternel qui a fait le soleil pour ÉCLAIRER LE JOUR.

(Jérémie – 31,35)

S'il y avait eu la lumière, les matins et les soirs, dès le premier jour, à quoi servait donc le soleil ? Pour quelles nécessités obscures inventer une étoile inutile ?

Oui, c'est un point qui m'a toujours troublé. Et l'anecdote de Josué me perturbe davantage. Car enfin quoi, puisque ce n'est pas le soleil qui est créateur de lumière, celle-ci ayant existé avant lui, sans lui, en quoi l'arrêt ou la course du soleil, qui n'est qu'un ornement secondaire, pouvait avoir une telle importance ? Dieu pouvait maintenir l'éclairement de la terre le temps qu'il voulait tout en laissant se coucher le soleil qui, s'il est peut-être l'astre du jour, n'est pas l'astre de la lumière. C.Q.J.D.¹

Par ailleurs, pour les contemporains de Josué, la Terre était plate. Pendant la haute Antiquité, on se persuadait qu'un voyageur allant dans la même direction devait obligatoirement aboutir à l'endroit où la terre et la route céleste se rejoignent.

L'Éternel a fixé toutes les limites de la terre.

(Psaumes – 74,17)

Il y eut même des témoignages de grands voyageurs qui certifiaient avoir été jusqu'à l'extrémité de la terre, là où sa matière s'effritait pour devenir du ciel. Comme il n'y avait aucune raison de mettre en doute ces voyageurs, ils étaient crus. Ce qui faisait de l'hypothèse une réalité scientifique.

1. Ce que je démontre.

Un peu comme ce qui est arrivé à l'astronome Le Verrier en 1846. Celui-ci, uniquement par calculs, sans l'aide d'un télescope, juste avec des chiffres sur du papier, décréta qu'une planète inconnue devait se situer à un point précis de l'espace. Un mois après, un autre astronome, Galle, braque son télescope au point calculé par Le Verrier et découvre... Neptune ! Ce qui donna aux lois de Newton relatives à la mécanique céleste une spectaculaire consécration.

Ainsi, dans les millénaires antiques, les hypothèses imaginées se trouvant confirmées par des récits imaginaires faisaient figure de vérités¹. Josué n'en pouvait douter.

S'était aussi posée la question de la suspension de la Terre. Toutes choses tombant, ainsi que tous le constataient, pourquoi la terre ne tombait pas ? C'est qu'elle était posée sur un support, représenté par Atlas chez les Grecs. C'est exactement le sens du verset de Job, qui n'est pas une image poétique :

[...] L'Éternel [...] secoue la terre sur sa base et ses colonnes sont ébranlées[...].

(Job 9 – 6)

Comment pouvait-il en être autrement ?

1. Est-il besoin de préciser que le seul intérêt de ma comparaison tient à l'équation : théorie abstraite + découverte concrète = théorie concrète. Si la découverte, comme dans le cas antique, est une mystification, la théorie reste toujours abstraite. Si la découverte, comme dans le cas de Neptune, est une réalité, la théorie est réellement concrète. Plus exactement, concrétisée...

Pythagore ni Parménide ne sont nés. Aucun esprit humain, imbibé de réponses religieuses à toutes les observations raisonnables, ne peut encore pressentir que Philolaos, en 410 avant le Messie, déclarera que la Terre est un astre sphérique, d'importance secondaire, et n'est jamais en repos. Aucun ne peut prévoir que devant le fameux général Altius, le vainqueur d'Attila, Héraclide remuait la terre comme une toupie autour de son propre centre. Bref, Josué, et les rédacteurs de l'Ancien Testament, ne pouvaient connaître, Dieu leur ayant refusé la science infuse, que les idées en vogue de leur temps.

Cependant, comme tout bougeait au-dessus des têtes, Soleil, Lune, Étoiles, les observateurs avaient imaginé toutes sortes d'explications, par exemple, un système où les astres et le Soleil disparaissaient dans des sortes de grands tuyaux souterrains, enfouis dans l'abîme des entrailles de la Terre, et réapparaissaient en sortant par les extrémités.

Cela montre, au passage, le peu de cas que l'Éternel faisait des prophètes auxquels il révélait ses mystères en leur taisant ou travestissant les lois fondamentales qu'il avait mises au point afin que son œuvre de création fonctionna harmonieusement.

Mais sans doute était-il dans ses impénétrables desseins que ce fussent ses créatures elles-mêmes qui les découvrirent – en donnant peut-être un léger coup de pouce le jour où il fit choir aux pieds de Newton une pomme révélatrice. On sait en effet que la symbolique de la pomme lui est familière. Sans doute aussi, en même temps, a-t-il voulu réhabiliter cet excellent fruit dont la popularité avait subi un rude coup depuis qu'Ève l'avait malencontreusement mordu.

En attendant, Josué, malgré son intimité avec le Créateur, ne savait rien de ce qui se passait réellement dans l'univers.

S'il y a le jour et la nuit, c'est que la Terre tourne sur elle-même. C'est tout bête, mais il a fallu que Copernic y pensa quoique Héraclide au IV^e siècle avant Jésus-Christ l'avait bien pressenti. Ce que put donc faire, à la rigueur, l'Éternel, à la demande de Josué, c'était d'ARRÊTER LA ROTATION DE LA TERRE ; à supposer que son mouvement de translation se soit poursuivi.

La région de Canaan reste alors éclairée tout le temps qu'Il décide. Mais la Terre suspendant sa rotation, le phénomène d'éclairement surnaturel ne touche évidemment pas que la région qu'Il a souhaitée. La moitié de la planète est concernée. Bizarrement, il semble qu'il n'en fut rien.

À cette époque, aux environs de l'an 1200 avant Jésus-Christ, un tel prodige aurait du être consigné par de multiples pays. Et pas seulement évoqué dans un verset biblique.

En Égypte, toute proche, nous étions sous Ramsès III, durant le Nouvel Empire ; et l'on sait le nom du dieu égyptien : Râ, le dieu soleil Râ. Que le soleil soudain arrête son cycle éternel, ce n'est pas seulement un astre qui rompt ses habitudes, c'est le dieu même qui remet en cause son culte.

Quelle épouvantable révolution pour les Égyptiens ! Et pourtant, au milieu de mille détails sur ces décennies, aucune trace... Si l'on a retrouvé des tablettes babyloniennes relatant un déluge 3 000 ans avant Jésus-Christ, il n'y en a aucune qui fasse mention d'une journée prodigieuse où le soleil ne se coucha pas. Chez les Grecs, pas davantage.

Le prodige n'a donc été observé que par les combattants de Gabaon. Et en admettant que les régions bien exposées – le 365° de la translation n'ayant qu'un effet minime sur l'évolution de l'éclairement – aient bénéficié d'une nuit ensoleillée, et ne s'en soient pas trop émues – que penser de l'autre versant de la planète qui a connu une nuit de 24 heures ? Car, nous l'avons bien compris, et en cela la rotation de notre globe est infiniment démocratique, le soleil, ça se partage ! Le bloquer sur la plaine de Canaan, en faire bénéficier par nécessité les régions de la planète qui se trouvent en bonne place – c'est en priver l'autre moitié. Si Josué ne le sait pas, nous, aujourd'hui, nous en sommes sûrs. L'Éternel devait avoir un doute, quand même. Et pourtant la Chine, en pleine dynastie Chang – dont les fuseaux sont à l'opposé, prestigieuse civilisation alors, ne fait pas état du moindre dérèglement de la grande horlogerie du ciel.

Tout s'est donc passé dans le monde entier comme si l'exceptionnel miracle demandé par Josué, qui ne devait retrouver une équivalence que 3 000 ans plus tard au Portugal, s'était déroulé dans l'indifférence totale.

Allons, nous sommes en pleine Bible, disons là qu'il s'agit d'une fable et n'en parlons plus.

LE SOLEIL DE FATIMA

Extraits du *Prodige inouï de Fatima*, de Castelbianco¹.

*Le grand prodige solaire : le soleil qui danse.
[...] la foule innombrable put contempler à loisir, pendant une douzaine de minutes, un spectacle grandiose, stupéfiant et vraiment unique au monde ! [...] Le soleil tremble, s'agite, fait des mouvements brusques et finalement se met à tourner vertigineusement sur lui-même comme une roue de feu [...] La foule haletante contemple ce spectacle saisissant [...].*

Au bout de quatre minutes environ, le soleil s'arrête. Un moment après, il reprend une deuxième fois son mouvement fantastique et sa danse féérique de lumière et de couleurs, tel le plus grandiose feu d'artifice qui se puisse rêver.

*De nouveau, au bout de quelques minutes, le soleil arrête sa danse prodigieuse **COMME POUR LAISSER REPOSER LES SPECTATEURS**. Après une courte halte, et pour la troisième fois, comme pour donner aux assistants le loisir de bien contrôler les faits, le soleil reprend plus varié et plus coloré que jamais, son fantastique feu d'artifice, sans doute le plus grandiose et le plus pathétique que les hommes aient jamais pu contempler sur la terre[...].*

1. Pages 45 à 47.

La chute terrifiante du soleil [...]. La vue de ce prodige inouï avait déjà bien disposé les cœurs et excité en eux les plus nobles sentiments religieux de foi vive en la puissance de Dieu, l'adoration sincère de sa Majesté divine infinie et de confiance absolue dans le céleste message¹ de Fatima, si magnifiquement confirmé ! Mais tout cela n'était encore, pour ainsi dire, qu'une préparation au renouvellement total des âmes ! C'est la chute vertigineuse du soleil qui fut le point culminant du grand prodige, le moment le plus pathétique et le plus divinement poignant, qui acheva de rapprocher complètement de Dieu toutes ces âmes, par un acte sincère de contrition et d'amour.

*En effet, au milieu de sa danse effarante de feu et de couleurs, telle une roue gigantesque qui, à force de tourner se serait dévissée, voici que le soleil se détache du firmament et, tombant de côté et d'autre, se précipite en zigzag sur la foule atterrée [...] donnant à tous les assistants l'impression nette de la fin du monde prédite dans l'Évangile, où le soleil et les astres se précipiteront en désordre sur la terre [...] ! Enfin, s'arrêtant tout à coup dans sa chute vertigineuse, le soleil remonte à sa place en zigzaguant comme il en était descendu. Les gens se relèvent, **VISIBLEMENT SOULAGÉS**, et chantent ensemble le Credo !*

1. L'ouvrage de Castelbianco, écrit en 1958, évoque ici le message rendu public en 1942 qu'en conséquence aucun des présents ne pouvaient soupçonner.

Qui décrira l'émotion de toute cette foule ? Un vieillard, jusque-là incroyant, agite les bras en l'air en criant : « Vierge Sainte ! Vierge bénie ! [...] » Et tout en larmes, les bras tendus vers le ciel comme un prophète, le ravissement visible dans tout son être, il crie de toutes ses forces : « Vierge du Rosaire, sauvez le Portugal ! » [...] C'était le grand miracle promis, qui se réalisait exactement au jour, à l'heure et à l'endroit désignés d'avance et qui devait obliger les hommes à croire à la réalité des apparitions et à obéir au message que Notre Dame du Rosaire leur apportait du ciel !

Comme on le voit, le prodige de Fatima est autrement sophistiqué que celui de Gabaon, puisque le soleil se décroche et tombe sur la terre !

J'ai déjà noté qu'en dehors d'une poignée de pèlerins – terme judicieusement imposé par la circonstance – le phénomène, ainsi que pour Josué, ne fut observé par personne des centaines de millions de terriens disséminés dans des dizaines de nations qui auraient été concernées. Et par aucun astronome... Ceci ne dérange pas l'Église portugaise. Le 13 octobre 1930, l'évêque de Leiria, M^{gr} da Silva, déclare donc authentiques les apparitions de la Vierge à Cova da Triá. Dans sa lettre pastorale, il évoque également le prodige solaire du 17 octobre 1917 :

La foule a assisté à toutes les manifestations de l'Astre Roi, qui rendait ainsi hommage à la Reine du ciel et de la terre, plus brillante que le soleil à l'apogée de son éclat, comme dit Le Cantique des cantiques. Ce phénomène, qu'aucun observatoire astronomique n'enregistra et qui, PAR CONSÉQUENT, n'était pas naturel, des personnes de toutes les conditions et de toutes les classes sociales le virent de leurs yeux.

Je passe sur la référence à ce merveilleux poème d'amour et de sensualité qui est *Le Cantique des cantiques* (6 - 4,12). Assimiler la belle amante noire « dont les deux seins sont comme deux faons, belle au milieu des délices, dont la taille ressemble au palmier auquel l'amant veut monter, et dont la bouche est comme un vin excellent » à la Vierge Marie sous prétexte qu'elle est pure comme le soleil, est encore un de ces exercices de voltige théologique qui ne sèche l'encre.

Mais je m'attarde sur l'étrange raisonnement touchant les observatoires. Sous prétexte que le phénomène n'a pas été enregistré, c'est que PAR CONSÉQUENT, il n'était pas naturel. Mais naturel ou pas, le phénomène, selon sa propre déclaration, était VISIBLE. Humainement visible. Même surnaturel, le phénomène eut dû être vu AUSSI par les observateurs scientifiques – comme il eut dû être AUSSI photographié. Il ne s'agissait pas, comme des apparitions qui privilégient un ou quelques voyants, d'une révélation privée. Il était annoncé comme un miracle pour que tout le monde croie aux apparitions. La Vierge le précise dans son apparition du 13 juillet :

Je ferai un miracle que TOUS VERRONT.

Le soleil se décroche et tombe sur la terre et seuls s'en rendent compte les pèlerins à qui on a distribué le programme ! Voilà qui est, n'est-il pas vrai, suspect...

Certains d'ailleurs verront plus que le phénomène officiel.

Dans son livre sur Fatima, un académicien, s'il vous plaît, l'écrivain Marques da Cruz, relate le témoignage de sa sœur :

Le soleil [...] semblait tomber sur la tête de toute la foule et tournait sur lui-même comme une roue de feu d'artifice¹ [...] et au même moment je vis saint Joseph avec l'Enfant Jésus sur les bras au milieu du soleil [...].

En principe, d'après l'histoire officielle, la vision de la sainte Famille fut réservée au trois petits voyants. Lucia en parlera comme un privilège. D'où vient que cette inconnue, fut-elle sœur d'académicien, se permit elle aussi de voir ce qui ne lui était pas destiné ?

Alors, le Soleil tombe ? Soit. Ne revenons pas sur le fait que c'est la Terre qui a un mouvement de translation, et qu'il serait plus « facile » d'imaginer que, celui-ci étant suspendu, ne contrariant plus l'attraction solaire, la Terre tombe vers le Soleil.

1. Image fréquemment reprise, mot pour mot, dans de nombreux témoignages postérieurs.

Mais disons que le Soleil tombe. Il y a entre lui et nous quelque chose comme 149 500 000 kilomètres. À quelle vitesse choit-il ? Il se déplace normalement à environ 20 kilomètres par seconde. Mais on connaît des étoiles qui se déplacent à 600 kilomètres par seconde. Accordons-lui cette vitesse maximum. Les témoignages s'accordent sur une durée de 10 minutes à un quart d'heure du phénomène. Disons 15 minutes.

Ce qui nous fait $600 \times 60 \text{ s} \times 15 \text{ 540 000}$ kilomètres parcourus dans notre direction.

Conclusion : À la fin de son escapade, le Soleil était encore à 149 000 000 de kilomètres. La différence était visuellement IMPERCEPTIBLE. Pas de quoi effrayer un cabri. Une fin du monde, ça ? L'apocalypse annoncée ?

Mon petit calcul est pourtant bien généreux puisque la durée du phénomène comprend le retour à sa place du Soleil. En réalité, il ne se serait rapproché à tout casser que de 170 000 kilomètres...

Il est plaisant aussi de noter que les témoins ne manquent pas, qui constatèrent que leurs vêtements ruisselants (il n'avait fait que pleuvoir depuis le matin) se mirent à sécher soudainement, la température montant au fur et à mesure que le soleil se rapprochait. Oui, ça pouvait paraître logique...

Mais sait-on (je le sais depuis peu...) que c'est en hiver, vers le 2 ou 3 janvier, que la Terre est la plus près du Soleil ? Sait-on que ce n'est pas la distance entre la Terre et le Soleil, laquelle varie peu, qui conditionne les changements de température, mais l'inclinaison des rayons solaires sur l'horizon¹ ?

1. Jean Taillé, *La Terre et la Lune*, Que sais-je ?

Ah ! si cela avait été vrai !

Si la puissance divine avait eu la puissance, car cette puissance-là ne pouvait être que divine, de faire virevolter le Soleil sur lui-même, déjà chose inouïe, mais en plus de rompre la mécanique affirmée et affermie par des siècles d'observations, de relevés, d'expérimentations au travers desquels toutes les lois mathématiques s'étant justifiées en elles-mêmes justifiaient les ordinaires et vigoureux déplacements célestes, en sortant d'un coup le soleil de sa niche pour le propulser, fut-ce un temps, vers notre planète, avec peut-être la tentation, que certains craignirent, de ne pas retenir celui-là pour qu'elle écrasât celle-ci, avec les vœux de l'apocalypse, lequel prédit, dans son verset 13 du chapitre 6 « que les étoiles tomberont sur la terre comme lorsqu'un figuier secoué par un vent violent jette ses figes vertes » ; si, par conséquent, visible de la moitié des méridiens, qu'il se présentât en son levant ou en son ponant, des centaines de millions de témoins ne pouvaient qu'apercevoir, et donc apercevaient l'extraordinaire dérèglement, et principalement les millions, pour lesquels midi était midi, le fuseau de Lisbonne étant celui de Dublin et celui de Bamako ; si, parmi tous ceux-là, les centaines d'observateurs qualifiés dans des dizaines d'observatoires avaient donc, par conscience professionnelle, enregistré, photographié, filmé, l'infraction aux lois de Copernic, de Kepler, de Galilée, de Newton, qui s'étendit sur un quart d'heure, délai plus que suffisant pour que les traces soient capturées ; photographié sans problème en 1917 puisque aussi bien Fizeau et Foucault avait déjà réussi en 1845 des clichés du Soleil, non fantasque mais ancré, et qui prouvent qu'il se laisse volontiers fixer par les objectifs pour peu que ceux-ci le regardent ; filmé comme les opérateurs cinématographiques sur les fronts de la Guerre mondiale d'alors le faisaient des éclatements de shrapnels et qui eussent, sans nul doute, changé de cadre pour *panoramiquer* vers le ciel et filmer le miracle du ciel, comme on peut imaginer que les centaines de milliers de soldats qui s'entretuaient dans les

tranchées se fussent dressés dans un cri unanime pour assister au prodige, confondant dans une grâce sublime les ennemis de la minute précédente ; si, par tout cela, la révélation de la Sainte Vierge qui avait annoncé pour ce jour-là un miracle pour l'édification de tous les hommes, s'était trouvée confirmée et que les hommes se soient trouvés édifiés, si donc la moitié des hommes éveillés, humbles et savants, ouvriers et paysans, soldats et jardiniers, hommes de politique et hommes d'art, enfants et vieillards, catholiques et protestants, mahométans ou orthodoxes, rationalistes et matérialistes de tous crins, mystiques et dévots de tous poils, si tous ceux-là avaient vu, bien vu, bien regardé, comme leurs frères et sœurs de Fatima, dans un petit coin montagneux du Portugal, le prodige inouï nécessairement visible pour tout un flanc du globe, alors, mon père, qui avait 17 ans et avait lu Renan la veille, se fut converti et il y a lieu de présumer que je passais ma communion dans les années quarante, puisque le règne de Jésus eut alors été universel, alors j'honorerais Marie comme une deuxième mère, le monde aimant et terrifié vivrait en paix, on ne fabriquerait que des chapelets de rosaires et plus de chapelets de bombes, l'école laïque ne poserait plus problème, car aucun parent n'aurait plus consenti à y envoyer sa progéniture, les chefs d'états communistes ne seraient plus marxistes, d'ailleurs il n'y aurait plus d'États communistes, selon ce que la Vierge souhaitait le 13 juillet 1917, Marx n'aurait pas eu à attendre l'avènement de Gluskman pour mourir, les États-Unis et la Russie auraient pour capitale Rome, et le vicaire du Christ serait devenu le père des peuples.

Voilà ce qui se serait passé si le prodige avait été.

Rien de cela ne s'étant passé ? ...

Chapitre V

LES FAUSSES APPARITIONS

Espis, 1946

LES FAUSSES APPARITIONS

Je n'ai étudié ici que quelques apparitions mariales, parmi les plus éminentes en France, qui ont reçu une consécration officielle de l'Église, que ce soit à la suite de jugements canoniques édictés par les évêques ou par les autorisations accordées à l'organisation de la piété populaire. Je n'ai pris appui, pour exercer mes réflexions critiques, que sur des ouvrages ou documents qui ont reçu l'imprimatur ou dont les auteurs laïques allaient dans le sens des positions de l'Église. Trop souvent je me suis indigné que des ouvrages pseudo-historiques ou de pures polémiques puisent dans des sources hostiles à leur sujet la nourriture de leurs démonstrations ; j'ai combattu fermement toutes tentations que je pouvais avoir à tomber dans ce honteux travers.

Toutes mes sources, toutes mes références sont celles des laudateurs. Je n'en suis ici que plus à mon aise pour constater qu'à la fin du compte très peu d'apparitions de la Vierge ont trouvé grâce aux yeux des corps constitués de l'Église, tandis que c'est par centaine que des cas de voyances, individuels ou collectifs, ont été signalés et agitérent souvent, comme s'agissant de ceux officialisés, les foules et les prêtres. Durant le XIX^e siècle, seules ont été reconnues véridiques les apparitions de la Salette et de Lourdes. Et de Pontmain, en 1871, sur laquelle je fais l'impasse, par propension à ne pas trop ridiculiser mon adversaire, et parce qu'il me paraît bien suffisant d'avoir désossé six exemples, dont les plus populaires. Il y eut aussi le cas d'Estelle Faguette à Pellevoisin, en 1876, qui en 1982 reste encore un cas controversé au sein de l'Église, puisque cette année-là, toute proche, une commission mixte, médicale et théologique, a été constituée pour reprendre éventuellement, l'enquête canonique commencée... en janvier 1877 ! Ce qui, bien sûr, n'empêcha pas l'évêché alors, dès les événements, à autoriser la diffusion massive de scapulaires du Sacré-Cœur réclamés par la voyante au nom de la Vierge.

J'ai déjà noté, traitant le sujet, que les apparitions de la Vierge à Catherine Labouré n'ont jamais été authentifiées, mais le culte officiel autour des médailles miraculeuses, les pèlerinages rue du Bac sont d'une telle importance que je peux considérer le phénomène de Catherine comme de nature à enrichir honnêtement ma démonstration.

Aussi, depuis 1876, aucune apparition de la Vierge n'a été prise en compte par les évêques et par Rome. Depuis le XX^e siècle aucun lieu de pèlerinage nouveau n'est apparu. Toutes tentatives populaires ont été systématiquement repoussées. Et pourtant ! En 1928 et 1972, je ne sais qui a fait la comptabilité, mais le nombre est repris dans de nombreux ouvrages : il y aurait eu 232 apparitions, dites pseudo-apparitions, dont les voyants furent tout uniment taxés d'hallucinés.

Tiens donc ! Pourquoi ces doutes, ces scepticismes, pourquoi soudain cet esprit critique ? Serait-ce que nous sommes au XX^e siècle ? Allons donc ! Combien acceptent les OVNI ! Mais peut-être qu'un évêque est devenu plus sensé qu'un Jean-Claude Bouret. L'Église ne peut plus se permettre des mystifications trop évidentes, des détournements de conscience trop vulgaires.

Dans le cas de ces 232 pseudo-apparitions l'une a retenu mon attention, celle d'Espis, près de Moissac, dans le Tarn et Garonne.

LES APPARITIONS D'ESPIS

Le 22 août 1946, une vingtaine d'enfants et d'adultes déclarent tous avoir eu, au même moment, la vision de la Vierge entourée par saint Joseph, sainte Thérèse, sainte Germaine ainsi que le Sacré-Cœur. Également des anges voletaient autour du groupe des saints. Ce n'était pas rien. La Vierge leur avait demandé de se rendre le 13 de chaque mois au même endroit et leur dit qu'elle leur reviendrait. Comme à Fatima. La Vierge est superstitieuse mais dans le sens bénéfique. Le treize est un chiffre qu'elle bénit. En ferait-elle de même au Japon où c'est le quatre qui a les mêmes propriétés que notre treize occidental ?

Si un voyant fait généralement sensation, imaginez ce qui va se passer avec un groupe de vingt voyants. C'est vite par milliers que des pèlerins se réunissent dans les bois d'Espis, comme au bon vieux temps des druides – et aussi des sabbats. La ferveur populaire s'est vite organisée. Mais la hiérarchie religieuse boude.

En novembre 1946, une délégation de voyants rend visite à l'évêque de Montauban et l'informe des prodiges qui ont lieu tous les mois. Les conditions exceptionnelles étaient réunies pour entreprendre une enquête canonique. Le nombre de témoins, tous relatant le même phénomène, leur qualité. Il ne s'agit plus d'enfants, isolés, illettrés. Il y a là des adultes sensés, équilibrés, cultivés, tous bons catholiques, sans mysticisme particulier. Si parfois un seul témoignage suffit pour accréditer une apparition, vingt témoignages la rendent plus véritable. Voilà une aubaine pour les tenants de la Vierge !

Il n'en est rien.

La délégation, décontenancée, n'obtient qu'une oreille embarrassée. Plus embarrassée que l'oreille portugaise de Fatima, vite désensablée.

Les voyants, la population, les pèlerins ne comprennent pas l'indifférence, la gêne de leur évêque. Ils attendaient le feu, ils rencontrent la glace. La Vierge ne serait-elle plus en odeur de sainteté ? Les voyants repartent à l'attaque et mitonnent une relation détaillée, avec tous les témoignages, les noms, les preuves. Le texte est remis à l'évêque le 10 décembre 1946. La réponse ne tarde pas. Elle est fulgurante. La voici. Intégrale. Textuelle.

Montauban, le 12 décembre 1946

Cher monsieur,

J'ai lu attentivement votre relation des événements d'Espis. Mon sentiment est très net : les apparitions ne sont pas vraies.

De ma part, veuillez dire aux « voyants » qu'ils sont victimes d'une illusion.

Daignez agréer, [...]

M^{gr} Pierre Marie Théas,
évêque de Montauban

Depuis que je me suis consacré à ce sujet, j'ai lu je ne sais combien de fois, dans les ouvrages religieux, des critiques vigoureuses, parfois haineuses, envers les esprits forts, les esprits scientifiques, les esprits rationalistes, les esprits sectaires, qui se permettent aveuglément, au nom de leurs principes matérialistes et athées, sans chercher à savoir, sans chercher à comprendre, de mettre en doute les miracles et les apparitions glorifiées par l'Église au motif qu'elles violent la raison et nient les lois de la nature. Je ne crois pas qu'on puisse découvrir un seul jugement rationaliste concernant la critique d'un phénomène surnaturel qui ait été aussi hâtif, aussi péremptoire, aussi fermé, aussi insolent que celui formulé par M^{gr} Théas 48 heures après avoir reçu le compte rendu des voyants. Ceux-ci sont abasourdis et n'y comprennent rien. Moi, si. Oui, déjà, tout de suite. Il suffit de savoir que M^{gr} Théas, évêque de Montauban est aussi l'évêque de... Lourdes !

Comment ! Voilà quand même une situation compliquée qui mérite attention.

Depuis quatre mois, la Vierge apparaît à un groupe de privilégiés. Ce n'est pas une hérésie. À Lourdes, à la Salette, à Fatima, c'est dans ses habitudes d'apparaître régulièrement à des rendez-vous qu'elle fixe. Qu'elle apparaisse en compagnie n'est pas non plus une nouveauté. Lucia, Jacinta et Francisco avait aperçu le 13 octobre 1917 la Vierge avec saint Joseph, Jésus enfant et Jésus adulte ! L'épiscopat portugais n'avait pas fait la fine bouche. Et l'apparition est vue par 20 témoins qui ne se contredisent pas !

Comme à l'habitude, la foule des fidèles a répondu à l'invitation de la bonne Mère. On vient, on prie, on se convertit. Tout y est. Et il y a aussi des guérisons miraculeuses. Madame Rigal, par exemple, une quadragénaire paralysée depuis plusieurs années retrouve soudain l'usage de ses jambes devant une foule de témoins. Si Jésus l'a pu à Capharnaüm, pourquoi sa mère ne l'aurait-elle pas fait à Espis ? Des esprits retors peuvent se rappeler que les guérisons miraculeuses ne manquaient pas au temple d'Esculape et que celles dues à Isis ne se comptaient plus. Mais on sait bien, et M^{gr} Théas ne l'ignore pas, que les dieux païens, grecs ou égyptiens, n'ayant jamais eu une existence réelle et n'ayant jamais été que des inventions d'esprits antiques ignorants et égarés qui projetaient leurs vaines interrogations métaphysiques vers des idoles ridicules, les guérisons en question ne pouvaient avoir que des causes naturelles. Les médiateurs n'étant pas reconnus, autorisés, par l'Éternel, les guérisons ne pouvaient venir d'un bienfait céleste.

Par contre à Lourdes, et M^{gr} Théas est bien placé pour le savoir, toutes les guérisons – qui se font bien rares ces temps derniers – ont toujours été des bienfaits de la Vierge.

Pourquoi pas M^{me} Rigal ? Ça vaudrait quand même d'en savoir davantage.

Non, non : « Mon sentiment est très net : les apparitions ne sont pas vraies. »

L'évêque écrit : « Mon sentiment ». Il n'écrit pas : « Ma conviction ». L'évêque écrit : « Après avoir lu ». Il n'écrit pas : « Après avoir étudié ». Il ne veut pas qu'on étudie la question, qu'on enquête sur les faits. Non. À la simple lecture d'une relation d'événements exceptionnels, l'évêque a un sentiment. *Très net*. Pourquoi ? Il n'en dit rien. Il n'explique rien. « Vous êtes nombreux à avoir vu des apparitions de la Sainte Vierge, en laquelle je crois comme vous, et comme vous je crois, pour des raisons qui ne peuvent être que les siennes, qu'elle décide parfois d'apparaître, au cours des siècles, en des endroits les plus divers de la planète, devant qui elle choisit, pour des raisons qui ne peuvent être que les siennes. Et pourtant, là, pour ce qui concerne Espis et les voyants, et les guérisons, j'ai le sentiment très net – qui ne regarde que moi – que rien n'est vrai. Or donc, puisque moi je sais, par sentiment très net, que ces apparitions ne sont pas vraies, si néanmoins vous êtes 20 à m'affirmer que vous les avez vues, c'est que tous les 20 vous avez été victimes d'une illusion. Qu'on se le dise. J'ai bien l'honneur. »

Le concile du Vatican, en 1870, a proclamé le dogme de l'infaillibilité du pape. Je n'ai pas connaissance que le dogme s'étende aux évêques. Lorsque son illustre prédécesseur, M^{gr} Laurence, qui n'adhéra pas sur-le-champ aux révélations de Bernadette Soubirous, voulut se faire une idée, il envoya d'abord des émissaires, et ensuite nomma une commission d'enquête en vue d'un éventuel jugement. Loin de ces précautions pour M^{gr} Théas. Lui, il se comporte comme l'abbé Perrin de la Salette qui dès le lendemain avait proclamé : « La Sainte Vierge est apparue ! », mais à l'inverse. Lui il proclame sur-le-champ : « La Sainte Vierge est une illusion ! »

Pour en être intimement convaincu, aussi rapidement, il n'y a que deux hypothèses. La première, c'est que la Sainte Vierge lui est apparue pour lui dire « ce n'est pas moi à Espis » et qu'elle lui a demandé de tenir secrète son intervention. La seconde, c'est que l'évêque ne croit pas aux apparitions terrestres de la Sainte Vierge (et peut-être même à la Sainte Vierge ?) Mais j'ai quelque mal à admettre une de ces hypothèses.

Il reste alors tout simplement que M^{gr} Théas, qui a déjà une Vierge sur les bras, et non des moindres, ne veut en aucune façon entendre parler d'une seconde dans son diocèse.

Ce qui rend fécondes les apparitions de la Vierge, c'est leur rareté. Ce qui rend efficaces les pèlerinages sur les lieux des apparitions, c'est leur éclatement d'implantation. J'ai été frappé par la couverture d'un ouvrage catholique sur les apparitions de la Vierge en France. Elle représente une carte des lieux des apparitions.

Au centre de la France, il y a Pellevoisin dans l'Indre, à l'ouest, à la porte de la Bretagne, il y a Pontmain, dans la Mayenne, au sud-est, il y a la Salette, dans l'Isère –, au sud-ouest, il y a Lourdes, dans les Hautes-Pyrénées – et coiffant le tout, la capitale, Paris, avec sa chapelle de la rue du Bac. La Vierge ne revient jamais dans la même région. Si elle y revient, on la refoule. Et c'est plein de bon sens. Car il ne faut pas perdre de vue que dans l'immense majorité des apparitions non reconnues la Vierge réclame régulièrement qu'on lui construise une basilique et qu'on lui organise des processions.

L'Église ne s'en sortirait pas. En bonne et intelligente gestionnaire des intérêts de la Vierge elle sait bien mieux qu'elle, puisqu'elle, l'Église, elle est sur le terrain, ce qu'il convient de décider.

On ne peut imaginer 100 Fatima, 1 000 Lourdes. Quelques secrets confiés à Fatima ou à la Salette suffisent pour auréoler le pape d'une connaissance privée de messages célestes – comme Moïse qui fait retomber sur les bijoux de sa tiare quelques éclats des étoiles divines.

Que se passe-t-il à Espis après la réponse autocritique de M^{gr} Théas, évêque de Lourdes ?

La réaction normale : les pèlerinages s'amplifient. Régulièrement, le 13 du mois, Marie rencontre ses voyants. Régulièrement, le 13 du mois, la foule grossit. On y vient de toutes les régions de France. Le phénomène de Lourdes, à un siècle de distance, et à 250 kilomètres, se reproduit. Même les prêtres ne sont pas unanimes à s'incliner devant l'attitude de l'évêque. L'un d'eux, convaincu de la réalité des apparitions, deviendra le porte-parole du groupe des voyants. Le mal s'étend. Cela inquiète l'évêque.

Dans le numéro du 30 avril 1947, on peut lire dans le *Bulletin catholique de Montauban* un communiqué de M^{gr} Théas qui constate :

Une propagande clandestine répand à travers la France des tracts sur les apparitions d'Espis. L'opinion commence à être émue et ébranlée.

Nous sommes là à un tournant de l'affaire. La question d'Espis a quitté le bureau de l'évêque. C'est toute l'Église qui est informée. Quelle va être son attitude ? Va-t-elle suivre l'évêque ? Le grand mouvement des dévotions à Espis s'amplifie. Va-t-elle suivre le mouvement populaire et conseiller à l'évêque un changement d'attitude ?

La France de 1947 n'est plus la France de 1858. Elle n'est pas non plus le Portugal de 1917. Le pays sort de la guerre. Un mouvement démocratique puissant, issu de la Résistance, a porté, sous l'autorité de Charles de Gaulle, un gouvernement d'union nationale aux affaires de la France. L'Église n'est pas sortie renforcée de la guerre. Loin s'en faut. Nombreux furent les catholiques, les prêtres, qui participèrent aux combats contre l'occupation et contre le nazisme. Mais la hiérarchie de l'Église fut dans son ensemble pétainiste et une large fraction carrément alliée à Hitler. Pouvait-il en être autrement ? Les valeurs que défendaient Pétain étaient les siennes. Dans son appel du 13 août 1940, Pétain parle selon le cœur et les rancœurs de l'Église :

Pendant les trois quarts de siècle qui ont précédé la guerre, le régime auquel était soumis les Français avait pour principal ressort la culture du mécontentement.

Trois quarts de siècle. Cela nous ramène à la fin du Second Empire. C'est bien la République qui est visée. Aussi l'Église de France accueillera favorablement l'ordre nouveau de Pétain, comme l'Église du Portugal ouvrit ses bras à l'*Estado Novo* de Salazar. Les discours de Pétain sont l'écho des homélies du cardinal Gerlier.

*Depuis 1918, l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. On a revendiqué plus qu'on a servi [...]
[...] les familles ont le devoir de maintenir à travers les générations les antiques vertus des peuples forts. Les disciplines familiales seront sauvegardées, tel est l'ordre que nous voulons instaurer [...]*

C'est une pitoyable histoire que celle des lois dites « sociales » de la III^e République. L'égalité est une belle chose, sur certains plans et dans certaines limites, mais si les hommes sont égaux devant la mort et devant Dieu, s'il appartient à une nation civilisée de les rendre égaux devant la loi et de leur accorder devant la vie des chances égales, ces diverses sortes d'égalité doivent s'encadrer dans une hiérarchie rationnelle [...]

[...] une des grandes nouveautés du christianisme a été d'apprendre à l'homme à accepter librement la nécessité du travail et à conférer au travail le plus humble une valeur spirituelle [...]

L'idée nationale-socialiste de la primauté du travail, nous avons d'autant moins de peine à l'accepter qu'elle fait partie de notre héritage classique [...]

[...] la lutte des classes est une conception absurde qui conduit les peuples à la désagrégation et à la mort [...]

[...] l'ordre nouveau est une nécessité française [...]

Le régime nouveau sera une hiérarchie sociale, ainsi renaîtront les élites véritables que le régime passé avait mis des années à détruire.

Maréchal Pétain

Appels et articles, 20 juin au 10 octobre 1940.

Que demander de mieux, que vouloir de plus ? Un chef d'État en France qui cite Dieu et se réfère au christianisme, l'Église l'avait oublié depuis Napoléon III. C'est donc dans le sac de Pétain et de la collaboration qu'elle mettra ses billes. Mauvais calcul. Pétain s'effondre. L'Allemagne est vaincue. La République renaît. Rajeunie. Plus démocratique encore. Qui se veut plus sociale.

Oui, en 1947, l'Église n'a pas le vent en poupe. Ce sont les communistes qui l'ont. Les prédictions de la Vierge à Fatima ne semblent pas se réaliser encore. Des communistes, des sans Dieu, sont au gouvernement. Pas pour longtemps, mais ils y sont en ce début 1947 !

L'Église a encore des forces, bien sûr. Mais elle est prudente. Elle est aussi tiraillée. Une nouvelle génération de prêtres veulent un christianisme nouveau, social, populaire. Ceux-là joueront un rôle considérable dans les années 1950 comme prêtres-ouvriers.

Bref, l'Église au plan national n'a nullement envie d'une agitation d'envergure autour de prétendues apparitions de la Vierge. Elle n'a plus un pouvoir qui lui est dévoué, comme du temps de Lourdes. Et toutes les idées qu'elle combattait alors, la critique scientifique, la critique philosophique, n'ont fait que progresser. On enseigne dans les écoles les lois de Darwin. On sait partout que l'homme descend du singe. L'Église a perdu de grandes batailles idéologiques. Il ne s'agit pas de prêter le flanc à un procès qui la taxerait de rétrograde. Le moment, décidément, n'est pas bon pour agiter des vagues miraculeuses. Elles pourraient l'engloutir, elle. De ce point de vue, elle n'a pas changé, puisqu'il n'y a plus eu d'apparitions reconnues depuis 1877.

C'est pourquoi on ne peut s'étonner de lire dans le *Bulletin catholique de Montauban* du 30 avril 1947, et reproduit dans *La Croix*, la déclaration suivante :

L'autorité religieuse, interrogée de divers côtés, a le devoir d'élever la voix. Elle le fait aujourd'hui officiellement et déclare ce qu'elle avait déjà dit d'une manière privée en décembre : les apparitions d'Espis ne sont pas authentiques, les voyants sont victimes d'une illusion.

Considérant les dangers que présentent les rassemblements des foules d'Espis :

- 1) Nous interdisons aux prêtres, même étrangers au diocèse, séculiers ou religieux, de participer aux manifestations religieuses du bois d'Espis. Les prêtres qui ne tiendraient pas compte de cette défense s'exposeraient à la peine de suspension.*
- 2) Même interdiction est faite aux religieux laïques et religieuses.*
- 3) Nous demandons aux fidèles d'honorer et de prier ce mois de mai Notre Dame dans leur foyer, dans leur église paroissiale, dans les lieux de pèlerinage approuvés par la sainte Église. Qu'ils s'abstiennent des manifestations organisées à Espis contre le gré de l'Église.*

*M^{gr} Pierre Marie Théas,
évêque de Tarbes et Lourdes,
administrateur apostolique de Montauban*

Et comme apparemment cette interdiction ne fut pas suffisante, M^{gr} Théas prendra peu après cette autre décision :

L'église Notre-Dame-de-l'Espis sera fermée le 13 de chaque mois et chaque fois qu'il y aura un rassemblement au bois d'Espis.

Pouvait-il faire plus ?

Chapitre VI

DÉFINITIONS CANONIQUES

DÉFINITIONS CANONIQUES

Comment l'Église décide-t-elle qu'ici la Vierge est authentiquement apparue et que là elle ne fut que le fruit d'une hallucination, individuelle ou collective ?

Excellente question, n'est-il pas vrai ?

Nous dirigeant vers la religion avec des yeux qui ne voient que la lumière qui se diffuse, avec des oreilles qui n'entendent que les sons qui se propagent, nous restons aveugles et sourds.

Ce qui vient d'elle est au-delà du visible, est en deçà de l'audible. Nous voilà paralysés, puisque tout ce qui vient de Dieu est par état de grâce raison d'état. Son espace est incontournable puisqu'il n'a pas de contour.

Néanmoins, m'enseigne-t-on, ce qu'il avait à révéler se trouve dans les Écritures. La Bible qui « est », c'est lui qui dit à Moïse : « Je suis celui qui est. » La Bible de main d'hommes fut sa dictée révélée. Rien qui ne soit inspiré. La Bible est biblique, et les paroles sont d'évangiles. Fort bien.

Si tout n'est encore accompli, tout est déjà révélé. Tout est dit. Aucun cinquième évangile qu'un concile adjoindrait aux quatre célèbres n'est envisageable. Ceux de Marcion, des Hébreux, des Égyptiens furent décidés apocryphes. Et celui de Thomas, dont le manuscrit copte fut sorti d'une jarre par un pauvre fellah en 1945, assez révélateur cependant de paroles de Jésus non antagoniques avec les canoniques, n'est considéré que comme une annexe d'étude. Sans doute n'est-ce pas un hasard si la Bible – close par l'épouvantable cauchemar attribué à Jean – se termine par ces paroles autant épouvantables :

Je le déclare à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre : si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu le frappera des fléaux décrits dans ce livre, et si quelqu'un retranche quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu retranchera sa part de l'arbre de la vie et de la ville sainte, décrits dans ce livre.

Saint Paul de son côté avait mis les points sur les i. Dans son épître aux Galates, il proclame :

Quand un ange du ciel annoncerait un autre évangile que celui que nous avons prêché, qu'il soit anathème !

Cette certitude de la fin des révélations est reprise par saint Jean de la Croix au XVI^e siècle.

Celui qui maintenant voudrait interroger Dieu ou lui demanderait, soit une vision, soit une révélation, non seulement commettrait une absurdité, mais ferait injure à Dieu, parce qu'il cesserait de fixer les yeux sur Jésus-Christ.

Cela ne semble plus faire l'ombre d'un doute en matière de théologie théorique. Dans un de ses nombreux ouvrages, l'abbé Laurentin écrit.¹ :

Selon la théologie classique, la révélation est close depuis la mort du dernier apôtre.

1. *L'Année sainte*, éd. ŒIL, Paris, 1983, p. 119

Dieu est donc devenu muet. C'était là un bon constat pour permettre à Nietzsche d'en décréter la mort. Mais la Trinité n'est pas muette pour autant. L'Esprit saint a continué de se manifester après les premières éditions historiquement reconnues de la Bible, et Jésus pour ce qui le concerne s'est souvenu, après son Ascension, qu'il avait eu quelques oublis – on peut être le Sauveur en pleine ascension et avoir l'esprit d'escalier – et ne vit nul empêchement à réapparaître devant des saintes ou des saints pour leur divulguer des paroles inédites. Quant à Marie, sa mère, c'est devenu une seconde nature. Elle harcèle les croyants en interventions magistrales, comme si la lecture et l'étude des textes sacrés ne suffisaient pas à l'édification.

Qu'ajoutent à la gloire de Dieu ces multiples apparitions de la divine accouchée-vierge quand elle se faufile entre les *infractuosités* d'une grotte humide, quand elle prophétise au sein d'un profond fauteuil, quand elle larmoie au faîte d'une montagne, quand elle se transforme en cierge ou en crayon d'ardoise¹ ?

À la gloire de Dieu, rien. Elles ne peuvent rien y ajouter, puisque tout, d'Abraham à Jean, a été dit. Il n'y a qu'à entendre. Mais à la gloire de l'Église, c'est peut-être tout autre chose. Alors, si nous descendons d'un étage, tout s'éclaire. Les apparitions de Marie ne sont qu'une affaire entre Elle et l'Église. Le Père ne s'en mêle pas. Il doit penser comme de Gaulle qu'il s'agit là de questions subalternes.

1. Allusion à son apparition à Pontmain, en 1871, quand elle écrivit des messages en lettres d'imprimerie en plein ciel au-dessus des toits.

De fait, il n'y a pas de définitions canoniques d'une apparition, dans le sens de « Qu'est-ce qu'une apparition ? » Il y a des définitions canoniques de la reconnaissance d'une apparition, dans le sens de « Est-ce bien une apparition ? » ou plutôt de « Est-ce que cela doit être une apparition ? » Bien sûr, les apparitions, les épiphanies sont myriades dans les textes. Que ce soit l'Éternel lui-même ou les anges – émissaires –, nombreuses dans les textes sont les apparitions, les épiphanies. Mais pour ce qui est de Marie – hors textes – il n'y a pas, il ne peut y avoir, un texte canonique promulguant :

La Sainte Vierge, Mère de Dieu, Reine du ciel, a le pouvoir d'apparaître, en forme de révélations en songe ou d'images diurnes perçues sensoriellement, en tant que jeune mère de l'enfant Jésus, dont l'âge ne saurait excéder les trois ans, c'est-à-dire elle-même d'âge de jeune femme notifiant sa fraîche virginité acquise par la grâce – vêtue de voiles légers, bleus ou blancs, la tête ceinte, les pieds libres ou pourvus de roses, de couleurs variées – à l'adresse d'âmes pures et vouées à son culte – transmettant au travers des voyants qu'elle choisit des messages pastoraux ou prophétiques dont la révélation surajoute au déjà connu par une idée souverainement nouvelle ou éminemment évangélique.

Dieu, que c'est facile d'improviser une bulle, comme des billevesées !

Alors, quels sont les textes qui, évitant la définition de l'apparition, circonscrivent les définitions qui reconnaissent les apparitions ?

Le premier grand texte, la première loi, est celui du pape Benoît XIV, au XVIII^e siècle :

Il faut savoir que l'approbation donnée par l'Église à une révélation privée n'est autre chose que la permission accordée, après un examen attentif, de faire connaître cette révélation POUR L'INSTRUCTION ET LE BIEN DES FIDÈLES.
À de telles révélations, même approuvées par l'Église, on ne doit pas et on ne peut pas accorder un assentiment de foi catholique : il faut seulement, SELON LES LOIS DE LA PRUDENCE, leur donner l'assentiment de la croyance humaine en tant que de telles révélations sont probables et PIEUSEMENT CROYABLES.

Benoît XIV n'innove pas, il affirme dans un style sans équivoque les orientations données en la matière par le V^e concile du Latran en 1516 et celui de Trente en 1563.

Cette prudente et pragmatique position est rappelée par Jean XXIII à l'occasion du centenaire des apparition de Lourdes :

Les pontifes romains, gardiens et interprètes de la révélation divine [...] se font un devoir de recommander à l'attention des fidèles, quand après mûr examen, ils jugent OPPORTUN pour le bien général, les lumières surnaturelles qu'il plaît à Dieu de dispenser librement à certaines âmes privilégiées non pas pour proposer des doctrines nouvelles mais pour guider notre conduite.

Il semble qu'il s'agit là d'un intérêt accru que porte l'Église moderne aux pèlerinages inspirés par une apparition. Jean XXIII parle du devoir de « recommander », alors que Pie X, en 1907, était plus réservé :

L'autorité de l'Église ne se porte pas garante de la vérité du fait. Simplement, ELLE N'EMPÊCHE PAS de croire les choses auxquelles les MOTIFS DE FOI HUMAINE ne font pas défaut.

On le voit, Jean XXIII est plus incitatif, plus militant. C'est bien le signe que depuis le début du siècle le poids du scepticisme critique s'est allégé. Les apparitions ne font plus question. Elles sont entrées comme des faits dans la mémoire populaire, les laïcs s'en désintéressent, les rationalistes ont abandonné le terrain qu'occupe avec plus de conquérante sérénité l'église du Vatican.

Ainsi, le congrès marial international de Fatima de 1967, dont le titre était *Marie, Mère de l'Église, et ses interventions au cours des siècles en faveur du peuple chrétien*, édictait les préceptes suivants :

- *Les interventions mariales extraordinaires, approuvées par l'Église doivent être situées dans leur continuité et leur développement, dans l'économie générale du mystère du salut, en tant qu'elles sont des interventions charismatiques qui rappellent et qui parfois RENDENT PLUS CLAIR POUR NOTRE TEMPS le contenu de la parole de Dieu qui est transmis essentiellement dans l'Écriture et dans la Tradition.*
- *Cette manière de présenter la doctrine de l'Église catholique sur les apparitions mariales semble AUJOURD'HUI PLUS ADAPTÉE à la perspective conciliaire et œcuménique.*

- *Les apparitions mariales manifestent la maternité spirituelle de Marie sur l'Église.*
- *Les apparitions mariales font mieux comprendre L'ACTUALISATION du salut qui se réalise dans la liturgie, et l'exercice sacramentel de la maternité spirituelle de l'Église.*
- *Les sanctuaires marials s'insèrent parfaitement dans la pastorale d'ensemble de l'Église grâce au lien qui existe entre leurs propres messages et la doctrine évangélique, et parce qu'ils sont le lien providentiel d'une catéchèse ADAPTÉE À TOUS, MÊME AUX PLUS PAUVRES, d'une prière renouvelée et d'une intensification de la vie sacramentelle, particulièrement quant à la pénitence et à l'EUCCHARISTIE.*

Tout cela, pour une fois concernant des textes théologiques, est clair. J'en avais tiré la conclusion en étudiant les apparitions reconnues ou écartées. Les enquêtes des évêques ne sont jamais orientées dans la recherche de la vérité d'une apparition, comme s'il était secondaire que la Vierge eût bien été présente ou pas sur le site. Elles sont uniquement orientées dans l'étude de l'intérêt de l'événement et du message en un lieu donné à un moment donné. Si l'on écarte Espis, c'est qu'il y a déjà Lourdes. Si on écarte Ham-sur-Sambre, c'est qu'il y a déjà Beauraing.

L'évêque de Tarbes et l'évêque de Namur ne peuvent avoir deux Marie sur les bras de leur diocèse. Il faut répartir au mieux des pèlerinages, les initiatives anarchiques de la Vierge qui apparaît trop souvent, sans cohérence. Bref, elle n'en fait qu'à sa tête. C'est aux évêques de mettre de l'ordre. Toutes les apparitions du XIX^e répondent à ce schéma.

Je ne suis pas le seul à relier les apparitions aux événements politiques ou aux confrontations idéologiques, et à penser qu'il faut chercher dans ceux-ci les causes de celles-là.

Robert Pannet, écrivain catholique et marial, l'exprime on ne peut mieux à plusieurs reprises¹ :

La France catholique du XIX^e siècle est « miraculiste » : agressée par la montée en force du rationalisme, les catholiques français, clercs et laïcs, réagissent par une sorte de boulimie pour les manifestations de l'irrationnel, si bien que se propage parmi eux comme une contagion du merveilleux.

La piété mariale est en baisse [...] les pèlerinages sont passés de mode [...] Tout change à partir de 1830. Les apparitions du XX^e siècle en France contribuent puissamment à la réanimation du mouvement marial, notamment au développement de la piété envers l'Immaculée, Mère de toutes grâces [...] l'extension du réseau de chemins de fer permet une plus grande mobilité des pèlerins, ils vont plus vite et plus loin [...] L'épiphanie mariale est pour la France catholique un encouragement à reprendre sa mission d'évangélisation en coordination avec son développement politique et économique qui lui donne une vocation à être une nation civilisatrice (« colonialiste »)² [...] Le principal péril pour la foi, c'est désormais la montée des idéologies antichrétiennes, du marxisme en particulier, dont le message de Fatima souligne le danger [...] L'antidote du rationalisme, c'est pour notre époque la dévotion au cœur de Marie.

-
1. Robert Pannet, *Épiphanie mariale en cinq actes*, S.O.S, 1983 (Préface de M^{gr} Carrière, évêque de Laval).
 2. Note de l'auteur.

Voilà qui est bien vu et bien dit. Et n'est-il pas frappant que ce soit dans les mêmes journées de janvier 1862 qu'était promulgué le mandement de M^{gr} Laurence jugeant réelle l'apparition de Marie à Bernadette Soubirous, et que le cours d'Ernest Renan était suspendu à la Sorbonne pour « outrage » au Christ, avant d'être définitivement supprimé le mois suivant ?

Les évêques ne vont pas à la rencontre de la Vierge. Ils regardent seulement leurs ouailles comme les généraux se préoccupent du moral de leurs troupes. Ils ont leur religion, une religion savante et intelligente.

Les ouailles ont la leur, une religion spontanée et populaire. La question fut pour la religion des doctes d'absorber pour l'orienter la religion des simples.

Des théologiens s'y attachèrent. Tel le chanoine Boulard en 1976, pour lequel il s'agit d'établir « un système cohérent [...] une pastorale d'ensemble [...] avec des degrés d'intériorisation des valeurs évangéliques et des croyances chrétiennes DIFFÉRENTS mais non OPPOSABLES ». D'un côté, les sanctuaires et pèlerinages dont l'origine est l'imagination et la piété populaire qui les imposèrent, de l'autre l'Église savante, apostolique, missionnaire. Jean-Paul II est très favorable à cette politique d'osmose. Dans un discours aux évêques français en novembre 1982, il vante :

[...] le christianisme populaire qui a l'avantage de caractériser une foi enracinée profondément dans une culture précise, nouée aux fibres du cœur autant qu'aux idées, et SURTOUT partagée largement par tout un peuple qui est alors peuple de Dieu [...] même si les bases sur lesquelles se développe ce christianisme populaire suscitent la méfiance de l'élite et des pasteurs.

N'est-ce pas là le sens de son voyage en Afrique en août 1985 ? Que les Togolais continuent de vénérer NYIGBLE, divinité de l'eau, culte éminemment païen, n'est plus cause d'une condamnation.

Il suffit maintenant d'édifier aux abords du lac Togo un sanctuaire dédié à la Vierge pour absorber, peu à peu, les rites animistes, populaires par excellence. Un prêtre togolais l'exprime on ne peut mieux¹ :

Nous avons fait d'un lieu sacré de nos ancêtres un lieu saint. Nous avons vu en ce culte un signe : il fallait reconnaître cette tradition, expression d'une religiosité primitive, et l'enrichir du message du Christ.

La théologie s'incline devant l'imaginaire et la superstition. À charge pour les théologiens d'en fabriquer une théorie cohérente. À charge pour les prêtres d'en faire une pastorale efficace. On peut croire ce qu'on veut, l'important c'est de croire. À condition de se laisser guider par Rome. Dans un langage poétique, c'est le sens de l'exhortation de Jean-Paul II :

1. *Le Monde*, 9 août 1985.

La nature exubérante et splendide en ce lieu de forêt et de lac imprègne les esprits et les cœurs de son mystère et les oriente spontanément vers celui qui est l'auteur de la vie. C'est un sentiment religieux qui vous anime et qui anime, on peut le dire, l'ensemble de vos compatriotes.

Le temps n'est plus de la colonisation par canonnières. Le temps n'est plus de l'évangélisation par anathèmes. La mainmise économique suffit au néocolonialisme. Le détournement culturel suffit au néo-évangélisme. Dieu reconnaîtra les siens.

Chapitre VII

LES MÉTAMORPHOSES DE MARIE

*L'illusion nous prive du meilleur : quand
s'éteignent les belles tromperies, d'humbles
vérités prennent leur revanche.*

Jean Rostand

LES MÉTAMORPHOSES DE MARIE

La Vierge divine, la mère de Dieu, la reine du ciel, la grande médiatrice entre notre misérable humanité foulée et percluse et la puissance miséricordieuse, la vénérée des foules et la bien-aimée des solitaires, la fondatrice, à sa demande ou laissant faire, d'une kyrielle d'architectures impressionnantes, légères ou géantes, déliées ou grandiloquentes, chapelles, sanctuaires, basiliques, l'organisatrice, à sa demande ou laissant faire, d'une cohorte de pèlerinages dévoués à son nom, le sujet et l'objet de milliers d'œuvres d'art, l'inspiratrice des plus géniaux pinceaux, l'Angelico italien, le Fouquet français, le Greco espagnol, le Van der Weyden flamand, mise en cent mille statues, ceinte de mille couronnes, construite en centaines de Notre-Dame et imprimée en millions, en centaines de millions de médailles ou de vignettes n'a pas toujours été ce qu'elle est.

Loin s'en faut. L'origine de son histoire grandiose est un simple fait divers au sein des envahissantes Écritures. C'est une sculpture finie qu'on offre à l'adoration contemporaine. Ce n'était qu'un éclat de pierre. Qu'il en a fallu de fourbisseurs et de porteurs, de sculpteurs et de marbriers, de ciseleurs et de polisseurs pour en arriver à la géante du Puy ou à la miniature de la rue du Bac. Sur l'ébauche des Évangiles, chaque siècle a fourbi ses ajouts. Ne suis-je pas tombé de très loin, ignare mécréant, en apprenant que cette fameuse Assomption, de toute façon bonne à prendre, que nous fêtons tous les 15 août, à l'initiative de Louis XIII, n'avait été établie comme dogme par l'Église qu'en 1952 sous le pontificat de Pie XII ?

Le culte de Marie est l'exemple moderne, aveuglant à qui ouvre les yeux, qu'il n'existe pas de divinité autorévélee. Jamais. Dans aucune civilisation. Et il renseigne sans nuance, quelles que soient les philosophies qu'on veut bien en dégager, sur l'assourdissante – à qui tend l'oreille – volonté *déificatrice* et *édificatrice* des hommes. Tout pas religieux prend étonnamment la trace de son temps. En même temps qu'elle projette son espérance, l'Église l'incarne toujours dans son actualité temporelle, politique. Fatima ne pouvait être qu'en 1917. La virginité perpétuelle de Marie ne pouvait être qu'au septième siècle, au concile de Latran.

MARIE DANS LES ÉCRITURES

L'ANCIEN TESTAMENT

Les versets ayant un caractère messianique font peu état de la future mère du futur Sauveur et lorsqu'elle est évoquée, c'est avec une grande désinvolture.

Qu'extraire des livres prophétiques ?

C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe. Voici, une jeune fille deviendra enceinte, elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel¹. Il mangera de la crème et du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien.

(Ésaïe 7 – 14)

1. Emmanuel : Dieu avec nous.

Et toi, Bethléem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui dominera sur Israël et dont l'origine remonte aux temps anciens¹, aux jours de l'Éternité. C'est pourquoi il les livrera jusqu'au temps où enfantera celle qui doit enfanter et le reste de ses frères reviendra auprès des enfants d'Israël.

(Michée 5 – 1,2)

La future Marie est ainsi présentée comme une femme ordinaire, une simple mortelle, comme furent la femme de Terach, non citée, qui enfanta Abraham, Sara qui enfanta Isaac, Rébecca qui enfanta Jacob, Rachel qui enfanta Joseph, Jokebed qui enfanta Moïse. Ésaïe imagine, quoique, comme tous les prophètes, rien de ce qu'il exprime ou enseigne qui ne soit dicté par l'Éternel, « une jeune fille qui deviendra enceinte », ce qui est à la portée de toutes les jeunes filles ; et Michée évoque « le temps où enfantera celle qui doit enfanter », ce qui est à la portée de toutes les jeunes femmes enceintes.

Nulle part, dans le Pentateuque, les livres historiques, poétiques ou prophétiques, perçoit que la naissance du Messie, qui est le seul événement révolutionnaire prédit, sera en elle-même miraculeuse et que la mère, au-delà du privilège déjà exceptionnel d'avoir été choisie par Dieu pour engendrer le Sauveur, bénéficiera de grâces divines particulières qui la porteraient au sommet du ciel – ou tout comme.

1. Jésus-Christ est un descendant de David, fils d'Abraham (Mat. 1-1). Cette descendance vient de Joseph, l'époux de Marie, fils de Jacob, de la lignée de David. Cependant, Joseph n'est que le père adoptif de Jésus, et ne connut Marie qu'après qu'elle ait eu enfanté... (Mat. 1-25). Quant à Marie, elle est la fille de sainte Anne et de saint Joachim, personnages non évangéliques et encore moins *vétéro-testamentaires*.

Quand il s'agit d'annoncer le Messie, les détails impressionnants, les qualificatifs exaltants ne manquent pas.

*On l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel,
Prince de la paix.*

(Ésaïe 9 – 5,6)

*Il gouvernera avec la force de l'Éternel, avec la majesté du nom de
l'Éternel, il sera glorifié jusqu'aux extrémités de la terre.*

(Michée 5 – 3)

Sur la maman, rien.

L'indifférence des textes de l'Ancien Testament à son sujet n'a pas manqué de se révéler gênante aux temps de la *divinisation* de Marie. C'est pourquoi les rédacteurs catéchistes firent sans vergogne appel à des amalgames, à des confusions, fort effrontés pour installer Marie là où elle n'était pas. J'en prends un seul exemple, tiré d'un missel contemporain, puisque conforme au code des Rubriques du 26 juillet 1960. Pour faire accroire que Dieu pensait à Marie de toute éternité, même avant qu'il ne se décidât de créer le monde, l'Église cite un des proverbes attribués à Salomon, fils de David, les paroles étant censées être celles de Marie :

L'Éternel m'a créé la première de ses œuvres. Avant ses œuvres les plus anciennes. J'ai été établie depuis l'éternité.

Dès le commencement, avant l'origine de la terre. Je fus inventée quand il n'y avait point d'abîmes, point de sources chargées d'eaux ; avant que les montagnes fussent affermies, avant que les collines existassent, je fus inventée.

Il n'avait encore fait ni la terre ni les campagnes ni le premier atome de la poussière du monde. Lorsqu'il disposa les cieux, j'étais là ; lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme, lorsqu'il fixa les nuages en haut, et que les sources de l'abîme jaillirent avec force, lorsqu'il donna une limite à la mer, pour que les eaux n'en franchissent pas les bords, lorsqu'il posa les fondements de la terre, j'étais à l'œuvre auprès de lui, et je faisais tous les jours ses délices, jouant sans cesse en sa présence, jouant sur le globe de sa terre, et trouvant mon bonheur parmi les fils de l'homme.

Et maintenant, mes fils, écoutez-moi. Heureux ceux qui observent mes voies, heureux l'homme qui m'écoute, qui veille chaque jour à mes portes et qui en garde les poteaux ! Car celui qui me trouve a trouvé la vie, et il obtient la faveur de l'Éternel. Mais celui qui pèche contre moi, nuit à son âme ; tous ceux qui me haïssent aiment la mort.

(Proverbes 8 – 22,35)

Voilà qui est effectivement foudroyant. Marie aux côtés de Dieu avant la Genèse !
De mère du Fils qu'elle était la voilà épouse de Dieu !

Qu'on ne me parle pas ici de parabole, et de lecture des Écritures à ne prendre ni à la lettre ni au mot ni à la phrase ni au texte. C'est ainsi qu'on enseigne Marie. Qu'en est-il en réalité ? Parlant en journaliste ou en juriste, je ne peux qu'écrire : il s'agit d'un faux. J'y ai participé d'ailleurs. Afin de ne pas trop aider l'esprit critique que je m'autorise à accorder à la majorité de mes lecteurs, j'ai délibérément omis un verset, le verset 33, qui eut pu lui donner la puce de la solution à son oreille de raisonneur :

Écoutez l'instruction pour devenir sages, ne la rejetez pas.

Car, en vérité, je vous le dis, ce très beau texte, d'un somptueux lyrisme, ne concerne nullement Marie mais... la Sagesse. La Sagesse avec son grand « S ». La vertu de la Sagesse, considérée comme un chemin vers Dieu. C'est la Sagesse qui tenait compagnie à Dieu, du point de vue de Salomon, dans l'accomplissement de la Création. Il suffit de se reporter au même chapitre 8 des proverbes et l'on trouve, précédant les versets abusivement attribués à Marie, ceux-ci, d'une pure luminosité.

Moi, la sagesse, j'ai pour demeure le discernement et je possède la science de la réflexion [...] le conseil et le succès m'appartiennent, je suis l'intelligence, la force est à moi. Par moi, les rois règnent [...] par moi, gouvernent les chefs [...] mon fruit est meilleur que l'or pur [...]. Je marche dans le chemin de la justice [...] pour donner des biens à ceux qui m'aiment et pour remplir leurs trésors [...].

(Proverbes 8 – 12 à 21)

Tous les proverbes d'ailleurs ne sont que des aphorismes, ainsi que leur exorde en témoigne « pour connaître la sagesse et l'instruction, pour recevoir des leçons de bon sens, de justice, d'équité et de droiture (chapitre 1-2-3). Les manipulateurs, pour en faire un discours de Marie ont dû, quand même, se souvenant de cette exhortation, éprouver quelques péripéties de conscience pour que, en parler biblique, ne soit pas lu ce qui est à lire.

Cet étonnant détournement d'un texte sacré met bien en évidence la malencontreuse absence de références annonçant, dans les mêmes temps que la venue du Messie, la venue de la reine du ciel.

Pour en terminer avec cet exemple, je dois à l'honnêteté – à laquelle je m'astreins au mieux – de préciser que dans l'ouvrage dont j'extrai ces versets manipulés, je lis, les précédant, cette discrète formule : « L'Église fait dire à Marie [...] »
L'Église ? Les abbés n'ont pu écrire : « La Bible [...] ». Oui, on verra bien par la suite qu'il s'agit toujours de cela : l'Église fait dire...

LES ÉVANGILES

L'origine ? Modeste. On va voir que les évangélistes confectionnent un rôle bien secondaire à Marie – lequel au reste s'émiette à en disparaître dans les textes postérieurs : Actes des apôtres et les diverses épîtres, pauliniennes et consœurs.

Bien que situé en troisième position, je commencerai par l'Évangile selon Luc, qui est le seul proluxe au sujet de Marie. Lui seul est l'auteur des grandes scènes qui ont permis la base d'un culte marial : l'Annonciation, c'est lui ; la Visitation, c'est lui ; la Purification, c'est lui ; la crèche de Bethléem, c'est lui. Ni Matthieu ni Marc ni Jean ne se font l'écho de ces épisodes ; Marc et Jean se désintéressant complètement de la naissance de Jésus.

Quel est donc, chez Luc, le commencement de tout cela ?

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth auprès d'une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph. Le nom de la vierge était Marie. L'ange entra chez elle et dit : « Je te salue, Marie, toi à qui UNE grâce a été faite, le Seigneur est avec toi [...] tu deviendras enceinte et tu lui donneras le nom de Jésus [...]. » Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ? » L'ange lui répondit : « Le Saint-Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint-Esprit qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu. »

(Luc 1 – 26 à 35)

C'est l'Annonciation, fêtée le 25 mars. Du point de vue des textes historiques, sacrés, c'est la seule particularité miraculeuse de la fiancée de Joseph, car nul ne peut méconnaître l'originalité d'une grossesse sans semence. L'ange est précis à cet égard, il annonce à Marie qu'UNE grâce lui est faite : être la mère du Fils de Dieu. Ce n'est pas rien, mais ce n'est pas plus. Quant au prodige qui la féconde, il doit être temporisé, non pour ce qu'il est, mais parce qu'il n'est pas le premier.

C'est une très vieille tradition, dans nombre de religions, que les vierges soient fécondées par des dieux. Tous les dieux païens grecs et romains se sont toujours complu à descendre de leur olympe pour chahuter quelque mortelle et leur faire de petits dieux ou des héros.

Zeus, un vaillant en la matière, fit naître Persée en fécondant la vierge Danaé, et Castor et Pollux sont le fruit de ses amours divines avec Lédà. Ces mortelles, choisies par le Dieu souverain, eurent par la suite des sorts peu enviables : Lédà devint cygne, Callisto devint Ourse, Europe devint Taureau, et tous les cruciverbistes connaissent le nom de celle qui fut transformée en génisse : Io.

Quittant la mythologie pour les religions de l'Inde, le cas de la naissance de Krishna est des plus passionnants.

Il y eut d'abord des prophéties annonçant la venue du maître du monde « couronné de lumière [...] plus doux que le miel, plus pur que l'agneau sans tache [...] ». Puis la vierge Devaki reçoit un message céleste :

Nous t'avons élue pour l'œuvre de délivrance, car c'est dans le sein d'une femme que le rayon de la splendeur divine doit recevoir une forme humaine. Celle-là sera notre mère à tous puisque d'elle naîtra l'esprit qui doit nous régénérer.

(Atharya Veda)

L'annonce qui est faite à Devaki est d'une autre dimension que l'annonce qui est faite à Marie. Elle lui accorde dès l'origine une maternité spirituelle des humains que les docteurs catholiques mettront des siècles à définir pour Marie. Et, une nuit, Devaki est fécondée par le dieu Mahadeva. Les textes védiques la présentent ainsi :

Vierge et Mère, nous te saluons. Un fils naîtra de toi qui sera le sauveur du monde.

Les religions sont des grandes familles. On voit tellement les similitudes des imaginations, populaires ou savantes, qui les suscitérent qu'on peut s'étonner des affrontements, jusqu'à guerroyer, qu'elles s'inspirent entre elles.

Dans la Bible de l'Éternel, notre Dieu à nous, on relève de nombreux précédents.

La naissance de Samson, par exemple. Un ange de l'Éternel apparut à sa mère et lui dit :

Voici, tu es stérile [...] tu deviendras enceinte et tu enfanteras un fils [...] cet enfant sera consacré à Dieu dès le ventre de sa mère, et ce sera lui qui commencera à délivrer Israël de la main des Philistins [...] La femme enfanta un fils et lui donna le nom de Samson [...]

(Les Juges 13 – 3,5 ; 24)

L'Éternel intervint également pour permettre à Anne, stérile, de mettre au monde Samuel. Et la naissance aussi de Jérémie fut anticipée par l'Éternel, si l'on en juge par les paroles qu'il lui adressa :

Avant que je t'eusse formé dans le ventre de ta mère, je te connaissais, et avant que tu fusses sorti de son sein, je t'avais consacré, je t'avais établi prophète des nations.

(Jérémie 1 – 5)

Mais pourquoi remonter si loin alors que six mois avant que l'ange Gabriel ne vienne faire son annonce à Marie, il avait accompli une mission semblable ?

Luc nous apprend en effet qu'il s'était présenté à Zacharie, le vieux mari d'une cousine de Marie, Élisabeth : « stérile et avancée en âge ».

Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jean. Il sera grand devant le Seigneur [...] il marchera devant Dieu avec l'esprit et la puissance d'Élie pour ramener les cœurs des pères vers les enfants et les rebelles à la sagesse des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple bien disposé [...].

(Luc – 1 – 13 à 17)

Lorsqu'elle est enceinte, Élisabeth proclame :

C'est la grâce que le Seigneur m'a faite quand il a jeté les yeux sur moi [...].

(Luc – 1 – 23)

L'enfant qui lui naîtra, prédestiné comme celui de Marie, deviendra ce Jean qui baptisera Jésus dans le Jourdain. On l'appellera Jean-Baptiste, et sera un temps une sorte de concurrent messianique de Jésus, certains pensant qu'il pouvait être autant Christ que Jésus. Mais Jean-Baptiste ne se voudra que « préparant le chemin ». Au reste, sa carrière tournera court lorsque Salomé, à la suite d'un pari stupide auquel se laissa aller le tétrarque Hérode qu'elle avait talentueusement mené vers les dangereuses tentations sexuelles, obtint qu'on lui remit sa tête sur un plat.

Voici donc Marie, jeune vierge et Élisabeth, vieille épouse stérile, enceintes de concert des œuvres du Saint-Esprit. Il appartenait à la plus jeune de rendre visite à sa parente. Élisabeth comprit, dès qu'elle vit paraître Marie que celle-ci portait le Sauveur :

Tu es bénie entre toutes les femmes et le fruit de ton sein est béni.

(Luc – 1 – 42)

C'est la Visitation, fêtée le 2 juillet.

C'est ce jour-là – et seulement dans le récit de Luc – que se trouve le seul texte que les Écritures attribuent à Marie. Il faut dire tout de suite qu'à tous égards il est remarquable. L'immense gloire qui l'attendait, sous le titre de *Magnificat*, inspira des chefs-d'œuvre, le moindre n'étant pas celui de Jean-Sébastien Bach.

Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur. Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. Car voici, désormais toutes les générations me diront bienheureuse.

Parce que le Tout Puissant a fait pour moi de grandes choses. Son nom est saint, et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

Il a déployé la force de son bras ; il a dispersé ceux qui avaient dans le cœur des pensées orgueilleuses. Il a renversé les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles.

Il a rassasié de biens les affamés, et il a renvoyé les riches à vide.

Il a secoué Israël, son visiteur, et il s'est souvenu de sa miséricorde.

Comme il l'avait dit à nos pères, envers Abraham et sa postérité pour toujours.

(Luc 1 – 46 à 55)

Voyons, avant d'en arriver à la naissance des Jésus, comment les autres évangélistes voient les événements ainsi racontés par Luc.

Selon Matthieu, qui s'attarde surtout sur la généalogie de Joseph depuis Abraham, les choses sont déjà bien différentes. Marie se trouve effectivement enceinte par la vertu du Saint-Esprit, mais c'est étrangement Joseph qui est le personnage central. C'est à lui que l'annonce est faite :

Un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ta femme, car l'enfant qu'elle a conçu vient du Saint-Esprit ; elle enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus. C'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Tout cela afin que s'accomplît ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète : Voici, la vierge sera enceinte, elle enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel. » Ce qui signifie Dieu avec nous.

(Matthieu 1 – 20 à 23)

Matthieu ne nous renseigne pas sur Marie. On la sent entièrement sous la tutelle de Joseph. Tout repose sur lui. C'est lui l'interlocuteur du ciel. C'est à Joseph qu'apparaît à nouveau un ange pour lui ordonner de fuir en Égypte, pour éviter le pseudo-massacre des innocents décrété par Hérode. C'est encore à Joseph qu'un autre ange révèle qu'il peut retourner au pays d'Israël. Marie est complètement dédaignée. Elle maternelle, on la traîne par-ci par-là. Joseph décide de tout :

[...] Il prit sa femme avec lui [...] Il se retira en Égypte [...] il prit le petit enfant et sa MÈRE, et alla dans le pays d'Israël [...] divinément averti en songe, il se retira dans le territoire de la Galilée, et vint demeurer à Nazareth [...].

Matthieu ne cite le nom de Marie que du bout des lèvres Cinq fois seulement, et toujours « par rapport à ». Elle est deux fois Marie, femme de Joseph, et trois fois Marie, mère de l'enfant Jésus. Autrement, elle n'est citée quatre autres fois que comme « sa mère ».

Pour Matthieu, son rôle de mère porteuse ayant été convenablement rempli, il la relègue dans un opaque anonymat.

Il est malgré tout, quand même, plus attentif à Marie que ses deux autres confrères, puisque ni Marc ni Jean ne disent un mot de la naissance miraculeuse de Jésus, et donc de la grâce qu'aurait reçue sa mère.

Chez Marc, Jésus apparaît d'un coup, adulte, pour être baptisé par Jean-Baptiste, et ce n'est qu'après le baptême qu'il est prédestiné :

Au moment où il sortait de l'eau, il vit les cieux s'ouvrir et l'Esprit descendre sur lui comme une colombe, et une voix fit entendre des cieux ces paroles : « Tu es mon fils bien aimé [...] »

(Marc 1 – 10,11)

Point de naissance par le Saint-Esprit, point de Vierge. Chez Jean on retrouve à peu près la même narration. Jésus vient à Jean-Baptiste qui le reconnaît tout de suite :

Voici l'agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde [...] J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur lui.

(Jean 1 – 29 – 32)

Point de naissance, point de Marie.

On voit donc que les évangélistes se partagent en deux versions :

- Luc et Matthieu : le Saint-Esprit à la fécondation
- Marc et Jean : le Saint-Esprit au baptême adulte
(Jésus a alors 30 ans)

Des deux premiers, Matthieu est très distant à l'égard de Marie. Revenons donc à Luc, le seul auteur de Marie la Vierge.

Le moment vient où Marie enfante.

Chez Luc, à la suite d'un recensement effectué sous le gouverneur romain Quirinius¹, la sainte Famille – épargnée par Luc de la menace d'Hérode contre les nouveau-nés, chère au seul Matthieu – se rend à Bethléem :

Pendant qu'ils étaient là, le temps où Marie devait accoucher arriva, et elle enfanta son fils PREMIER-NÉ. Elle l'emballota et le coucha dans une crèche parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

(Luc 2 – 6,7)

C'est là où les bergers vinrent adorer l'enfant et glorifier Dieu. Les bergers. Pas les rois mages, qui ne sont vus que par Matthieu. Lequel n'a pas vu les bergers. Ce qui est mieux que Marc et Jean, qui n'ont vu ni bergers ni mages puisqu'ils ne voient ni enfant ni mère.

Luc, que nous savons maintenant être le seul biographe de Marie, raconte la suite des événements :

Le huitième jour, auquel l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus, nom qu'avait indiqué l'ange avant qu'il ne fut conçu dans le sein de sa mère. Et quand les jours de leur purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, Joseph et Marie le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur – suivant ce qui est écrit dans la loi du Seigneur. Tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur.

(Luc 2 – 21 à 23)

1. Recensement qui eut lieu en l'an 7, selon les historiens, ce qui donne à l'enfant Jésus une taille quelque peu différente que celle du petit Jésus.

C'est la Purification, fêtée le 2 février. Plus précisément qui le fut pendant des siècles sous ce nom-là, qui est celui de l'Évangile, mais qui l'est présentement sous le nom de « Présentation au Seigneur » pour des raisons relatives à l'épineuse question de la virginité de Marie « après » la naissance de Jésus et que nous allons rencontrer tout à l'heure.

Les Évangiles sont muets sur la vie de Jésus avant les débuts de son apostolat vers 30 ans. Matthieu le quitte enfant pour le retrouver adulte. Il n'y a que Luc pour révéler un épisode intermédiaire, soit Jésus dans le temple à l'âge de 12 ans, et qui est du plus grand intérêt pour ce qui concerne Marie. C'est là que tout va basculer, même chez Luc ; il va purement et simplement « lâcher » Marie.

Joseph et Marie conduisent tous les ans, à Pâques, selon la coutume, Jésus au temple de Jérusalem. Or l'année de ses 12 ans, ils ne retrouvent plus l'enfant dans la foule. Ils imaginent alors, en parents confiants, que Jésus rentrera de son côté et qu'ils se retrouveront tous à Nazareth. Il n'en fut rien.

Au bout de trois jours, ils le retrouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendaient étaient frappés de son intelligence et de ses réponses. Quand ses parents le virent, ils furent saisis d'étonnement, et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous ? Voici, ton père et moi nous ne cherchions avec angoisse. » Il leur dit : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon père ? »
MAIS ILS NE COMPRIRENT PAS CE QU'IL LEUR DISAIT.

(Luc 2 – 46 à 50)

Si l'anecdote est glorieuse pour Jésus et dans le droit fil de tout ce qui précède, elle est infamante pour Marie et casse le fil de tout ce qui précède. Que Jésus ait appris – de quelle façon ? – qu'il doit s'occuper des affaires de son père, c'est-à-dire de Dieu, marque bien son origine et la conscience qu'il a de sa destinée. Il ne sait peut-être pas encore qu'il est le Christ, mais il connaît déjà sa mission. Or, qui donc mieux que Marie la connaît cette mission ? Qui mieux qu'elle l'a connue dans sa chair dès la première seconde de la vie accordée par Dieu ? Qui mieux qu'elle peut comprendre son fils quand il parle des affaires de SON PÈRE ? Et là voilà qui ne comprend pas ce que dit son fils ! Et Luc ne démordra plus de cette nouvelle image de Marie. Dès ce chapitre, la Marie de l'ange Gabriel, la bienheureuse qui s'exaltait de ce que Dieu avait jeté les yeux sur sa bassesse de servante, disparaît à tout jamais pour faire place à une mère, vulgaire et agressive. Amnésie ? Deux rédacteurs de l'Évangile attribué à Luc ? En tout cas, il y a bien là deux femmes différentes.

Remarquons un trait commun aux quatre évangélistes.

Durant les trois années de prédication de Jésus, que ce soit quand il se trouve à Jérusalem, à Cana, à Génésareth, même à Nazareth, à Béthanie ou à Jérico, qu'il traverse la Samarie ou la Judée, jamais Marie ne sera là, jamais on ne la trouvera aux côtés de son fils.

Jamais ? Pas tout à fait.

Elle resurgit une fois, avec ses fils, à Capharnaüm. Jésus n'en fait aucun cas.

La mère et les frères de Jésus vinrent le trouver, mais ils ne purent l'aborder à cause de la foule. On lui dit : « Ta mère et tes frères sont dehors, et ils désirent te voir. »
Mais il répondit : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique. »

(Luc 8 – 19 à 21)

Il a peut-être ses raisons pour être si dur avec sa mère.

Marc, ainsi que Matthieu d'ailleurs, raconte l'incident à peu près dans les mêmes termes. Mais il le fait précéder d'une tentative des parents de Jésus :

Ils vinrent pour se saisir de lui, car ils disaient : « IL EST HORS DE SENS. »

(Marc – 3,21)

Ce qui est exactement le point de vue des Pharisiens, les adversaires de Jésus, qui disent de lui : « Il est possédé. » Que vienne de la mère de Jésus, de Marie, la même accusation est incompréhensible, sachant ce qu'on nous a appris d'elle auparavant. Peut-être, l'âge étant venu...

L'attitude de Jésus vis-à-vis de sa mère sera, elle, toujours la même – cohérente.

En témoignent ces deux versets, de Luc, cependant, mais nous savons maintenant qu'il a renié la Vierge :

Tandis que Jésus parlait, une femme élevant la voix du milieu de la foule lui dit : « Heureux le sein qui t'a porté, heureuses les mamelles qui t'ont allaité ! »

Et il lui répondit : « Heureux PLUTÔT ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! »

(Luc 11 – 27,28)

Luc revient ainsi pour la deuxième fois sur cette cruauté de Jésus. À deux reprises, il met en cause sa mère comme une qui ayant écouté la parole de Dieu ne la garde pas, ne la met pas en pratique !

Cela daterait-il de son passage à Nazareth, sa ville natale ?

Selon Luc, il s'était rendu bien avant à Nazareth. Il y fit une prédication à la synagogue. S'il fut reconnu, c'est en disant de lui : « N'est-ce pas le fils de Joseph ? » Luc tombe dans l'excès inverse. Pourquoi se refuse-t-il d'écrire : « ... le fils de Joseph et de Marie ? » Toujours est-il qu'il y a bien du monde dans la synagogue pour l'écouter. Mais pas sa famille. Pas Marie. Ni n'est là pour l'écouter ni ne sera là pour le protéger lorsque l'auditoire, excédé par Jésus, le chasse et le mène « jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle la ville était bâtie, afin de le précipiter en bas ». C'est un lynchage, qui tourne court pour des raisons obscures, qui dure un temps fourni. Marie, qui est en ville, n'est pas sortie de chez elle...

Bien sûr, Matthieu racontant de son côté l'échec de Jésus à Nazareth lui fait dire une phrase qui restera célèbre :

Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie et dans sa maison.

(Matthieu 13 – 57)

Mais quand même, sa mère, la Sainte Vierge ! Elle qui a su avant le monde, avant les siècles qu'elle était féconde du prophète le plus parfait que Dieu eût jamais envoyé ! Marie qui se désintéresse, qui abandonne, qui critique, qui laisse maltraiter...

Ce qui est déjà troublant, devient tragique au moment du supplice.

Les trois Évangiles synoptiques s'accordent parfaitement sur ce point. Qui se trouvent au pied de la croix ?

Il y avait là plusieurs femmes qui regardaient de loin ; elles avaient accompagné Jésus depuis la Galilée pour le servir. Parmi elles, étaient Marie de Magdala [Marie Madeleine], Marie la mère de Jacques et de Joseph [des disciples] et la mère des fils de Zébédée [des disciples].

(Matthieu 27 – 55,56)

Il y avait aussi des femmes qui regardaient de loin. Parmi elles étaient Marie de Magdala, Marie mère de Jacques le mineur et de Joseph, et Salomé, qui le suivaient et le servaient lorsqu'il était parti en Galilée, et plusieurs autres qui étaient montés avec lui à Jérusalem.

(Marc 19 – 40,41)

Et Luc, le créateur de l'Annonciation, de la Visitation, de la *Cantate*, de la Purification, etc. Que dit-il ?

Tous ceux de la connaissance de Jésus et les femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée se tenaient dans l'éloignement et regardaient ce qui se passait.

(Luc 23 – 49)

C'est tout. Luc ne sera pas l'auteur du *Stabat mater dolorosa*. S'il y a une femme fidèle jusqu'aux derniers instants, c'est Marie de Magdala. La pécheresse, de qui Jésus extirpa sept démons. Celle qui achète « des aromates afin d'aller embaumer Jésus » (Marc – 16,1), c'est encore Marie de Magdala. Et celle à qui le Sauveur ressuscité apparaît en premier, c'est toujours Marie de Magdala.

Et c'est presque un inconnu, Joseph d'Arimathée qui prend l'initiative de réclamer le corps du crucifié à Pilate – ce n'est pas la famille. Ce n'est pas la mère. Ce n'est pas Marie.

Voici comment les trois synoptiques révèlent l'absence de Marie durant la vie et au moment de la mort de Jésus.

Mais alors ? Toutes ces descentes de croix avec la Vierge dans le tableau ? Il faut bien quelque part qu'il y ait une source.

C'est dans l'Évangile de Jean qu'il faut chercher.

C'est Jean qui permet à Marie d'apparaître au Golgotha – bien que furtivement.

Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie femme de Clopas, et Marie de Magdala. Jésus voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voilà ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà ta mère. » Et dès ce moment le disciple la prit chez lui.

(Jean 19 –25,36)

Ainsi Jean situe Marie au Golgotha, mais la fait partir aussitôt. Elle n'assiste pas à sa mort, à la descente de croix, à la mise au sépulcre. Pour lui aussi, c'est à Marie de Magdala que Jésus ressuscité apparaît.

Tout au long de son Évangile, Jean, nous l'avons vu, n'a jamais évoqué un rôle exceptionnel accordé à Marie par le Tout-Puissant. Parlant des origines de Jésus, il se contente d'écrire : « Jésus de Nazareth, fils de Joseph » (Jean 1 – 45). « N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph ? » (Jean 6 – 42). Il semble plus volontiers croire à une apparition de Jésus adulte venant du ciel :

Car je suis descendu du ciel pour faire non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.

(Jean 6 – 38)

ou

C'est de Dieu que je suis sorti.

(Jean 8 – 42)

Le seul moment où il introduit la mère de Jésus (qu'il n'appelle jamais Marie), c'est à l'occasion des noces de Cana, et c'est pour en donner une image domestique :

Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. »

Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? »

(Jean 2 – 3,4)

Réponse aussi cinglante que celles relevées par les autres évangélistes à l'occasion de l'incident de Capharnaüm.

Voici donc tout ce qu'on peut relever concernant Marie, dans les quatre Évangiles.

Quelle que soit la pièce du puzzle que choisit tel ou tel évangéliste, on ne peut que constater la place modeste que chacun accorde à la mère du Sauveur – au regard de ce que les docteurs de l'Église en feront les siècles suivants.

Aucun ne l'associe à la mission divine de Jésus, aux miracles qu'il accomplit, aux prédications qu'il professe, aux procès qu'on lui fait, aux agressions qu'il subit, aux souffrances qu'on lui inflige, au supplice qui le tue.

Pas une parole de sa bouche d'une inspiration élevée, pas une grande pensée dont la portée put l'universaliser.

Pas une ? Bien sûr, il y a la *Cantate*, le magnificat de Luc. On peut y réfléchir. Cette cantate vient si étrangement au milieu de l'entretien avec Élisabeth à qui elle rend visite, elle est si peu suivie d'un comportement qui devrait en être l'écho, tout au contraire Marie se conduira de plus en plus comme une mère ordinaire, qu'on peut se demander si elle ne fut pas introduite postérieurement. Mais c'est une autre histoire, les origines et les ampliations des Écritures continuant de susciter doutes et controverses.

Ce qui est incontournable, en l'espèce, c'est que passé la naissance de Jésus, le personnage de Marie devient un désert. Tout se raconte ensuite comme si elle ignorait qu'elle était la Vierge choisie, comme si elle n'avait jamais vu et entendu Gabriel. Il faut dire que Jésus aussi semble tout ignorer de sa naissance exceptionnelle. C'est comme si vivant la suite de l'histoire, il n'en connaissait pas le début. Tout se raconte comme si autour d'eux également étaient complètement oubliés les rois mages et les bergers, le massacre des innocents, Élisabeth qui savait, Siméon et Anne la Prophétesse dont je n'ai pas parlé mais qui furent parmi ceux qui savaient tout dès le début. Tout se raconte comme si toutes les lumières allumées, prodigieuses, universelles, s'étaient soudain éteintes – et que commençait une histoire nouvelle sans lien avec la précédente, au moment où Jésus n'était plus un bébé.

Je prends ici, sans nul doute, une voie quelque peu perpendiculaire à l'essence de mon projet, mais elle a le mérite d'illustrer, sans s'attarder à l'inévitable polémique engendrée par toute lecture sereine des Évangiles, la ténuité de Marie dans la catéchèse évangélique.

LES ACTES DES APÔTRES ET LES ÉPÎTRES

Les Actes des apôtres, qui enchaînent avec l'Ascension de Jésus, comprennent 1 005 versets répartis dans 28 chapitres.

On y trouve ceci, dans le premier chapitre relatif à une réunion d'apôtres et de disciples à Jérusalem :

Tous d'un commun accord persévéraient dans la prière, avec les femmes, et Marie, mère de Jésus, et avec les frères de Jésus.

(Actes 1 – 14)

C'est la seule et dernière allusion à Marie. Rien ensuite qui nous fasse penser à elle. C'est plutôt le contraire. Lorsque se pourrait sa présence ou son souvenir, le lecteur peut soudain se demander : « Tiens, comment se fait-il que Marie ne soit pas là ? » Au cours de leurs nombreux déplacements, principalement ceux de Paul, il arrive malgré tout aux apôtres de se retrouver à Jérusalem ou de passer par la Judée ou la Samarie. Aucun ne semble avoir l'idée d'un détour pour saluer la mère du Sauveur dont il célèbre la gloire. Ni elle d'aller vers eux. C'est l'indifférence des deux côtés.

Lorsque Pierre, arrêté par Hérode Agrippa I^{er}, est délivré de sa prison par l'intervention miraculeuse d'un ange, il va se cacher chez Marie... mère de Jean, chez laquelle...

[...] beaucoup de personnes étaient réunies et priaient.

(Actes 12 – 12)

Ce n'est pas la mère de Jésus qui accueille les premiers chrétiens. Lorsque se tient à Jérusalem une conférence où se discutent des questions capitales pour l'avenir de la religion naissante, en particulier celles ayant trait à certaines contradictions entre les lois de Moïse et l'action apostolique – comme les missions auprès des païens – Marie est absente. Fut-elle invitée ? De fait, j'en doute, et je ne crois pas qu'on puisse lui imputer ainsi, quelque désintérêt à l'égard du nouveau Dieu, son fils, puisque Pierre qui harangue les participants débute par « Hommes, frères » et enchaîne. C'est donc peut-être par sexisme que la Vierge, comme d'autres femmes et d'autres mères, n'eût pas sa place au premier concile de l'Histoire. Le pli était pris. Il persiste. On peut être Sainte Vierge, on n'en reste pas moins femme.

Et Paul ?

Paul, après un très long périple méditerranéen, au cours duquel il essaima ses épîtres, revient en Palestine. Il est devenu le grand prédicateur, le plus important – quoique tardif – successeur du Maître. Ne pourrait-on imaginer l'ardent désir, au bout de tant d'années, de rencontrer Marie, la mère, la Vierge, la fécondée du Saint-Esprit ? Il n'en est rien. Comme Pierre, c'est l'indifférence. Bien rendue, au demeurant.

Pierre fait l'objet de procès publics qui agitent les communautés. Il est emprisonné pendant deux ans à Césarée. Ne pourrait-on imaginer l'indignation de Marie et sa volonté de prendre des initiatives pour soutenir celui qui perd sa liberté au nom de son fils ? Il n'en est rien.

Cette ignorance constante, générale, on la sent également chaque fois que dans les Actes on évoque l'arrivée du Christ. Nulle mention bien sûr de sa divine naissance qui renvoie à Marie. Il est dit simplement :

C'est de la postérité de David que Dieu, selon sa promesse, a suscité à Israël un Sauveur, qui est Jésus.

(Actes 13 – 23)

Une seule conclusion logique : les apôtres n'ont pas lu les Évangiles... De l'humour ? Bien sûr. Mais où sera-t-il si je pose la question suivante : D'après quels témoignages les évangélistes, Luc et Matthieu principalement, pourront-ils écrire l'histoire de la Vierge si les apôtres du temps de leur existence n'en avaient pas eux-mêmes connaissance ?

Dans les différents épîtres de Paul, aux Romains ou aux Hébreux, à Timothée, Tite ou Philémon – dans les épîtres de Jacques, Pierre, Jean et Jude, il n'y a pas une ligne à la gloire de Marie. Pas une.

Anéantissement ou ignorance ?

Est-ce la conséquence de l'abominable misogynie qui règne alors, et dont Paul s'est fait un valeureux porte-parole ? Quelles que fussent les vertus de Marie, à les supposer connues, valaient-elles d'être valoriser ?

Paul, pouvait-il, dans sa conscience obscure, dire plus que...

*Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils, NÉ
D'UNE FEMME, né sous la loi [...]*

(Gal. 4 – 4)

Alors qu'il prêche ainsi par ailleurs :

Je veux que vous sachiez que l'homme est le chef de la femme [...] toute femme qui prie la tête non voilée déshonore son chef : c'est comme si elle était rasée [...] l'homme est l'image de la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme [...].

(Cor. 11 – 2 à 9)

Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur. Car le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Église.

(Éph. 5 – 22 à 24)

Oui, pour Paul et les autres, la mère de Jésus ce n'est qu'une femme qui a mis Jésus au monde parce qu'il lui fallait bien une mère. Elle n'a eu que ce mérite. Ce pouvait être une autre. Aucun intérêt supplémentaire.

Pauvre Paul. Il ne savait pas qu'il vivait dans les mêmes temps et dans les mêmes lieux que « la Reine des anges, des Patriarches, des Prophètes... et des Apôtres », selon les actuelles litanies de la Sainte Vierge.

En cela, s'il était apôtre, il n'était pas prophète.

J'en termine ainsi avec les Livres saints.

En conclusion, dans le Nouveau Testament, on ne relève qu'un événement relaté par un seul évangéliste avec quelques détails ayant un caractère divin, miraculeux, surnaturel : la fécondation de Marie, vierge alors, par le Saint-Esprit.

De cela, de ce seul point, la Bible témoigne.

MILLE AJOUTS POUR UNE DÉESSE

À chaque siècle, son dogme.

Ce qu'il en faudra de scribes et de clercs, de docteurs de la loi et d'exégètes de textes, de commentateurs malicieux, de copistes bien intentionnés et d'interpolateurs malicieux, de rédacteurs apocryphes et d'authentiques poètes, de besogneux et de *confusionnistes*, de visionnaires géniaux et de médiocres plagiaires, une cohorte étendue sur des siècles de conseillers pontificaux et de saints novices ou retors, d'abbés de toutes souches, séculiers, réguliers, vicaires, moines, diacres et archidiaques, de cardinaux dans leur sacré collège et d'évêques dans leurs diocèses, et les pontes pontificaux signataires de dogmes irrésistibles et de canons inflexibles, les grands pourvoyeurs de bulles et de décrets, d'actes et de sentences, pour en arriver à faire de la petite vierge la formidable Immaculée Conception.

Que de guerres et de bûchers, d'excommunications et de condamnations, que de conciles et de diètes, rejetant ici un Arius pour qui le verbe inventé vaut moins que celui qui l'inventa, là un Nestorius pour qui il suffit bien que la Vierge soit la mère du Christ sans qu'on lui ajoute d'être celle de Dieu, dénonçant les monophysites que séduit l'unicité divine de Jésus, se méfiant non sans raison des substances humaines, tout autant que le bon Pélage qui refusait que le péché d'origine biblique devint de toute éternité le boulet des braves gens, que d'anathèmes vengeurs contre les iconoclastes d'Orient et les Albigeois de France, les hussites de Bohême et les luthériens du Danemark, pour en arriver à transformer la mort d'une vieille maman délaissée en déesse glorieuse happée par le ciel dans une Assomption inouïe.

Oui, que de conciles dont les plus importants ne sont retenus par l'histoire que pour avoir dénoncé haineusement des chrétiens qui vivaient différemment le Christ ou pour avoir promulgué des dogmes impérativement unificateurs, unifier signifiant se soumettre.

Celui de Nicée en 325 dont on retient qu'il mît Arius au pilori, et cet autre en 787 qui se fit gloire d'en découdre avec les iconoclastes, lesquels prenaient trop à la lettre une loi mosaïque.

Ceux de Latran, en 1179 qui lâcha les meutes contre les Vaudois, et en 1215 qui débrida les mêmes contre les cathares.

Celui de Constance, qui dura de 1414 à 1418 – le temps d'une guerre un demi-millénaire tout juste plus tard – et qui reste surtout pour avoir, afin que l'on comprit bien la dénonciation idéologique de l'hérésie hussite, brûlé vif Jan Hus, le dissident responsable.

Celui de Trente à partir de 1545 qui tira à boulets rouges contre tout ce qui était Réforme et arma, si je puis ainsi m'exprimer, les coutelas qui égorgèrent les protestants en France, une certaine nuit de la Saint-Barthélemy.

Oui, que de conciles, gardant l'orthodoxie à gauche, préservant la papauté à droite, pour en arriver au génial, au fulgurant, à l'imparable, à celui du Vatican, en 1870, qui, pour en terminer avec ces incessantes querelles fratricides, proclama tout crûment l'infailibilité du pape, en tant qu'il est le vicaire de Dieu, quel que fut l'homme comme vous et moi, à la carrière près, que l'on ceint de la tiare.

C'est au travers de cette histoire tumultueuse, à mille tentacules, que peu à peu la Reine Marie est véritablement née, a grandi, s'est imposée.

J'en coupe les tranches les plus épaisses, je jalonne les étapes les plus significatives.

Les premiers âges du christianisme sont peu féconds en documents. On ne connaît pas de textes sortis des Églises naissantes d'Antioche ou de Rome, d'Éphèse ou de Jérusalem. Disparurent-ils tous ? Ou bien s'agit-il d'une stérilité qui rejoint le silence des auteurs du I^{er} siècle, historiens ou philosophes. Aucun ne semble avoir eu connaissance des fabuleux événements, à s'en tenir aux Évangiles, qui agitèrent la Judée et la Galilée – déplaçant des foules par milliers, produisant les plus grands miracles du monde, suscitant de multiples et spectaculaires procès, justifiant des massacres impitoyables.

Ni Pline ni Sénèque ni Suétone ni Tacite ni Plutarque ni même Philon le Juif ne renseignent sur ces faits. Aucun bruit, même assourdi, ne semble avoir franchi les lieux qui sont mentionnés. Aucun rapport envoyé à Rome par aucun des gouverneurs en place. Comme si les régions visitées par Jésus durant trois ans étaient coupées du reste du monde, et qu'il déplaçait avec les foules qui le suivaient un immense mur magnétique qui les enfermaient un temps et contre lequel butait, sans y rien voir, le reste de l'humanité.

Sur ce silence des auteurs grecs et latins, païens ou juifs qui furent contemporains de Jésus, tous les historiens actuels, chrétiens ou rationalistes, en lui donnant bien sûr des raisons différentes, s'accordent. Rien donc, par voie logique, qui nous renseigne sur Marie.

C'est du côté de l'art chrétien primitif que l'Église actuelle décèle les traces d'un culte de Marie. Elle considère en effet que certaines orantes, ces femmes priant peintes sur les voûtes des catacombes, représentent la Vierge. Il n'y a rien de prouvé. On invoque l'argument qu'un personnage se trouvant à ses côtés devant être saint Paul authentifie Marie ! Curieuse relation, quand on sait, comme je l'ai démontré, l'ignorance dans laquelle Paul tenait Marie.

En tout état de cause, on peut dater ces décorations murales. Lorsque commencèrent à se propager au II^e siècle les Évangiles, les représentations qu'elles inspirèrent furent évidemment celles du Christ et des événements dont il fut le héros. La représentation de la Vierge reproduite ici, par contre, date seulement... du milieu du IV^e siècle ! Il a donc fallu trois siècles pour que naissent les premières images de la Vierge. Il a fallu attendre le concile d'Éphèse.

LE CONCILE D'ÉPHÈSE ET LA MÈRE DE DIEU

L'évangélisation – avant la lettre – des païens et Romains, unis alors dans le même Empire, ne s'est pas faite sans résistance. On ne change pas de religion comme de toge, et il faut bien voir que le christianisme a mis plusieurs siècles avant de devenir une religion irréversible en Occident, et sa branche catholique un pouvoir temporel et politique sans égal.

Éclatant hors du cercle étroit du peuple élu d'Israël, s'extrayant de la gangue mosaïque, la prédication chrétienne s'adresse nécessairement aux païens. Or, le paganisme enseignait l'adoration des déesses autant que des dieux. Il n'était absolument pas misogyne. Aphrodite valait bien Zeus, et Junon valait bien Jupiter. Les divinités féminines étaient aussi puissantes que les divinités masculines, et étaient semblablement vénérées et invoquées.

Ce qui explique l'épisode suivant, relaté dans les Actes des Apôtres. Lorsque Paul vient prêcher à Éphèse, un artisan, l'orfèvre Démétrius, est « cause d'un grand trouble au sujet de la voie du Seigneur ». Démétrius organise un rassemblement, harangue les habitants les mettant en garde contre les hérésies de Paul, et du danger...

[...] que le temple de la grande déesse Diane ne soit tenu pour rien, et même que la majesté de celle qui est révérée dans toute l'Asie et dans le monde entier ne soit réduite au néant. Ces paroles les ayant remplis de colère, ils se mirent à crier : « Grande est la Diane des Éphésiens. »

(Actes 19 – 27, 28)

Puisque j'en suis précisément au remplacement des mythes, il est plaisant de noter que la Diane citée par le Romain Démétrius n'est autre qu'Artémis, divinité grecque, que l'occupant avait *romanisé*. Mais Artémis ou Diane, elles encomrent le chemin de la christianisation. Les premières Églises comprendront vite la nécessité d'une déesse de substitution. L'histoire de Démétrius est extrêmement significative puisqu'elle révèle un grand vide dans la nouvelle religion proposée au culte populaire. Jésus peut remplacer Zeus – lequel n'est pas non plus un dieu d'origine, bien plus loin et plus haut il y a Ouranos, sorti du chaos. On peut le retrouver aussi dans Jupiter ou dans Mithra¹.

Mais concernant la dévotion d'une représentation féminine, c'était le désert. L'austérité de Jésus, la misogynie de saint Paul n'offraient rien en échange des merveilleuses déesses ! Démétrius avait bien raison : on voulait « réduire à néant la majesté de celle qui est révérée dans le monde entier ».

Alors, peu à peu, émerge de l'oubli et de l'indifférence la petite vierge dont un texte dit qu'elle accoucha de Jésus par la grâce de Dieu. C'est une belle histoire ça. Simple, touchante, et prodigieuse. Il y a donc une femme, quelque part au fond des premiers manuscrits qui circulent, à qui Dieu s'était adressé, qu'il avait choisie entre toutes pour être la mère du Sauveur, le Christ ressuscité, le Dieu rédempteur.

1. On raconte que le pape Paul III, qui présida le concile de Trente en 1545, affirmait en privé qu'il croyait que le Christ était un avatar de Mithra.

C'est ainsi qu'en 431, le concile d'Éphèse définit la Vierge comme mère de Dieu permettant ainsi au bon peuple éphésien de retourner aux dévotions que la fermeture des temples païens en 392 avait interdites. Aussi, dès le dogme proclamé, comme un immense soulagement après une longue contrainte, les éphésiens organisent dans l'enthousiasme d'immenses processions à la gloire de la Sainte Vierge... exactement selon les rites *éphésiques* traditionnels en l'honneur d'Artémis !

Tout cela n'a pas dû être sans mal. Si l'on peut suivre à la trace de l'art l'évolution des idées, on constate comme ont eu la vie dure les divinités païennes. Il faut dire qu'on les extirpait de loin.

On trouve des représentations de déesses mères chez les Romains du VI^e siècle avant Jésus-Christ, comme celle de Mégara Hyblaca qui allaite deux enfants, assise sur un trône. Dès cette époque, les cultes des grandes déesses sont adultes. Les statues d'Aphrodite, de Minerve, de Junon, de Perséphone – celle de Tarente est sublime – foisonnent.

Jusqu'au haut Empire, il n'y a aucune défaillance. Les cultes pendant 600 ans restent fidèles à leurs dieux et déesses. Et ce ne sont pas les événements de Galilée qui vont ébranler cette culture profondément enracinée. Le Forum de Rome, construit en 97 après Jésus-Christ, est entouré d'une frise en relief de 400 mètres à la gloire de Minerve.

Sous le moyen Empire, au II^e siècle, si l'on doit sculpter l'impératrice Sabine emmenée au ciel après sa mort, ce sera en compagnie de la déesse ailée Æternitas. Et surgissent à la fin du siècle encore des statues de Mars et Vénus, de Dionysos et d'Ariane.

Il faut attendre le bas Empire, au III^e après Jésus-Christ, pour que des fissures apparaissent. La nouvelle religion commence à mordre plus vigoureusement. Mais elle n'a rien conquis.

Vers 275, c'est encore la déesse Roma qui remercie l'empereur Aurélien de sa protection contre les barbares.

Ce n'est qu'avec Constantin que tout bascule. Un certain monde prend fin. Ses contours ne sont pas seulement ceux de l'Antiquité. Une autre façon de concevoir le divin, une autre relation entre la terre et le ciel. En fait, dans l'adoration des dieux, l'homme occupait son espace terrestre en relative liberté. Il y avait les dieux d'un côté, les hommes d'un autre. On se mêlait les uns aux autres, les uns des autres, lorsqu'il y avait lieu. L'idée de l'unité gagne du terrain. La puissance divine est à l'intérieur de la puissance humaine. L'homme glisse vers l'abandon de son libre arbitre. Il n'y a rien à regretter. C'est son histoire. Elle continue.

Quand Constantin en pleine puissance se fait chrétien, tout est dit. Le schéma moderne : un pouvoir, une religion, qui colle encore à des pays en cette fin du deuxième millénaire, est inventé. Il va marquer dix-sept siècles...

Et comme tout pouvoir qui ne puise pas dans la confiante adhésion populaire, il fait preuve d'autoritarisme. Les persécutions contre les païens vaudront celles contre les chrétiens. Et il faudra que Théodore, en 392 – 67 ans après le premier concile de Nicée ! – décrète la fermeture des temples païens, en même temps que mourront les Jeux olympiques, pour en finir avec le paganisme. Cela faisait 1 350 ans que Paul était venu porter la bonne nouvelle aux Corinthiens !

Alors, Marie, au milieu de tout cela, entre Minerve et Junon, Aphrodite et Athéna, Vénus et Artémis, il fallait bien un concile en 432, à Éphèse, pour imposer son image royale. Car, soyons honnêtes, elle ne faisait pas le poids.

Avant d'en arriver à la maternité divine de Marie, les théologiens s'étaient trouvés devant un point capital à trancher, sans lequel rien n'était possible.

LA VIRGINITÉ DE MARIE

Saint Irénée, évêque de Lyon, s'était posé la question, à la fin du II^e siècle.

Ayant réfléchi sur la Marie des Évangiles – ceux de Luc et Matthieu –, il en avait conclu que Marie n'avait pas été choisie seulement par Dieu pour être la mère de son fils, mais pour contrebalancer Ève qui perdit la grâce d'avoir péché. Marie devenait l'anti-Ève ou, plus exactement par la maternité de Jésus, elle reprenait, elle récupérait en elle la grâce abandonnée par Ève – qui errait dans les limbes et se réfugiait dans son âme. Ainsi, Marie était pourvue, au même titre que Jésus, d'une mission rédemptrice, d'un pouvoir rédempteur. Mais comment cela se pourrait-il si elle est imparfaite ? N'est-elle pas une simple mortelle ? C'est pourquoi les exégètes vont s'attaquer à la fort délicate et fort embarrassante question de sa virginité.

Revoyons les textes sacrés. Luc et Matthieu sont clairs en ce qui concerne la fécondation divine de Marie, l'enfant dans son ventre ayant été conçu par l'intervention du Saint-Esprit. Marie est donc restée vierge malgré sa grossesse. Mais aucun ne parle d'un maintien éventuel de la virginité APRÈS la naissance de Jésus, aucun ne parle d'un enfantement aussi miraculeux que la conception et qui eut maintenu la pureté de la mère. S'il n'y avait pas eu, comme nous allons le voir, d'autres références, on pouvait sans grand mal décider de ce deuxième privilège dont Marie aurait bénéficié. Après tout, Danaé, cette mortelle fécondée par Zeus, est restée vierge après la naissance de Persée. Il y avait au moins un précédent.

Ce qui complique l'instruction d'un dogme virginal, c'est que Luc écrit :

Pendant qu'ils étaient là [à Bethléem] le temps où Marie devait accoucher arriva, elle enfanta SON PREMIER NÉ. Elle l'emballota, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

(Luc 2 – 6,7)

Ainsi, Jésus est le premier-né. Et les Évangiles synoptiques, ainsi que Jean de son côté, font à plusieurs reprises, nous l'avons vu, mention des frères et sœurs de Jésus. Car si le miracle de la virginité *post-maternus* a eu lieu pour Jésus, il faudrait le répéter à chaque conception, fruit des œuvres de Joseph, et à chaque enfantement par Marie. Les textes sont très précis, et l'un des évangélistes écrit que Joseph ne « connut » Marie qu'après la naissance de Jésus.

Et puis, il y a la visite au Temple pour la Purification. De quoi s'agit-il ? De la loi de Moïse, sur laquelle je dois m'attarder.

On trouve dans le Lévitique, entre une loi sur les animaux purs et impurs, ceux que l'on peut manger et ceux qu'on ne doit pas manger, et une loi sur la lèpre, une loi sur l'impureté de la femme qui enfante.

L'Éternel parla à Moïse et dit : « Parle aux enfants d'Israël et dis : « Lorsqu'une femme deviendra enceinte et qu'elle enfantera un mâle, elle sera impure pendant sept jours ; elle sera impure comme au temps de son indisposition menstruelle.

Le huitième jour l'enfant sera circoncis.

Elle restera encore trente-trois jours à se purifier de son sang ; elle ne touchera à aucune chose sainte, et elle n'ira point au sanctuaire, jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis.

Si elle enfante une fille, elle sera impure pendant deux semaines, comme au temps de son indisposition menstruelle, et elle restera soixante-six jours à se purifier de son sang.

Lorsque les jours de sa purification seront accomplis, pour un fils ou pour une fille, elle apportera au sacrificateur, à l'entrée de la tente d'assignation, un agneau d'un an pour l'holocauste, et un jeune pigeon ou une tourterelle pour le sacrifice d'expiation.

Le sacrificateur les sacrifiera devant l'Éternel, et fera pour elle l'expiation, et elle sera purifiée du flux de son sang. Telle est la loi pour la femme qui enfante un fils ou une fille. Si elle n'a pas de quoi se procurer un agneau, elle prendra deux tourterelles ou deux pigeons, l'un pour l'holocauste, l'autre pour le sacrifice d'expiation. Le sacrificateur fera pour elle l'expiation, et elle sera pure. »

(Lévitique 12 – 1 à 8)

C'est pourquoi on trouve dans Luc :

Le huitième jour, auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus, nom qu'avait indiqué l'ange avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. Et quand les jours de leur purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, Joseph et Marie le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur – suivant ce qui est écrit dans la loi du Seigneur : « Tout mâle PREMIER-NÉ sera consacré au Seigneur – et pour offrir en sacrifice deux tourterelles ou deux pigeons, comme cela est prescrit dans la loi du Seigneur. »

(Luc 2 – 21 à 24)

La référence réitérée au premier-né est toujours embarrassante, mais le rite de purification auquel Marie s'astreint l'est bien davantage, car il implique sans équivoque la non-virginité de Marie. Marie est demeurée impure, elle n'a donc bénéficié d'aucune grâce.

La parade sera trouvée. Elle est toujours en vogue aujourd'hui, et je la relève dans un missel de 1962 :

Marie avait eu le grand privilège de mettre Jésus au monde tout en restant vierge, malgré cela, PAR HUMILITÉ, ne voulant pas se distinguer des autres femmes juives, elle se soumit à la loi obligeant la femme qui avait mis un enfant au monde à venir au Temple accomplir une cérémonie destinée à la purifier.

Le contournement fut difficilement admis, et la tendance moderne est à ne pas focaliser les attentions, chrétiennes ou non, sur cette visite au Temple. C'est ainsi que le 2 février, qui la commémore, était encore annoncée au XIX^e siècle comme la fête de la « Purification », elle est maintenant annoncée comme la fête de la « Présentation » de Jésus au Seigneur.

D'autres évêques vont devoir s'attarder, à l'époque, durant les premiers siècles, à l'édification de l'image virginal. Il y a de prestigieux opposants. Origène, le grand Origène, un des plus éminents docteurs de l'Église grecque du III^e siècle, a toujours considéré, quant à lui, que Marie avait bel et bien perdu sa virginité en enfantant Jésus. La conception par le Saint-Esprit lui paraissait un miracle suffisant. Ses contradicteurs feront preuve de la plus vive imagination. On en arrive à raconter la propre présentation de la Sainte Vierge au Temple, par ses parents Anne et Joachim – avant que les Évangiles ne parlent d'elle.

La jeune vierge, docile comme le saint Patriarche, presse son départ pour le Temple. Anne et Joachim ne balancent pas un seul instant à se séparer de leur fille, aussitôt qu'ils ont reconnu en elle une inspiration divine. Ils vont généreusement l'offrir au grand prêtre, avec cette noblesse dans le sacrifice, cet oubli de soi-même que Dieu seul peut donner. Marie arrive au Temple, transportée de joie. Elle se consacre à Dieu pour toujours. À sa suite, présentée par elle au roi des anges, s'immoleront jusqu'à la fin des siècles de tendres vierges¹, jalouses de porter la blanche couronne, et de suivre partout l'agneau sans tache.

Ce texte² est le prolongement de la prédication de saint Ambroise, évêque de Milan du IV^e siècle – conseiller de Théodore dans les persécutions contre les païens – citée en exergue :

Sors de la maison maternelle, et viens dans un lieu de repos que je te montrerai. Viens, je serai ton guide vers cette solitude, où je parlerai à ton cœur.

Il illustre les nombreuses interpolations dans la biographie mariale moderne.

-
1. Il s'agit des Enfants de Marie...
 2. Reproduit dans le *Sacré Cœur* avec l'approbation de M^{gr} Parisi, évêque de Langres, 18 août 1851.

Saint Augustin, sacré de nos jours le Père de l'Église, se bat au IV^e siècle contre Nestorius qui ne veut pas entendre parler de Marie comme mère de Dieu. Lecteur fidèle et respectueux des Évangiles, celui-ci ne peut regarder Marie que comme la mère du Christ, fils de Dieu. Dieu, c'est quand même autre chose, même incarné dans l'homme. Marie, c'est une femme, non ? C'est une mère, n'est-ce pas ? Et puis, qu'a-t-elle fait ensuite qui lui permit d'être hissée au sommet du nouvel Olympe, aux abords de la Trinité ? Ce n'est pas l'avis de saint Augustin pour qui Marie est un élément « prééminent » parfaitement « saint et excellent ».

Saint Augustin l'emportera et la thèse des marianistes sera adoptée au concile de Constantinople, en 381, où est officiellement affirmée la virginité de Marie après la naissance de Jésus. De moins en moins les Évangiles vont compter pour ce qu'ils disent, ce sont les interprétations qui vont devenir de plus en plus paroles d'évangiles. Les théologiens, les docteurs, vont frénétiquement faire parler les silences, combler à leur façon les ellipses, rajouter par ici et oublier par là. Ceux-là triomphent à nouveau au concile d'Éphèse qui condamne l'hérésie nestorienne, affirmant ainsi l'unicité divine de Jésus et par-là même, justifiant le titre accordé dorénavant à Marie de mère de Dieu.

De la même façon que Jésus devient de moins en moins homme, sa mère devient de plus en plus divine.

Pourtant affirmer, même au niveau d'un concile, n'est pas convaincre obligatoirement. Les esprits de bons sens renâclent. Que Marie soit restée vierge après la naissance de Jésus, par une nouvelle grâce purificatrice, passe encore. Mais toutes ces naissances après Jésus ? Que faire de ces frères et ces sœurs plusieurs fois évoqués dans les Évangiles ? Ni Matthieu ni Luc ni Marc n'ont pu les inventer par un obscur goût de paraboles hermétiques...

Eh bien, il se trouvera des experts attentifs, ayant reçu sans doute du Tout-Puissant une révélation aussi précise que celles dispensées aux saints évangélistes, pour corriger le sens des mots et les hausser dans les nuages évanescents du langage spirituel. Lorsque Matthieu écrit : « [...] ses frères cherchèrent à lui parler [...] » Lorsque Marc écrit : « [...] ses frères, se tenant dehors, l'envoyèrent appeler [...] » Lorsque Luc écrit : « [...] les frères de Jésus vinrent le trouver », il ne s'agissait pas des fils de sa mère, non, non, cela eut été trop simple. Les évangélistes n'avaient pas bien compris les témoignages recueillis ou les révélations de Dieu. Il ne s'agissait bien évidemment que de frères en esprit, comme les musulmans appellent « frère » l'étranger, et peut-être de cousins de sang. De simples cousins au niveau de la terre. Des frères au niveau du ciel.

Périlleuse lecture ? Allons donc

Le concile de Latran, au VII^e siècle, proclamera, afin qu'on n'y revienne plus, le dogme de la VIRGINITÉ PERPÉTUELLE de Marie ! Et l'on n'y est plus revenu.

Cette montée en grade divin permettait de poursuivre l'ascension. Oh ! non pas qu'un plan était tracé prophétiquement par les théologiens de chaque époque, mais chaque avancée dans l'édification du culte imposait, suscitant d'autres interrogations, une escalade incessante. Il y eut une dialectique des dévotions mariales – chaque nouvelle portait une contradiction nouvelle, laquelle résolue faisait naître une contradiction nouvelle... Point besoin d'avoir lu Hegel pour qu'aveugle la vérité. Étant résolue la virginité perpétuelle de Marie, qui en faisait à cette époque seulement la Sainte Vierge reconnue et irrévocable, c'est-à-dire une belle et luisante déesse catholique offerte à l'amour du peuple, son succès personnel va poser la question de son rôle précis dans le ciel. Médiatrice auprès de Jésus ? Médiatrice auprès de Dieu directement ? Quel est le pouvoir de celle que l'on prie ? À quoi accède-t-elle ? Quelle miséricorde peut-elle accorder ?

MARIE MÉDIATRICE

Le christianisme a vaincu le paganisme. Pour ce qui est de la tolérance religieuse, ce n'est pas une bonne nouvelle. Ainsi que l'a superbement noté Voltaire, « il n'y avait pas de guerre de religion à l'intérieur du paganisme ». Les anciennes idoles brisées ne s'entretenaient pas.

Les foules humaines vont honorer un Dieu unique, remisant dans les enfers de la mémoire les dieux et les déesses qui rayonnèrent et régnèrent sur des siècles. Vanité, tout n'est que vanité, affirme l'ecclésiaste.

L'Église offre la Vierge aux dévotions des peuples. Mais les peuples sont légers, versatiles, incongrus.

Marie se trouve encore en concurrence. Non plus avec des représentations païennes, mais avec d'autres figures sorties directement des Livres saints. Certaines ont frappé.

Celle de Marie Madeleine, entre autres, nommée Marie de Magdala par les évangélistes. Celle-là a du mérite. Ce n'est peut-être pas Marie, mère de Jésus, mère de Dieu, Vierge perpétuelle, qui n'est pas présente aux côtés du Sauveur. Marie de Magdala, elle, justement, était à ses côtés. Jusqu'au bout. Elle l'était depuis la Galilée, elle lui a lavé les pieds à Béthanie, après que son frère Lazare eut été ressuscité, elle est au Golgotha quand il est crucifié, c'est elle qui découvre le sépulcre vide, et, suprême privilège, c'est à elle qu'après sa résurrection il apparaît en premier – lorsque au terme des trois jours convenus, il appelle « Marie », c'est de cette Marie là dont il s'agit ! De Marie la pécheresse. Voilà une femme biblique à adorer. On l'adorera. Elle sera d'abord sanctifiée par le peuple. Tout un culte s'établit autour de Marie Madeleine.

En France, on prétend qu'elle a débarqué à Marseille, quelques années après l'Ascension de son Seigneur, et qu'elle y accomplit de nombreux miracles. Si, par la suite, c'est la Vierge qui devint la grande spécialiste des apparitions, il fut un temps où des fidèles avaient la vision de Marie Madeleine et recevaient d'elle des messages qui valaient bien ceux de Marie.

La sœur de Marie Madeleine aussi, Marthe, a inspiré de ferventes dévotions. C'est elle qui par son courage et sa vertu a paralysé l'épouvantable dragon qui terrorisait la Provence, bien connu sous le nom de la Tarasque.

Bref, la Sainte Vierge n'est pas seule en lice. Oh! l'Église n'a jamais été chiche d'hagiographies, bien au contraire, et le culte des saintes et des saints fait intimement partie de son histoire et de sa mission. C'est bien un archevêque, Jacques de Voragine, qui en 1230 rédigea la célèbre légende dorée. Mais les saintes et les saints, quels que fussent leurs privilèges, devaient toujours demeurer à la mesure humaine.

Marie devait être autre chose.

Dès le V^e siècle, les iconographies mariales se succèdent, imposant l'image d'une Vierge royale ou impériale ; la plupart, de style byzantin, la représentent assise sur un trône et munie de tous les attributs régaliens : couronnes, globes, sceptres, colliers etc.

Les choses vont ainsi – en résumant de la manière la plus arbitraire qui est le privilège d'un auteur – jusqu'à une étape capitale dans l'ascension de la Vierge.

Saint Bernard, Bernard de Clairvaux, prédicateur de la seconde croisade et conseiller pontifical, accomplit une nouvelle enjambée théologique.

Au XII^e siècle, il a une vision de la Vierge. L'eut-il de s'être voué à elle, se voua-t-il à elle après l'avoir eue ? Toujours est-il qu'il se fait un ardent interprète de ses volontés. Pour lui elle est...

[...] médiatrice auprès du médiateur [Jésus], l'aqueduc par lequel passent les grâces du Christ pour atteindre chaque baptisé [...].

Il marque une théologie mariale de pointe, car à partir de là la Sainte Vierge existe pour elle-même, en elle-même. Ce n'est pas seulement la mission maternelle qu'elle a assumée qui lui confère un privilège, elle est la grâce dans son essence même, puisqu'elle devient intercesseur auprès du Seigneur dans le ciel.

Ce n'est plus seulement la mère de Dieu, elle devient la reine du ciel. Dans ses envolées exclamatives, le premier abbé de Clairvaux en profite pour annoncer la propre conception immaculée de son idole :

Quoi ! Le fils de Dieu, venant au monde pour détruire l'empire de Satan, aurait souffert que sa mère eut été son esclave au temps de sa conception ! Qui oserait le dire ? Qui pourrait même le penser ? Loin de moi, ô mon auguste souveraine ! cette horrible injure ! Le Seigneur a possédé votre cœur dès votre entrée dans le monde, vous êtes le lis au milieu des épines, vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tâche en vous.

L'enthousiasme de Bernard de Clairvaux – son « charisme » – qui ouvre au petit moine les portes des princes et des papes, sera communicatif.

C'est ainsi que saint Dominique sera un des premiers à avoir le privilège d'être visité par Marie. Elle lui apparaîtra en effet, au début du XIII^e siècle, à seule fin qu'il inventa un petit objet, à la gloire future considérable, puisqu'il s'agissait du rosaire, que Dominique mit au point afin que son usage permit « l'union entre l'oraison mentale et la prière vocale ».

Le chapelet, qui en est le tiers, sera tout autant populaire. Ces objets de piété mariale se multiplieront. C'est ainsi, que dans ce même XIII^e siècle, en son milieu, la Vierge se présente à nouveau devant saint Simon Stock, général des Carmes, et qu'elle lui confie une sorte de vêtement, en gage d'amour et de protection. Ces pièces d'étoffe singulière, ce « petit habit de la Très Sainte Vierge », c'est le fameux scapulaire.

LE MOYEN ÂGE

On voit que dans les milieux religieux, la dévotion mariale s'intensifie, et que la Vierge, dans ses différentes composantes, évolue vers sa divinité.

Dans les milieux laïcs par contre, la pénétration du culte de la Vierge se trouve freinée, en France, par une étrange morale issue d'une bien singulière dévotion : l'amour.

Nous avons en effet atteint ce qu'on appelle le Moyen Âge, puisque nous sommes parfois contraints d'écrire avec des mots imposés par le mauvais usage pour se faire comprendre.

Je ne vais pas réfléchir sur les nombreuses hérésies qui, ces quelques siècles, vont déchirer la chrétienté : la vaudoise et l'albigeoise, toutes deux fort éloignées de l'édification mariale que peaufinent Rome et les siens.

Je m'attarde par contre sur ces siècles phénoménaux en ce qu'ils inventèrent et popularisèrent une éthique vertueuse à deux plans : l'amour chevaleresque qui en est la forme archaïque, et l'amour courtois qui en est la forme accomplie.

Les traditions de l'amour de la femme, envers sa Dame, ne mettent nullement en cause l'amour de Dieu, et les chevaliers sont des fervents chrétiens, puisque aussi bien ils consentiront volontiers à guerroyer l'infidèle arabe pour lui arracher la sainte ville de Jérusalem, enfin, pour le tenter...

Néanmoins ce sont les engagements pris devant la Dame qui organisent la conduite et soutiennent l'effort à la vertu.

Principalement au stade courtois, la dévotion de la Dame élue n'était pas la simple offrande d'une passion, devenue entièrement « pure », mais l'*agrippage* sur elle de toutes les valeurs nobles à mériter. Ce qui fait de l'amour plus que ce que nous en connaissons. Ce n'est pas simplement Éros – c'est Diké, la Justice, Eunamia, la Discipline, et c'est aussi Arès, la guerre.

Ce culte hypertrophié de l'amour féminin explique sans doute que la poésie des troubadours, liens culturels des régions en travers des châteaux visités, fait peu de place à l'adoration virginale de Marie. Cette notion *glorifiante* de la virginité pouvait difficilement susciter l'adhésion spontanée de larges couches, populaires ou nobles, pour lesquelles, principalement au sein de l'amour chevaleresque, l'amour charnel – on ne disait pas encore le plaisir – est générateur vertueux. Cette dévotion à la chasteté reste toujours au cœur des préoccupations morales de l'Église. Il suffit pour s'en convaincre de lire *les Orientations éducatives sur l'amour humain*, définies en 1983 par la Congrégation pour l'éducation catholique.

Fruit de la grâce de Dieu et de notre collaboration, la chasteté tend [...] à surmonter la faiblesse de la nature humaine marquée par le péché, afin que chacun puisse répondre à l'appel de Dieu sur lui.

Mais le Moyen Âge n'est pas le dix-neuvième siècle, qui sera roi en la matière, et l'Église verra d'un mauvais œil les débordements des passions de l'amour. Elle y mettra fin, comme à son habitude dans ces temps-là, par des condamnations.

Le 7 mars 1277, se tient à Paris, à l'initiative de son évêque, Étienne Tempier, une commission de théologiens dont la mission est de condamner les erreurs en cours dans la chrétienté française, ceci à l'expresse demande de Rome formulée par Jean XXI.

Deux cent dix-neuf condamnations vont être prononcées – dont les œuvres de troubadours illustres : Jean de Meung, auteur du *Roman de la Rose*, et de Chapelain, auteur d'un *Art d'aimer*. Cherchez l'hérésie...

L'Église mettant ainsi tout son poids répressif pour en finir avec la culture et les traditions chevaleresques et courtoises, le terrain se dégage ainsi devant les dévotions à Marie – qui de fait, peu à peu, vont remplacer les hommages à la Dame.

C'est l'évidence à la lecture d'un des premiers poèmes dédiés à la Vierge. Il est l'œuvre de Guirant Riquier, et date de 1289 :

Chanson à la Vierge

*Souvent j'ai cru que je chantais l'amour
Au temps passé, sans vraiment le connaître
Du nom d'amour j'appelais ma folie
Mais ores il faut que j'aime telle Dame
Que ne puis assez honorer ni craindre,
Ni chérir autant qu'elle le mérite.
Pourtant je veux que son amour m'étreigne
Au point d'atteindre à mon Espoir en Elle.*

Pour son amour j'ai l'espoir d'exalter

*Mon prix, ma gloire, et d'amasser trésor
Et grande joie, et ne devraient donc point
Mon cœur, mes désirs, ailleurs se trouver.
Puisque je peux tout obtenir par Elle,
Je dois faire tout pour la bien servir :
Elle m'aimera, si j'agis en tout
Pour elle ainsi que pur Amour l'enseigne.*

*Pour la louer je n'ai sens ni savoir
Elle a tant d'honneur qu'il ne s'accroîtrait,
Et rien ne peut ajouter à son bien.
En quoi peut donc l'honorer ma louange ?
Je ne sais mentir : l'honneur est pour moi,
Je m'y dois donc efforcer nuit et jour ;
Car d'aucune sorte en rien qui ne siée
Je ne puis pécher, s'il me souvient d'Elle.*

*Sa grande beauté ne peut diminuer ;
Parfaite, elle resplendit nuit et jour,
Et son pouvoir est tel qu'elle obtient tout ;
Elle a la grâce en tout ce qu'elle veut faire ;
Elle a la douceur, charité, sens, savoir,
Pitié, merci ; et c'est pourquoi j'espère
Puisqu'elle veut m'aimer, que son amour
Fera ma joie si je viens droit à Elle.*

*Je puis à bon endroit appeler ma Dame
Mon réconfort, car j'espère vraiment
Être par elle à la raison guidé*

*Je la prie, par pitié, de me guérir.
N'étant point jaloux, si l'on veut avoir
L'amour de qui j'aime en ai grand plaisir,
Et me déplaît fort qui l'aimer ne daigne
Car de son amour vient, pour sûr, tout bien.*

*Que ma Dame protège ceux qui l'aiment
Et qu'ainsi chacun se voit exaucé !*

Si l'on retire le titre du poème, il pourrait parfaitement avoir été inspiré par une amante. On y sent bien la déviance de l'amour courtois et qu'une mutation récente s'est effectuée dans la conscience du poète – que la dévotion à la Vierge ne lui est pas familière – que les modèles manquent. Ils vont s'inventer, proliférer, et s'installeront dans la mémoire populaire qui les reproduira spontanément à l'avenir.

Quelle différence témoigne *La ballade pour prier Notre-Dame*, de François Villon, datée du milieu du XV^e siècle. Les mots viennent d'un vocabulaire marial maintenant bien assimilé.

*Dame du ciel, régente de la Terre,
Recevez-moi, votre humble chrétienne
Comprenez-moi parmi vos élus...
À votre Fils dites que je suis sienne
Qu'il absolve mes péchés...*

On mesure combien, en un siècle, l'amour et la vénération de la Vierge ont évolué, se sont intimement fondu dans les croyances. Le christianisme ne se sépare plus du *virginisme*.

C'est que saint Thomas d'Aquin est passé par là.

Saint Thomas d'Aquin – ce dominicain surnommé « Le docteur évangélique » – prolonge les réflexions, les incantations de saint Bernard ; encore qu'il est opposé à l'idée déjà discutée de l'immaculée conception de la Vierge.

À ses yeux, ce n'est plus du tout que Marie soit la mère du Christ qui importe :

La promiscuité de son fils n'aurait servi de rien à Marie si elle n'avait porté avec plus de bonheur le Christ dans son cœur que dans sa chair.

À ses yeux, elle est dispensatrice à part entière de l'amour de Dieu. Rien dans les livres ne porte à cette croyance. Trop de choses en éloignent même. Qu'importe. La puissance temporelle et spirituelle de l'Église est devenue énorme. L'action pastorale qui est disciplinée peut se permettre d'être librement inventive, quand ses motivations sont pieuses et surtout quand ses exigences sont pressantes. Les chapelets, rosaires, scapulaires sont désormais associés aux prières. L'Église tient bien son monde. Gare aux marginaux, gare aux dissidents ! Les moules dorénavant viennent tous de Rome.

Jusqu'à présent, dans l'art, Marie était représentée en mère de l'enfant Jésus, et l'émotion reçue restait christocentrique. C'étaient, à la commande de l'Église, des Madones à l'Enfant, des Vierges à l'Enfant.

Comme cette *Maesta* de Santa Trinata de Cimabue, à la fin du XII^e ou cette *Vierge à l'Enfant* de Lorenzetti, du XIV^e au encore cette autre du *Maître bohème* de Hohenfurth de la même période.

MARIE, MÈRE DES HOMMES

À partir du XV^e siècle, d'autres thèmes sont sollicités : des *Pietà*, des Mères de Douleurs, des Descentes de Croix. Marie est plus active, elle participe, sinon à son ministère, à la Passion et au Calvaire de son fils. Les scènes de l'Annonciation, de l'Adoration des bergers ou des mages, sujets de prédilection, ne vont être que les compléments des *Mater dolorosa*. Marie est la mère souffrante de tous les hommes, qui, en juste retour, lui doivent reconnaissance et obéissance. Elle est la grâce à elle seule, au-delà de son Fils. On en arrive même à peindre sa mort, comme Andrea Mantegna en 1475. Selon quelles sources ?

Le mouvement a été lancé par saint Bernardin de Sienna :

Marie nous porta tous en son sein.

Mère des hommes, douleur incarnée dans la maternité spirituelle de l'humanité, elle fraie un droit chemin pour accéder à Dieu. De médiatrice auprès du médiateur, elle est promue médiatrice auprès de Dieu lui-même. Elle devient ainsi, elle qui n'a rien accompli dans son passage terrestre, l'égale de son fils qui a tout donné, qui a offert son propre supplice en vue de la rédemption des pécheurs. À force d'avoir soufflé dans une maigre enveloppe évangélique, on en arrive à un ballon aussi visible que le Seigneur Jésus-Christ. Une sorte de grosse montgolfière mariale entièrement artificielle, gonflée de gaz théologiques.

Dans les catéchèses, les textes à la gloire de Marie prolifèrent. Sans retenue. Ainsi ces invocations que l'on peut lire encore sur une fresque de la basilique Notre-Dame-de-l'Épine, dans la Marne :

*Éclatante comme le soleil, belle comme la lune, étoile de la mer,
temple de Salomon, porte du ciel, olivier magnifique, rose
mystique, lys des vallées, cèdre du Liban, tour de David, puits
d'eau de Jacob, vase choisi, cité de Dieu, semblable au palmier,
jardin ferme.*

C'est le surréalisme des fulgurations mariales. Il devint rituel.

Du temps de Bernadette Soubirous, en 1851, voici les litanies qu'on apprenait, les litanies à la Sainte Vierge :

*Sainte Vierge des vierges
Mère de la divine grâce
Mère très chaste,
Mère sans corruption
Vierge puissante
Miroir de la justice
Temple de la sagesse,
Vaisseau spirituel,
Rose mystique
Tour de David,
Tour d'ivoire
Maison dorée
Arche d'alliance
Porte du ciel
Étoile du matin
Santé des infirmes
Refuge des pécheurs*

Consolatrice des affligés
Reine des anges
Reine des patriarches
Reine des prophètes
Reine des apôtres,
Reine de tous les saints,
Etc.

Que reste-t-il à Dieu ?

L'IMMACULÉE CONCEPTION

C'est dans le climat où la Vierge est exaltée tous azimuts, au XV^e siècle, qu'une autre strate s'ajoute à sa constante surélévation. Et surévaluation...

Lancée dès le XI^e siècle par Bernard de Clairvaux, reprise en 1140 par les chanoines de Lyon qui s'y attacheront, c'est l'idée de la conception immaculée de la Vierge.

Nous savons que Marie a été fécondée par l'Esprit saint, qu'elle est restée perpétuellement vierge après la naissance du fils de Dieu, qu'elle a été consacrée mère de Dieu, nous savons qu'ayant commencé à être notre médiatrice auprès du Christ médiateur, elle est devenue médiatrice auprès de Dieu, lui conférant ainsi d'être reine du ciel, et qu'au passage elle accédait à la maternité des hommes.

Mais tout cela n'empêche pas qu'elle est née pécheresse. Comme vous et moi.

Le courant en faveur de sa conception exemptée du péché s'est développé. Il permettra qu'au concile de Bâle, qui s'étend de 1431 à 1449, le 8 décembre soit consacré à la fête de l'Immaculée Conception.

Doctrine pieuse, conforme au culte de l'Église, à la foi catholique, à la droite raison, et la sainte Écriture.

Cette décision, absolument humaine, prendra au fil des ans, dans l'enseignement qu'on en tirera pour le peuple, une singulière apparence.

Jésus a voulu que celle qui devait être sa Mère fut infiniment belle et pure et que son élan d'amour vers lui ne fut jamais ralenti. C'est pourquoi, il la préserva du péché originel.

Eh oui, il faut bien inventer des révélations à tiroir, rétroactives. Jésus, avant sa conception, décide que sa mère, avant sa conception, serait graciée du péché. C'est ainsi qu'il faudra bien inventer une Nativité de la Vierge, fêtée le 8 septembre, une nativité où Anne – qui est restée pécheresse à cette heure – met au monde théologique un bébé théologique. Et je lis dans un catéchisme :

Oh ! qu'il est beau le jour où il fut dit : « La mère du Sauveur est née ! »

Vous connaissez l'histoire du général Hugo qui vient déclarer à la mairie la naissance de son fils, Victor, et à qui l'employé adresse ses félicitations pour avoir engendré le plus grand poète français !

On prêtera à Marie même la connaissance qu'elle eût de sa grâce. Nous avons lu dans un texte de saint Bernard la phrase suivante :

Le Seigneur a possédé votre cœur dès votre entrée dans le monde.

Elle date du XII^e siècle. Or, dans les textes du XIX^e siècle, des théologiens font ainsi parler Marie – sans bien sûr citer de références :

Dieu a pris possession de mon cœur dès le commencement de mon existence.

Dans la transcription de la phrase, mise à la première personne, on décèle un autre glissement. Car saint Bernard parle de « l'entrée dans le monde », qui reste vague, et que certains interpréteront comme étant la naissance. L'expression « commencement de mon existence » est plus explicité dans une démonstration à la conception immaculée. Mais l'embryologie n'existait pas du temps de saint Bernard.

En tout cas, la notion de la conception immaculée de Marie ne s'imposera pas, en premier lieu dans les milieux théologiques sans résistance. De même qu'il y eût une longue querelle relative à sa virginité, il y en aura une non moins longue relative à sa conception. Elle ne cessera qu'en 1858 lorsque Pie IX proclamera le dogme de l'Immaculée Conception, conférant à la fête du 8 décembre ses titres canoniques. Ce même Pie IX, afin d'éviter que l'Église fut régulièrement secouée par de sempiternels débats exégétiques, qui proclamera en 1870 le dogme de... l'infaillibilité pontificale. Je crois l'avoir déjà dit. Qu'importe, je ne m'en lasse pas.

Mais retournons au XVI^e siècle où nous étions. C'est un siècle assez considérable en ce qu'il développe une nouvelle révolution, dont les conséquences ne feront que s'amplifier : Gutenberg est entré dans l'histoire.

La première Bible imprimée date de 1450. Le siècle suivant verra la diffusion d'images religieuses, de prières, de textes saints comme on n'avait jamais pu en voir du temps des copistes ou du balbutiement des premières impressions mécaniques.

On voit donc l'image de la Vierge, reproduite par milliers, représentée mains jointes, dans une divine solitude extatique. Image souvent titrée par le graveur : *L'Immaculée*. De fait, étrangement, malgré son insolence, l'idée plaît. Les grands peintres, qui traquent la parfaite pureté, s'en emparent. La Renaissance italienne produit de nombreuses œuvres en hommage à l'Immaculée, comme Tiepolo.

Mais c'est d'Espagne que viendra l'universalisation de l'image mariale. Le Greco, Vélasquez s'en inspire. Mais le grand spécialiste dont le rayonnement sera considérable, c'est Murillo. C'est par dizaines qu'il répète des tableaux où l'on voit la Vierge dans le ciel, entourée d'anges. Et surtout, surtout, c'est lui qui en sera le grand costumier – et au lieu de la vêtir de rutilants habillements, il lui invente la robe blanche et le voile bleu. Il en termine avec les vierges lourdement couronnées – ce sont les statuaires qui garderont cette tradition : Fatima, Guadelupe, etc. – et accorde à Marie une légèreté qui s'adapte mieux à sa pureté totale. La Vierge en se divinisant se simplifie. Dieu ne se représente pas sur un cheval, comme un conquérant. Quant à Jésus, dès le début, on en connaît le décor. L'image, qui sera reprise partout, que donne Murillo de la Sainte Vierge en permet le rapprochement avec les cœurs humbles. On vénérât et craignait la Vierge Reine sur un trône – on aime la mère céleste, diaphane, rêveuse, triste ou miséricordieuse, toute de bleu et blanc vêtue – le bleu du ciel d'azur, le blanc du lys sans tache. Peu à peu les bras de la bonne Mère abandonneront la prière pour s'ouvrir vers les pécheurs dans une accueillante compassion.

C'est cette Marie-là que l'imagerie saint-sulpicienne propagera surtout au XIX^e siècle avec l'extension du colportage aux fins fonds des campagnes. Et c'est cette Marie-là que décriront la plupart des jeunes voyantes et des jeunes voyants.

Pour connaître une nouvelle étape importante de ces métamorphoses mariales, il faut attendre au début du XVIII^e siècle l'œuvre théologique de Louis-Marie Grignon de Montfort, qui est le grand ramasseur, ordonnateur, théoricien de toutes les données concernant Marie depuis les Évangiles. Préparée au XVII^e siècle, friand du symbole du cœur, siège de l'amour, par une dévotion particulière au cœur de Marie. Saint Jean Eudes l'exprima clairement :

La dévotion au cœur de Marie, c'est toute la dévotion à la sainte Vierge.

GRIGNION DE MONTFORT

Comme les Livres saints sont muets sur les vertus et les privilèges que les siècles additionnèrent sur la Vierge, tout cela en ordre dispersé, au cours d'affrontements internes parfois vifs, il fallait bien qu'un ouvrage en fit l'inventaire, en tira des conseils apostoliques et en devint ainsi la référence théologique. Grignon de Montfort, qui deviendra saint, confirme, en les fondant uniment, les trois grands principes : conception immaculée, maternité spirituelle, royauté d'intercession. Exagérant, comme le font les politiques rouées, il écrit :

La divine Marie a été inconnue jusqu'ici. C'est une des raisons pourquoi Jésus-Christ n'est point connu comme il doit l'être.

Il faut hisser à un tout autre niveau la dévotion de Marie :

[...] Parce qu'elle s'est cachée dans ce monde et s'est mise plus bas que la poussière par sa profonde humilité, ayant obtenu de Dieu, de ses apôtres et de ses évangélistes qu'elle ne fut point manifestée.

Comme elle est l'aurore qui précède et découvre le soleil de justice qui est Jésus-Christ, elle doit être connue et aperçue afin que Jésus-Christ le soit. Celui qui trouvera Marie trouvera Jésus-Christ. Mais on ne peut trouver Marie sans qu'on la cherche, on ne peut la chercher sans qu'on ne la connaisse, car on ne cherche ni ne désire un objet inconnu. Il faut donc que Marie soit plus connue que jamais [...] afin qu'elle soit terrible au Diable et à ses suppôts !

C'est à une véritable mobilisation des catholiques autour de la Vierge à laquelle il va s'employer. On peut s'étonner de cette ardeur combative *virgocentrique*, car nous avons vu que les siècles passés avaient beaucoup fait pour glorifier et déifier la jeune fille d'Isaïe.

Mais c'est que le siècle de Grignon de Montfort va avoir fort à faire. Ce siècle, dont il veut faire le siècle de la Vierge, c'est aussi le siècle de garçons qui feront date : Diderot, Voltaire, Montesquieu d'Alembert et quelques autres Jean-Jacques Rousseau. Il faut avoir présent à l'esprit que ce que nous avons coutume d'appeler *L'Encyclopédie* était parue comme *Le Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Les plus grands génies du siècle seront considérés comme antéchrists. *Dictionnaire RAISONNÉ*. Toute la théologie était menacée. Bien sûr, l'Église a atteint un pouvoir spirituel et temporel sur les princes et les paysans, mais la nuée révolutionnaire se forme.

Pour Grignon de Montfort une vigoureuse dévotion mariale est un excellent barrage qu'il importe d'édifier. Il n'avait pas tort. Néanmoins, d'un certain point de vue, ce sont les ennemis qui marqueront un coup terrible, et la fin de son siècle sera marqué par une Révolution qui glacera de frayeur les églises. L'Empire rassérénera, mais il faudra attendre la Seconde Restauration pour qu'elles retrouvent leurs couleurs.

Le dix-neuvième siècle sera celui de la matérialisation des commandements de Grignon de Montfort.

Ce sera le grand déchaînement. Des textes, ayant tous les imprimatur possibles, relatent des faits, des paroles, des messages, des pensées imputées à Marie le plus *fantasquement* qui soit, mais présentés à l'enseignement des fidèles comme des vérités.

Ainsi, à quoi songeait Marie lorsque les bergers étaient venus adorer l'enfant Jésus à Bethléem ? (selon Luc, car ce sont les rois mages selon Matthieu) :

Ô profondeur des pensées de Dieu, le ciel m'envoie des êtres inconnus pleins de sollicitude. Ils quittent leurs troupeaux, et pauvres comme nous ils trouvent dans la charité ce que les riches de terre ne trouvent que dans leur opulence ; ils ne voient que les langes, une crèche, un tout petit enfant, et leur foi arrive jusqu'à Dieu cachée sous ces enveloppes grossières.

On imagine l'impact émotif de semblables méditations. On suit Grignon de Montfort qui, fort habilement, au lieu de les détourner ou de les combler, fait des silences des Évangiles, des Actes des apôtres et des épîtres de Paul, la manifestation *a contrario* d'une grâce spéciale à l'humilité, comme si Marie était gardée en réserve pour une Révélation future. Dans des textes catéchistiques, on va même, ayant pour but de rehausser Marie, jusqu'à diminuer Jésus :

Plus parfaite encore, elle n'avait garde de dissiper son esprit dans les conversations, dont le moindre défaut est la perte de temps [...] Marie nous donne cette leçon que de se répandre outre mesure dans le monde, c'est exposer sa vertu à une dangereuse épreuve.

Bien sûr, il ne s'agit pas ici pour l'auteur de mettre en cause les expéditions de Paul dans le bassin méditerranéen, et le but est de valoriser les vertus domestiques de la femme, mais il n'en est pas moins vrai que la volonté d'imposer Marie dans la dévotion chrétienne au niveau maximum impose des virtuosités théologiques ou littéraires – l'histoire n'ayant aucune place – assez diaboliques.

Ce détournement de l'humilité de Marie dans le sens de pieux conseils aux mères et aux épouses chrétiennes se retrouve dans cet autre texte :

Marie était Mère du Roi du Ciel et de la Terre et malgré ce privilège elle a voulu subir les humiliations de la pauvreté et du travail [...] Le Seigneur a tracé par avance la vie entière de Marie dans l'intérieur de sa maison.

Parallèlement à cet enseignement, on assiste à une floraison d'indulgences au profit des fidèles honorant la Sainte Vierge.

Ces indulgences que combattront tant de chrétiens éclairés !

Au XIX^e siècle, elles se distribuèrent sans pudeur, et leur justification était cynique. Voilà dans un missel de 1866 comment on les explique :

Les indulgences remettent en totalité ou partie les peines temporelles que nous devons subir sur la terre ou dans le purgatoire à raison de nos fautes. Quel AVANTAGE POUR NOUS DE PROFITER DES FAVEURS QUE L'ÉGLISE NOUS OFFRE EN OUVRANT LE TRÉSOR DES INDULGENCES. Car quelle différence entre les peines que la Justice divine fait souffrir dans les flammes du Purgatoire, et les diverses œuvres auxquelles sont attachées les indulgences.

Pie VII, qui est l'auteur d'une litanie de dévotions à Notre Dame des Sept Douleurs, accorde à ceux qui les pratiquent des indulgences plénières ou de 300 jours, selon les jours et les durées.

La liste des indulgences accordées en lots de 300 jours par les papes en récompense de dévotions spéciales à la Vierge est impressionnante. Ces dévotions seront évidemment amplifiées à l'occasion de chacune des apparitions de la Vierge que nous avons étudiées : Catherine Labouré, la Salette, Lourdes – dont elle était à la fois la source et le but. C'est donc, j'écrirai presque naturellement, qu'en 1854 le dogme de l'Immaculée Conception est proclamé. Au milieu des décennies qui portèrent à l'apogée l'osmose entre l'Église et l'État.

J'ai sous les yeux un petit document relatif à une « neuvaine préparatoire aux prières publiques » vouées, entre autres, à Marie « Reine de France ». Ces prières ont été votées... par l'Assemblée nationale ! Que reste-t-il donc pour parfaire l'œuvre ?

L'ASSOMPTION

Ce ne fut ni la caducité de l'âge ni les infirmités de la vie qui rompirent les liens mortels de Marie : ce fut le feu de l'amour divin qui sépara son âme de son corps. L'église proclame que Marie a été élevée au-dessus des anges et des élus de Dieu, et qu'elle ne voit au-dessus d'elle que l'Auguste Trinité.

Il fallait bien pour Marie le pendant de l'Ascension pour Jésus. Mais l'Ascension de Jésus, si Matthieu et Jean ne l'évoquent pas, Marc et Luc en témoignent :

Le Seigneur fut enlevé au ciel, et il s'assit à la droite de Dieu.

(Marc 16 – 19)

Pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel.

(Luc 24 – 51)

L'Assomption de Marie ne se trouve évidemment dans aucun texte. La légende est assez obscure. On n'en trouve trace dans l'Église d'Orient au sortir de l'Antiquité, et ce n'est qu'au XII^e siècle qu'elle fait son apparition en Occident. C'est Louis XIII, avant Rome, qui prit l'initiative d'instituer la fête du 15 août comme un jour consacrant le Royaume de la Vierge. Mais il faudra attendre 1952 pour que Pie XII définisse officiellement le dogme de l'Assomption de la Vierge. Il ne fit donc qu'incorporer une légende sans aucune origine théologique, mais façonnée par la fantastique imagination populaire et peaufinée par une succession de clercs et de docteurs. Si l'idée de la Vierge montant au ciel avait séduit un roi, c'est peut-être que les plus illustres génies de l'art l'avaient exaltée : Fra Angelico, Rubens, le Titien en fixant la légende dans d'immortels chefs-d'œuvre lui conférèrent un je-ne-sais-quoi de véridique qui plane toujours dangereusement, comme une aura de l'histoire, devant la pure imagination quand elle prend la forme de l'art.

Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est que cette célébration de l'Assomption de la Vierge obtient en France, chaque 15 août, le plus grand succès populaire qui se puisse imaginer.

À ce jour, depuis 1952, l'état de la Sainte Vierge est stationnaire. Mais que pourrait-on diable lui attribuer en plus ?

Peut-être, puisque Nietzsche a tué Dieu, pourrait-elle prendre franchement sa place ?

LES MÉTAMORPHOSES DE MARIE

	Dogme de l'Assomption (Pie XII)	XX ^e siècle
	Dogme de Immaculée Conception (Pie IX)	XIX ^e siècle
	Divinité de Marie (Grignon de Montfort)	XVIII ^e siècle
	Cœur de Marie (Saint Jean Eudes)	XVII ^e siècle
	Fête de l'Immaculée Conception (Concile de Bâle)	XV ^e siècle
	Maternité spirituelle des hommes (Saint Bernardin)	XV ^e siècle
	Médiatrice auprès de Dieu (Saint Thomas d'Aquin)	XIII ^e siècle
	Médiatrice auprès du médiateur (Saint Bernard)	XII ^e siècle
	Virginité perpétuelle (Concile de Latran)	VII ^e siècle
	Mère de Dieu (Éphèse – 432)	V ^e siècle
	Vierge après la naissance de Jésus-Christ (Constantinople – 381)	IV ^e siècle
	Fécondation virginale	Évangiles
	Celle qui enfantera	Ancien Testament

LES FÊTES DU CALENDRIER RELATIVES À LA VIERGE

23 JANVIER	Épiphanie de la Sainte Vierge
2 FÉVRIER	Purification de la Vierge (devenue Présentation du Seigneur)
25 MARS	L'Annonciation de la Sainte Vierge
2 JUILLET	Visitation
16 JUILLET	Notre Dame du Carmel
15 AOÛT	Assomption de la Vierge
8 SEPTEMBRE	Nativité de la Vierge
21 NOVEMBRE	Présentation de la Vierge au Temple
8 DÉCEMBRE	Immaculée Conception

Les seules fêtes dont la source se trouve dans les Évangiles sont :

- La Purification (au Temple)
- L'Annonciation (par Gabriel)
- La Visitation (à Élisabeth)